HISTOIRE NATVRELLE

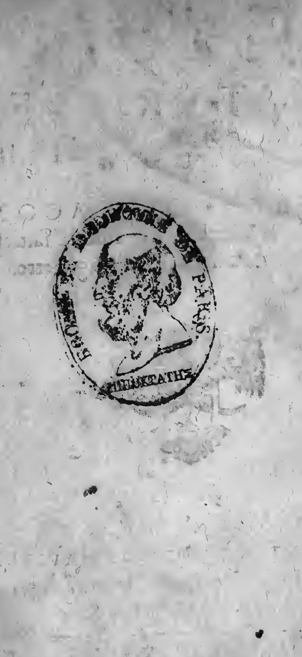
DE

M^RE FRANCOIS BACON, Baron de Verulan, Vicomte de ſainct Alban, & Chancelier d'Angleterre.



A PARIS,
Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE & ANDRE' SOVBRON, aſſociez, au Palais dans la petite Salle.

M. DC. XXXI.
Auec Priuilege du Roy.





A MONSEIGNEVR DE CHASTEAV-NEVF, GARDE DES SEAVX DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

Ce Chancelier, qu'on a fait venir tant de fois en France, n'a point encore quitté l'Angleterre auec tant de paßion de nous découurir ses merueilles que depuis qu'il a sceu le rang dont

ã ij

on auoit reconnu vos vertus; de ſorte que maintenant ſon hiſtoire, auec tous les beaux ornemens qu'elle receut autresfois de ſa plume, vient pareſtre deuant vos yeux, comme cette ſuperbe & curieuſe Reine, qui pour voir les grandeurs d'vn Prince Philoſophe, entreprit vn voyage auec toute la pompe & l'apareil dont elle eſtoit capable. Ce ſont des fruits d'vne terre où vous auez montré ceux de voſtre prudence, ou plutoſt c'eſt vn treſor dont ie ne puis pretendre que la moindre partie, puiſque m'eſtant voüé du tout à vous; & l'ayant découuert durant vôtre Ambaſſade, il ne peut pas

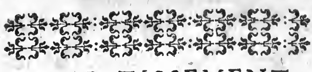
tomber en d'autres mains que les vostres. Vn de vos sentimens à son auantage sufira pour sa gloire ; & ie m'assure que vostre Nom à la face de cét ouurage en fera passer la durée iusqu'à des siecles que nous n'atteindrons pas si nous ne finissons aussi tard que le monde. On en iugera sans doute comme de ces tableaux que lon ne garde pas aux cabinets pour le merite de la peinture, mais pour l'image de celuy qu'ils representent à nos yeux. Si Monsieur Bacon eût vêcu de nôtre temps, ie ne doute point qu'il n'eût toûjours pris vos actions pour modelle des siennes : Aussi, MONSEIGNEVR, ne pense-je pas

m'eloigner de ſes intentions ſi ie vous offre aujourd'huy de ſes œuures. Il eſt vray qu'il eût eſté facile à ce grand perſonnage de trouuer vne meilleure plume que la mienne pour trauailler apres ſon Genie ; mais ie ſuis aſſuré que pour auoir entrée chez vous il ne pouuoit choiſir vn homme qui deſiraſt dauantage pareſtre à toutes les occaſions,

MONSEIGNEVR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur,

D. M.



ADVERTISSEMENT.

CET ouurage de Monſieur Bacon, pour eſtre poſthume, ne merite pas moins d'eſtre reconnu pour legitime, puis qu'il a les meſmes auantages que ceux qui ont eſté mis en lumiere de ſon viuant. Si l'Autheur euſt eu enuie d'en demeurer là, nous euſſions veu cet œuure ſous la preſſe en meſme temps que ſes autres liures; mais ayant deſſein de le groſſir encore de beaucoup, il en auoit voulu differer l'impreſſion iuſques à l'entier accompliſſe-

ment de ſes ouurages. C'eſt vne hiſtoire naturelle, où les qualitez des metaux, la nature des elemens, les cauſes de la generation & corruption, les diuerſes actions des corps les vns ſur les autres, & choſes ſemblables, ſont traittees auec tant de lumiere, qu'il ſemble en auoir appris la ſcience à l'eſcole du premier homme. Et bien qu'en cecy il ait paſſé ſur les briſees d'Ariſtote, de Pline & de Cardan, ç'a eſté neantmoins ſans rien emprunter d'eux, comme s'il euſt eu deſſein de faire voir que ces grands perſonnages n'auoient pas traitté ce ſujet ſi amplemẽt, qu'il n'en reſtaſt

encore beaucoup de choſes à dire. Pour moy, quoy que ie n'aye pas deſſein d'eſtablir la reputation de cet Autheur aux deſpens de l'antiquité, ie penſe toutefois pouuoir dire auec raiſon, qu'en ce ſujet il a eu par deſſus eux quelque auantage; puis que la pluſpart des Anciens qui ont écrit les choſes naturelles, ſe ſont contentez de nous en faire le recit comme ils l'auoient appris des autres: Et ſans conſiderer que bien ſouuent ce qu'on leur donnoit pour hiſtoire eſtoit fort éloigné de toute verité, ils ont mieux aimé fortifier de leurs raiſons les relatiõs d'autruy, que d'en

faire eux meſmes vne exacte recherche. Mais Mōſieur Bacon, ſans s'arreſter aux termes de ceux qui l'ont precedé, a voulu joindre l'experience auec la raiſon: Et pour cet effet il auoit vne maiſon de cāpagne aſſez proche de Lōdres qui ne luy ſeruoit qu'à faire ſes experiences. En ce lieu il auoit vn nombre infiny de vaſes & de fioles, dont les vnes eſtoient remplies d'eaux diſtillees, les autres d'herbes & de metaux en leur propre nature, quelques-vnes de meſlanges & compoſitions: & les laiſſant expoſees à l'air pendant toutes les ſaiſons de l'année, il obſeruoit ſoigneu-

ſement les diuerſes actions du chaud & du froid, du ſec & de l'humide, les productions & corruptiõs des ſimples, & autres effets de la nature. C'eſt par ce moyen qu'il a trouué tant de rares ſecrets dont il nous a laiſſé l'inuention, & qu'il a fait reconnoiſtre pour faux tãt d'axiomes, qui iuſques icy auoient eſté tenus pour inuiolables parmi les Philoſophes. Que ſi pour en faciliter l'intelligence i'ay mis en cette verſion pluſieurs mots plus Latins que François, le Lecteur en doit imputer la principale faute à la ſterilité de noſtre langue, qui ſe trouue ſi defectueuſe, que

beaucoup de choſes demeureroient ſouuent ſans pouuoir eſtre exprimees ſi nous n'auions recours aux langues eſtrangeres.

Ie ſeray bien aiſe auſſi que le Lecteur ſoit auerty qu'en cette traduction ie n'ay pas ſuiuy punctuellement l'ordre obſerué dedans l'original Anglois, pour auoir troué trop de confuſion en la diſpoſition des matieres, qui ſemblent auoir eſté diſperſees en pluſieurs endroits, plutoſt par caprice que par raiſon. Outre qu'ayant eſté aidé de la pluſpart des manuſcrits de l'Auteur, i'ay iugé neceſſaire d'y adiouſter ou

diminuer beaucoup de choſes qui auoient eſté obmiſes ou augmentees par l'Aumoſnier de Monſieur Bacon, qui apres la mort de ſon Maiſtre fit imprimer confuſement tous les papiers qu'il trouua dans ſon cabinet.

Ie dis cecy, afin que ceux qui entendent la langue Angloiſe ne m'accuſent point d'infidelité, quand ils rencontreront dedans ma verſion beaucoup de choſes qu'ils ne trouueront pas dedans l'original.

PRIVILEGE du Roy.

LOVYS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Baillifs, Seneſchaux, & autres Iuges & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre cher & bien amé PIERRE AMBOISE, Eſcuyer, ſieur de la Magdelaine, Nous a fait remonſtrer, qu'il auroit traduit en François vn Liure intitulé, *l'Hiſtoire Naturelle du ſieur* FRANÇOIS BACON, *Chancelier d'Angleterre, auec quelques Lettres du meſme Auteur: enſemble la Vie dudit ſieur Bacon, compoſee par ledit expoſant.* Ce qu'il deſireroit mettre en lumiere, Nous requerant à ces fins luy octroyer nos Lettres neceſſaires. A CES CAVSES, deſirant ſur ce pouruoir audit expoſant, & empeſcher qu'il ne ſoit fruſtré de ſon labeur, & des frais & deſpenſes qu'il conuiendra faire, Nous luy

auons permis & octroyé, & de no-
stre grace speciale, pleine puissance &
authorité Royalle, permettons &
octroyons par ces presentes audit ex-
posant de faire imprimer ledit Liure en
tels marges & caracteres que bon luy
semblera : & iceluy faire exposer &
mettre en vente pendant le temps &
terme de six ans, à commencer du
iour & datte qu'il sera paracheué d'im-
primer. Et à cét effet luy donnons pou-
uoir de ceder & transporter son Priui-
lege. Defendant à tous autres Impri-
meurs de nostre Royaume d'imprimer
ou faire imprimer ledit Liure, ny iceluy
exposer en vente durant ledit temps
sans le congé & consentement exprez
dudit exposant, ou de celuy à qui il aura
cedé son droit, sur peine de confiscation
des exemplaires, d'amende arbitraire,
& de tous despens, dommages & inte-
rests. Voulons en outre, qu'en mettant
ou faisant mettre au commencement
ou à la fin dudit Liure ces presentes, ou
vn bref extraict d'icelles, qu'elles soient
tenuës pour signifiées : le tout à la char-
ge d'en mettre deux exemplaires en no-

ſtre Bibliotheque : Car tel eſt noſtre plaiſir. Donné à Paris le premier iour de Ianuier l'an de grace 1631. & de noſtre regne le vingt-vnieſme.

Par le Roy en ſon Conſeil,

SAVARY.

Et ledit Pierre Amboiſe, Eſcuyer, ſieur de la Magdelaine, a cedé & tranſporté ſondit Priuilege à Antoine de Sommauille Marchand Libraire à Paris, pour en iouyr pendant le temps porté par iceluy, ainſi qu'il a eſté accordé entre eux.



DISCOVRS SVR LA VIE DE M[RE] FRANCOIS BACON, CHANCELIER D'ANGLETERRE.



EVX qui ont connu la trempe de l'eſprit de Monſieur Bacon par la lecture de ſes ouurages, ſeront à mon auis curieux d'aprendre quel il eſtoit ; Et de ſçauoir que la

fortune ne s'est pas oubliée de donner des recompenses a vn merite rare & extraordinaire comme le sien. Il est vrai toutesfois qu'elle fut moins amoureuse de son dernier âge que de sa ieunesse, car sa vie eut des commencemens tres-heureux, & vne fin si rude & si estrange, que vous vous estonnerés tantost de voir le principal ministre de l'Estat d'Angleterre, grand & en naissance & en biens, reduit au point de manquer des choses necessaires à la vie.

I'ay de la peine à m'accorder à l'opinion du vulgaire

qui veut que les grands hommes ne puiſſent faire des enfans ſemblables à eux, comme ſi la nature eſtoit en cela inferieure à l'art qui peut facilemeut faire des portraits qui ſe reſſemblent : veu que d'ailleurs les hiſtoires nous font voir, que les plus grands perſonnages ont trouué ſouuent dedans leur famille des heritiers de leurs biens & de leurs vertus tout enſemble. Et ſans qu'il ſoit beſoin de rechercher des exemples plus eſloignez, nous voyons que Monſieur Bacon eſtoit fils d'vn pere qui ne poſſedoit pas moins de vertus que luy : Anceſtres de M. Bacon.

ſon merite luy auoit acquis l'honneur d'eſtre ſi fort aymé de la Reyne Eliſabeth, qu'elle luy dõna la charge de Garde des Seaux, & luy mit en main les plus importantes affaires de ſon Royaume. Et certes ie ſuis faſché d'auoüer que peu apres ſa promotion à cette premiere dignité, il fut le principal inſtrument dont elle ſe ſeruit pour l'eſtabliſſement de la Religion des proteſtans en Angleterre.

Cette action quoi que fort odieuſe en ſa matiere, ſi neantmoins elle eſt conſiderée par les maximes politiques, on iugera facilement

que c'eſt l'vne des plus grandes & plus hardies qui ayent eſté entrepriſes depuis beaucoup de ſiecles : Et l'on n'en doit pas moins eſtimer l'Autheur d'auoir ſceu conduire ſi dextrement vne mauuaiſe affaire, & d'auoir changé en fort peu de temps la forme & la creance de tout vn Eſtat, ſans en alterer la tranquilité. Monſieur Bacon n'eſtoit pas ſeulement obligé d'imiter les vertus de celuy-cy, mais encore celles de pluſieurs autres de ſes anceſtres, qui ont laiſſé tant de marques de leur grandeur dedans l'hiſtoire, que l'honneur & la di-

gnité semblent auoir esté de tout temps le partage de sa famille. Aussi certes ne luy pourroit-on pas reprocher, d'auoir moins ajousté qu'eux à la splendeur de sa race. Estãt ainsi né parmy les pourpres & nourri dedans l'esperance d'vne grande fortune, son pere le fit instruire aux bonnes lettres auec vn soin si grand & si particulier, que ie ne sçai auquel des deux nous sommes le plus redeuables de tous les beaux ouurages qu'il nous a laissez, ou à l'esprit du fils, ou au soin que le pere a eu de le faire cultiuer : mais quoi qu'il en soit,

Son education.

l'obligation que nous auons au pere n'eſt pas petite. Le iugement & la memoire ne furent iamais en aucun hõme au degré qu'ils eſtoient en celuy-cy ; de ſorte qu'en bien peu de temps il ſe rendit fort habile en toutes les ſciences qui s'apprennent au College. Et quoi que deſlors il fuſt iugé capable des charges les plꝰ importantes, neãtmoins pour ne tomber dedans la meſme faute que font d'ordinaire les ieunes gens de ſon eſtoffe, qui par vne ambition trop precipitée portent ſouuent au maniement des grandes affaires vn eſprit

encore tout rempli des crudités de l'escole Monsieur Bacon se voulut acquerir cette science, qui rendit autresfois Vlysse si recommandable, & luy fit meriter le nom de sage, par la connoissance des mœurs de tant de nations diuerses. Ie veux dire qu'il employa dans les voyages quelques années de sa ieunesse, afin de polir son esprit, & façonner son iugement, par la pratique de toute sorte d'estrangers. La France, l'Italie & l'Espagne comme les nations les plus ciuilisées de tout le monde, furent celles où sa curiosité le porta.

Ses voyages.

Et comme il se voyoit destiné pour tenir vn iour en ses mains le timon du Royaume, au lieu de considerer seulement le païsage & la diuersité des vestemens, comme font la pluspart de ceux qui voyagent, il obseruoit iudicieusement les loix & les coustumes des pays où il passoit, remarquoit les diuerses formes de gouuernement, les auantages ou les deffaux d'vn Estat, & toutes les autres choses qui peuuent rendre vn homme capable de gouuerner les peuples.

Estant arriué par ces moyẽs au comble de la doctrine &

de la vertu, il estoit iuste aussi qu'il arriuast à celuy de la dignité. Pour cet effet quelque temps apres son retour, le Roy qui connoissoit parfaitement son merite, luy donna plusieurs petites charges pour luy seruir de marchepié aux grandes dignitez; desquelles il s'acquita si dignement, qu'il fut en suite iugé capable des mesmes affaires que son pere venoit de quiter auec la vie. Et en la fonction de cette charge de Chancelier il rendit tant de preuues de la grandeur de son esprit, que l'on peut dire sans flatterie, que

Ses charges & dignitez.

l'Angleterre doit à ses conseils iudicieux & à sa bonne conduite vne partie du repos dont elle a iouy si long temps. Et ne faut pas que le Roy Iacques qui regnoit pour lors s'attribuë tout seul cette gloire, car il est certain que Monsieur Bacon la doit partager auec luy. Ce Monarque que lon peut dire auec raison auoir esté l'vn des grands Princes de son temps, qui connoissoit fort bien le prix & la valeur des hommes, se seruoit fort vtilement de luy, & se reposoit sur sa vigilance de la plus grande part du faix de sa Couronne. Le

Chancelier ne proposoit rien pour le bien de l'Estat, ou le maintien de la Iustice, qu'il ne fust mis en execution par la puissance royalle, & l'authorité du maistre secondoit les bonnes intentions du seruiteur : de sorte qu'il faut aduoüer que ce Prince estoit digne d'auoir vn semblable Ministre, & luy digne d'vn si grand Roy.

Ses vertus & bõnes qualitez.

Parmy tant de vertus qui rendoient recommandable ce grand personnage, la prudence comme la premiere de toutes les vertus Morales, & la plus necessaire à ceux de sa profession, estoit

celle qui paroiſſoit en luy auec plus d'eſclat. Sa profonde doctrine ſe fait aſſez voir dans ſes liures; & ſon incomparable fidelité dans les ſeruices ſignalez qu'il rendoit tous les iours à ſon Prince. Iamais homme ne fut ſi amoureux de l'equité, & n'embraſſa les intereſts du bien public auec tant de paſſion que luy : En quoi ie puis dire qu'il euſt eſté beaucoup plus propre dedans vn Eſtat populaire que deſſous vne Monarchie, ou bien ſouuent l'vtilité du Prince eſt plus conſiderée que celle de ſon peuple. Et ie ne doute point

que s'il eust vescu dans vne Republique, il n'eust acquis autant de gloire parmy les citoyens, que firent jadis Aristide & Caton, l'vn dans Athenes & l'autre à Rome. L'innocence oprimée trouuoit tousiours en sa protection vn assuré refuge, & la condition des grands ne leur donnoit point d'auantage auprés du Chancelier dans les affaires de Iustice.

La vanité, l'auarice & l'ambition, vices qui s'attachent bien souuent aux grandes dignitez, luy estoient du tout inconnuës, & s'il faisoit de bonnes actions, ce

n'estoit point par vn desir de gloire, mais seulement parce qu'il ne pouuoit en faire d'autres. Ses bonnes qualitez estoient toutes pures sans estre alterées du meslange d'aucunes imperfections; & les passions qui font ordinairemẽt les deffaux des grands hommes, ne luy seruoient que de matiere à faire des vertus: s'il auoit de la hayne & de la colere, ce n'estoit iamais que contre les meschans, pour abhorrer leurs crimes; & le bon ou mauuais succez des affaires de sa patrie, faisoit la plus grande partie de ses ioyes ou de ses

tristesses. Il estoit autãt homme de bien comme il estoit bon Iuge, & corrigeoit plutost le vice & les mauuaises mœurs par les exemples de sa vie, que par les peines & les chastimens. Et pour dire en vn mot, il sembloit que la nature eust exemté des imperfections ordinaires des hommes, celuy qu'elle auoit destiné pour chastier leurs crimes. Toutes ces bonnes qualitez le faisoient adorer du peuple, & cherir des plus grands de cet Estat: Mais lors qu'il sembloit que rien ne fust capable de destruire son establissement,

Sa disgrace.

la fortune fit voir qu'elle ne vouloit point encore changer sa nature peu stable, & que Monsieur Bacon auoit trop de merite pour estre si long-temps heureux. Il arriua donc que parmy vn grand nombre d'officiers tel qu'vn homme de cette qualité doit auoir en sa maison, il y en eut vn qui fut accusé au Parlement de concussion, & d'auoir vendu le credit qu'il auoit auprés de son maistre. Et bien que la probité de Monsieur Bacon fut exemte de toute censure, neantmoins on le declara coupable du crime de son domesti-

que, & fut en suite priué de la charge qu'il auoit si long-temps exercée auec tant d'honneur & de gloire. En cecy ie remarque l'effet d'vne grande ingratitude & d'vne brutalité sans pareille, de dire qu'vn homme qui pouuoit marquer les annees de sa vie plutost par les seruices signalez qu'il auoit rendus à l'Estat, que par les mois & les saisons, ait receu vn si mauuais traitement pour la punition d'vne faute qu'il n'auoit point commise; Et l'Angleterre nous fait bien voir par cette action, que la mer, qui l'enuironne de tous

coſtez, communique à ſes habitans vne partie de ſes legeretez & de ſes inconſtances. Cet orage ne l'eſtonna point du tout, & il receut les nouuelles de ſa diſgrace d'vn viſage ſi égal, qu'il fut fort aiſé de iuger qu'il ne s'attachoit point aux biens de la fortune, puiſque la perte qu'il en faiſoit luy cauſa ſi peu d'affliction. Il auoit aſſez proche de Londres vne maiſon de campagne embellie de toutes les choſes propres au ſoulagement d'vn eſprit aigry des affaires comme le ſien, & laſſé de viure dans la confuſion du grand

Sa retraite de la Cour.

monde : il s'y retira pour vaquer plus librement à la lecture de ses liures, & passer en repos le reste de sa vie. Mais comme il sembloit estre nay plutost pour le reste des hõmes que pour luy-mesme, voyant que par faute d'employ, il ne pouuoit plus donner au public ses bonnes actions, il voulut au moins se rendre vtile par ses écrits & par ces liures ; dignes certes d'auoir entree en toutes les bibliotheques de la terre, & qui meritent de tenir rang parmy les plus beaux ouurages de l'antiquité.

Ses escrits & ouurages.

L'histoire de Henry VII. est

vn de ceux dont no⁹ ſommes redeuables à ſa diſgrace : piece ſi bien receuë de tout le monde, que l'on n'y a iamais rien deſiré que la ſuite de l'hiſtoire des autres Roys. Encore n'auroit-il pas dõné le loiſir de faire ces plaintes, ſi la mort n'euſt preuenu ſes deſſeins, nous dérobant par ce moyen l'accompliſſemẽt d'vn ouurage qui deuoit faire honte à tous les autres.

L'hiſtoire Naturelle eſt auſſi l'vn des fruicts de ſon oiſiueté. Le deſir loüable qu'il auoit de ne rien ignorer & de connoiſtre la nature & les qualités de toutes choſes,

porterent son esprit à faire des experiences, dont quelques curieux peut-estre se seroient auisez, mais que personne ne pouuoit si bien établir que luy. En quoy sans doute il a reüssi auec tant de bon-heur, que peu de choses ont échapé sa connoissance, nous découurant à tout propos les faussetez de l'ancienne Philosophie, & nous faisant voir les abus qui se sont glissez dans l'escole sous le credit des premiers autheurs de cette science. Mais cependant qu'il s'ocupoit à ce beau trauail, l'indigence de biens l'obligea de rapeller

Sa pauureté.

ſon eſprit au ſoin de ſes affaires domeſtiques ; La grande probité dans laquelle il auoit veſcu eſtoit la ſeule cauſe de ſa pauureté : & comme il eſtoit plus deſireux d'acquerir de l'honneur que d'amaſſer des biens, il auoit toujours preferé les intereſts de l'Eſtat à ceux de ſa maiſon, & negligé pendant ſa grande faueur les occaſions de ſe faire riche : de ſorte qu'apres auoir paſſé quelques annees en cette ſolitude, il ſe trouua reduit à vne neceſſité ſi extreme, qu'il fut cõtraint d'auoir recours au Roy, pour obtenir de ſa liberalité quel-

que soulagement en sa misere. Ie ne sçay si la pauureté est la mere des belles choses; mais il faut auoüer que la lettre qu'il luy écriuit sur ce sujet est l'vne des plus excellentes pieces qui se virent iamais en ce genre d'écrire. La demande qu'il fait à ce Prince d'vne pension, est conceuë en termes si releués, & de si bonne grace, qu'il semble qu'on ne pouuoit pas luy dénier sans commettre vne extreme injustice. Ayant obtenu par ce moyen dequoy se tirer hors de l'incommodité, il se remit à trauailler comme deuant à la

recherche des plus importans ſecrets de la nature : Et comme pendant les grandes gelées il trauailloit à deſcouurir quelques effects particuliers de la froidure, ayant demeuré trop long temps à l'air, ſans conſiderer que ſon aage le rendoit incapable de ſouffrir de ſemblables excés, le froid agiſſant plus facilement ſur vn corps qui en auoit deſia par la vieilleſſe toutes les qualitez, chaſſa ſans beaucoup d'effort tout ce qui luy reſtoit de chaleur naturelle, & le reduiſit au dernier point que les grands perſonnages n'atteignent *Sa mort.*

tousiours que trop tost. La nature luy manqua lors qu'il estoit sur ses loüanges ; Ce qu'elle fit peut-estre, pour ce qu'estant auare, & nous cachant ce qu'elle a de plus riche, elle craignoit qu'il découurist enfin tous ses thresors, & rendist tous les hommes doctes à ses despens. Voila quelle fut la fin de ce grand personnage, que l'Angleterre peut mettre seul en paralelle auec les plus excellens hommes de tous les siecles précedens.



ODE
DE Mr AVVRAY ADVOCAT en Parlement,
A
MONSIEVR BACON
Chancelier d'Angleterre, ſur ſon Hiſtoire Naturelle, traduite par le ſieur D. M.

PVIſſant Demon, de qui les veilles
Et le trauail de tant de nuits,
Ont mis au iour tant de merueilles
Et raporté de ſi beaux fruits!
C'eſt vn deuoir de la Memoire
De ne plus chanter qu'à ta gloire;
Mais ce qu'admirent nos Eſpris
En ta doctrine ſans ſeconde,
C'eſt qu'vn Etranger à Paris
Soit ſi bien veu de tout le monde.

Que tes rares experiences ;
Et tant de beaux raisonnemens
Nous laissant peu de défiances ,
Donnent de vrays contentemens!
Subtil rauisseur de nos Ames
Tu voles plus haut que les flames ;
Et du premier des Elemens
Tu descends au sein de la terre
Pour découurir ses fondemens ,
Et tous les thresors qu'elle enserre.

Celuy qui fit passer ses songes
Pour d'agreables veritez ,
Voudroit ceder ses beaux mensonges
A tant de Curiositez ;
Que s'il sortoit des mains des parques
Pour en donner de viues marques
Il prendroit des leçons de toy ;
Et s'il auoit dessein d'écrire
Ses liures nous en feroient foy ,
Les soûmetant à ton Empire.

Ce ſage Roy de l'Ecriture
Qui d'vn diſcours iamais menteur
Parlant de toute la Nature
Paraiſſoit en eſtre l'Auteur,
Quitant ſes diuins Caracteres
Treuueroit icy des Myſteres
Qui ne luy furent pas ouuerts;
Et rendroit ce beau témoignage,
Que pour connoiſtre l'Vniuers
Il le faut voir en cét ouurage.

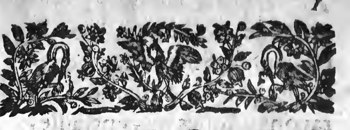
Tes Oracles comme vn tonnerre
Ne font point de petits efforts,
Et ces enfans de l'Angleterre
Sont meſme connus au dehors:
Ta plume par tout eſtimée
Occupe plus la Renommée
Que les vertus de ces Guerriers,
Dont les inuentions nouuelles
Planterent ſi loin des Lauriers
Qu'elle en penſa perdre les aîles.

Mais comme la beauté du monde
Et son plus superbe apareil
Languit dans vne nuit profonde
Sans la lumiere du Soleil;
La meilleure part de la gloire
Qu'on doit donner à ton Histoire
Vient de celuy qui t'a traduit:
Il est l'Etoille de l'Aurore
Qui tirant le iour de la nuit
Merite aussi que l'on l'adore.

Sans perdre le nom de modeste
Ie puis auancer auiourd'huy,
Cette loüange manifeste
Des vertus que l'on treuue en luy;
Que si la fortune s'aquite
De son deuoir vers son merite;
Sa plume a des traits si polis
Et promet de si grandes choses,
Qu'il doit estre parmy les Lys
Ce que tu fus entre les Roses.

Permettez donc qu'on vous assẽble
Comme ces deux astres des Cieux,
Que l'on voit partager ensemble
L'hõneur qu'ils ont receu des Dieux:
Immortels enfans du Parnasse!
Vous y pouuez prendre vne place,
Où baisant le sein des neuf Sœurs,
Vous y goûtiez des eaux de vie,
Et de ces aymables douceurs
Qui donnent la mort à l'Enuie.



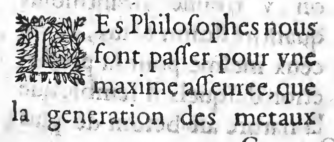


HISTOIRE NATVRELLE DE Mre FRANCOIS BACON, Baron de Verulam, Vicomte de S. Alban, & Chancelier d'Angleterre.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la generation des Metaux.



LEs Philoſophes nous font paſſer pour vne maxime aſſeuree, que la generation des metaux

procede seulement de la chaleur du Soleil, qui penetrant par la force de ses rayons iusques aux entrailles de la terre, digere & polit auec la longueur du temps, la matiere qu'il trouue disposee pour cet ouurage. Mais quand ie considere qu'és regions les plus Septentrionales, où le Soleil n'a pas seulement assez de force pour fondre les neiges qui demeurent en la surface de la terre, on y trouue néantmoins quantité de mineraux, & de ceux mesme pour la production desquels il semble que la nature ait besoin de plus

grande chaleur, comme l'or, le souffre, & autres, ie pense auoir iuste raison de douter des axiomes de la Philosophie. Il est certain que l'Islande est toute pleine de souffres, témoin les flammes du mont Hecla, qui brûle continuellement depuis tant de siecles; & neantmoins, au rapport de tous les Geographes, cette isle est situee sous le 65. degré de latitude, & perpetuellement couuerte de neiges. La Suede & la Norvege sont inhabitees pour la plusspart, à cause des grandes froidures; & toutesfois ceux qui nous

en font la description, asseurent qu'il s'y trouue des mines d'or & d'argent en assez grande quantité. Pour moy, bien qu'il y ait en cecy iuste sujet de s'écarter des opinions communes de la Philosophie, i'aime mieux neanmoins en demeurer aux termes de l'école, & veux croire qu'en ces païs si éloignez du Zodiaque, où les habitans ont cinq ou six mois de iour continu, la longueur du temps que le Soleil demeure sur leur horison, bien que ce soit auec peu de force, cause le mesme effet qu'vne chaleur plus vehemente és païs

Meridionaux. Aussi est-ce chose certaine, qu'vne actiuité continuë, bien qu'en vn degré beaucoup foible, opere neantmoins autant & plus qu'vne actiuité vehemente, mais qui se fait par intermission. Nous voyons qu'vne eau tombant goutte à goutte sans discontinuër, creusera bien plutost la pierre, que ne fera pas vne forte pluye à beaucoup de reprises; & la violence d'vn torrent ne sappera pas si tost le pied d'vne montagne, ou les fondemens d'vn edifice, comme le cours continuel d'vne riuiere. Cela me fait iuger, que le Soleil

trauaillant vers le Septentrion cinq ou six mois durant sans interruption, à elabourer la matiere des mineraux, bien qu'auec moins de vehemence, acheue neantmoins aussi tost son ouurage, qu'il fait au Perou par vne chaleur excessiue de sept ou huict heures par iour.

CHAPITRE II.

De l'Or, & des moyens de le faire par artifice.

IE ne m'estonne pas si l'or est en si grande estime parmi les peuples de la terre, puis que sui-

uant l'auis de la plus grande partie des Naturalistes, il est le plus parfait de tous les mineraux. Ses excellentes qualitez, son esclat & son lustre nous font assez connoistre son merite; & le Soleil, à ce qu'on dit, employe pour la façon de ce metail deux fois autant de temps qu'il en faudroit pour l'ouurage des autres. Les Indiens en font encore plus de cas que nous; & i'ay appris que les habitans du Perou ne le tiroient iamais de leurs minieres qu'auec certains mysteres & fort grandes ceremonies, s'imaginans qu'il y auoit en ce

metail quelque choſe de diuin.

Beaucoup d'hommes ont trauaillé iuſques icy à trouuer les moyens de faire l'or par artifice, & d'imiter par la chaleur du feu l'ouurage du Soleil : Mais on n'en a point encore veu qui ſoient venus à bout de leurs intentions ; & ſi quelques-vns ſe ſont vantez d'en auoir trouué le ſecret, ç'a plutoſt eſté vn effet de leur vanité, que non pas vne verité. Pour moy, bien que ie tienne la choſe tres-difficile, ie ne l'eſtime pas neantmoins impoſſible : mais ie iuge que tous les fon-

demens ſur leſquels on a trauaillé, & les moyens tenus pour cet effet, ſont fort éloignez du chemin veritable. Car de s'imaginer que la nature ait eu intention de faire de l'or de tous les autres metaux; ou que ſi toutes les impuretez & cruditez qui ſe trouuent en iceux, en eſtoiẽt repurgees, ils ſe changeroiẽt en or, & que la proiection d'vne poudre puiſſe tranſmuer en or vne quantité d'autre metail; tout cela n'eſt que pure reſuerie. Certes i'approuue fort l'opinion des Chinois, qui deſeſperans de trouuer les moyens de faire

l'or, trauaillent puissamment à faire de l'argent: car il est bien plus difficile de faire de l'or, qui est le plus pesant de tous les metaux, auec les autres qui sont de beaucoup plus legers, que non pas faire de l'argent auec du vif argent & de l'estain, qui sont beaucoup plus lourds; d'autant qu'en ces ouurages il est requis seulement de donner au metail vn plus grand degré de fixation, sans auoir besoin de condensation. I'ay connu vn Chimiste Allemand, fort habile homme en sa profession, lequel blasmant le procedé de tous les

autres Chimistes, qui donnent trop de feu à leur ouurage, asseuroit que l'or se deuoit faire auec vne chaleur bien temperee, & se promettoit d'y reüssir par le feu d'vne grande lampe. Sa raison estoit, que ce metail estant produit dans les entrailles de la terre, où il ne peut penetrer que bien peu de chaleur des rayons du Soleil, il falloit, pour imiter cet ouurage de la nature, y proceder auec vn mesme degré de chaleur.

Ie pense que pour trauailler à cette transmutation des metaux ces choses sont necessaires : sçauoir, que les es-

prits du metail ſoient viuifiez, & les parties palpables ouuertes, afin qu'elles puiſſent eſtre meuries & recuittes. Comme auſſi que les eſprits ſoient également repandus par tout le corps, pour rendre les parties plus obeïſſantes à l'operation. Il faut en outre bien prendre garde, que les eſprits ne s'euapoient & ſe perdent: car autrement le metail demeureroit ſtupide & rebelle à l'ouurage. De plus, on doit choiſir parmy tous les metaux ceux qui ſont les plus diſpoſez à changer. Ie penſe que l'argent ſeroit vn des

plus propres à cet effet : car ie trouue vn fort grand rapport & vne certaine affinité entre ces deux metaux: Et vn homme fort bien versé en la nature de ces choses, m'a asseuré qu'vne quinziesme partie d'argent se peut méler auec l'or, sans qu'on en puisse connoistre le mélange par quelque sorte de separation que ce soit. A tout cela il est besoin de proportionner le degré de chaleur, & la quantité du temps que lon y donne.

Ie me contenteray d'auoir mis icy ces maximes generales, en reseruant vn plus am-

ple discours au traitté particulier que ie destine à cette matiere, pour satisfaire les esprits curieux.

CHAPITRE III.

Que l'Air peut seruir de nourriture.



N a tousiours tenu pour fabuleux, que le Cameleon puisse viure de l'air : & que l'oiseau de Paradis, communément appellé Manucodiata, ne se serue d'autre viande pour se nourrir que de cet element. Ie

pense qu'Aristote a le premier authorisé cette opinion, voulant faire passer pour axiome, qu'vn element pur ne pouuoit seruir à la nourriture des corps: Ie trouue pourtant par experience, que l'air peut estre l'aliment des plantes & des bestes. Pour les animaux, ie n'en ay point de preuue plus certaine, sinon qu'ayant veu quelques rats dormir quatre ou cinq mois sans s'esueiller, & sans chercher dequoy repaistre, ie iuge qu'il seroit impossible à ces animaux, quelque humidité naturelle qu'ils puissent auoir, de viure si

long temps sans manger, si l'air ne contribuoit quelque chose à leur nourriture. Mais pour les plantes, ie puis dire auec plus d'asseurance qu'elles peuuent tirer leur aliment de l'air, ayant souuent experimenté que des oignons & autres bulbes tirees hors de la terre, & suspenduës en l'air, ne laissent pas de croistre : Et ce qui me semble plus admirable, est que ces plantes en croissant deuiennent plus pesantes & lourdes qu'elles n'estoient auparauant. D'où ie conclus hardiment, que l'air se peut épaissir & condenser iusques

à tel degré, qu'il deuiendra vn corps ſolide, & donnera par ce moyen du pois & de la nourriture aux autres. Et ne faut point s'imaginer, que le germe de ces plantes ainſi ſuſpenduës, procede de quelque humidité gluante, qui s'eſtant conſeruee dans les racines, leur donne aſſez de vigueur pour cet effet; puis que, ſi c'en eſtoit la veritable cauſe, les choſes demeureroient en leur premier pois, & ne deuiendroient point plus lourdes & peſantes, ce qui s'augmenteroit en l'vne des parties de la plante, deperiſſant en meſme temps en

l'autre; de sorte que ces raisons ne pouuans passer pour bonnes, il faut necessairement attribuër la cause de cette nouuelle pesanteur de la plante à l'element de l'air, puis que c'est le seul corps qui l'enuironne.

Il me souuient à ce propos d'auoir leu, que les habitans d'Egypte font vne obseruation remarquable; c'est qu'vn morceau de la terre du Nil, estant pesé & suspendu en l'air, demeurera dedans son pois iusques au quinziesme iour de Iuin, que ce fleuue commence à croistre; mais apres il augmentera de

beaucoup ſa peſanteur : de ſorte qu'en moins de deux mois ce morceau de terre ſe trouuera peſer vn tiers dauantage qu'il ne faiſoit auparauant : & cela ne peut proceder , meſme ſuiuant leur opinion, que d'vn grand changement en la nature de cet air, pendant cette ſaiſon, durant laquelle auſſi naiſſent toutes les maladies dans les villes d'Egypte. C'eſt par la meſme raiſon que le tabac pendu en l'air ſe ſeiche & ſe rend fort leger, & puis apres reprend ſon premier pois.

CHAPITRE IV.

Du changement de l'air en eau.

LA nature de l'air est si voisine à celle de l'eau, que bien souuent ces deux elemens se changent l'vn en l'autre : & cette metamorphose se fait auec tant de facilité, qu'il est la plusspart du temps impossible de la reconnoistre. La chose neantmoins merite bien d'estre obseruee, puis que ce n'est pas vne operation peu considerable de

dépoüiller les elemens, qui ſont les principes des choſes, de leurs qualitez naturelles, pour leur en dõner d'eſtrangeres: C'eſt ce que ie pretens faire voir par les exemples dont ie vais traiter.

Les roſees qui tombent ſur la terre pendant les nuits les plus ſeraines, & l'humidité qui ſe remarque aux vitres des maiſons apres les gelees blanches, ne ſont à mon auis autre choſe que les effets de ce changement de l'air, qui eſtant épaiſſi par la froïdure de la nuit, ſe reſout apres en ſemblables vapeurs.

Et pour moy ie ne ſuis pas

fort éloigné de l'opinion de quelques Anciens, qui attribuoient à ce changement d'air en eau, la generation de toutes les fontaines; s'imaginans que l'air enclos dedans les veines de la terre, se congelant premierement par la froideur de ces lieux sousterrains, & venant apres à se resoudre en eau, fournissoit assez de matiere pour l'entretien continuel de tant de sources.

Pour appuyer dauantage l'opinion de ce frequent changement d'air en eau, ie ne veux oublier de mettre icy ce que i'ay leu dans vn

ancien Autheur ; qu'en la prouince de Lydie, assez prez de Pergame, quelques habitans du païs (pour euiter les fureurs de la guerre) se refugierent en des caues assez profondes; dont l'entrée leur ayant esté depuis bouchée par les ennemis, apres auoir consommé les viures & les prouisions qu'ils y auoient portees, ils perirent tous de faim sans pouuoir estre secourus. Long temps apres ces caues ayans esté ouuertes on trouua les os de ces miserables, & ensemble les vases dans lesquels ils auoiẽt porté leurs prouisions, qui

estoient tous remplis d'eau, mais fort épaisse & fort approchant de la glace. Or il est certain que cette eau ne pouuoit proceder d'ailleurs, que de ce changement dont nous traittons.

I'ay leu dans les relations de quelques voyages de mer, que l'eau douce estant venuë à faillir dans vn vaisseau, comme il estoit fort éloigné des costes, le Capitaine du nauire assez expert en la connoissance des choses naturelles, s'auisa de faire pendre toutes les nuits force morceaux de laine aux enuirons de son vaisseau; & les faisant

épreindre le matin, en tiroit assez d'eau douce pour soulager la grande soif de ses soldats.

Mais sans m'arrester à la foy d'autruy, i'en ay voulu moy-mesme faire l'experience: & ayant fait suspendre à l'emboucheure d'vn puits vn assez gros pacquet de laine, apres l'auoir laissé en ce lieu pendant vne nuit d'Hyuer, i'ay trouué le lendemain matin que le pois de la laine estoit augmenté iusques à la cinquiesme partie, & qu'en la pressant on pouuoit en tirer de l'eau à semblable proportion.

Toutes ces preuues & ces experiences me font iuger que le changement de l'air en eau est vn ouurage assez frequent en la nature: Mais il est bon de remarquer, que toutes sortes de corps ne sont pas propres à cet effet; ceux qui sont durs & solides repercutent l'air auec trop de violence, & ne permettent pas à cette vapeur de s'attacher à eux: ceux au contraire qui sont plus doux & plus poreux, comme l'éponge, la laine, & autres semblables, reçoiuent l'air auec plus de facilité, & luy dõnent moyen de changer de nature.

CHAPITRE V.

De la nature du feu.



Omme l'œil nous fait connoiſtre ſouuent de grands objets par vne petite ouuerture, il arriue auſſi quelquefois, que par des experiences fort vulgaires noſtre eſprit ſe facilite la connoiſſance de grands ſecrets és choſes naturelles. I'en puis donner vne preuue certaine en la particuliere connoiſſance que ie me ſuis acquis de la nature du feu, par vn eſ-

ſay fort triuial, mais d'où ie tire des conſequences bien certaines.

Si vous mettez vne chandelle de cire dans vn vaſe plein d'eau de vie, & que vous y mettiez le feu puis apres, vous verrez que la flame de la chandelle de cire, ſe conſeruant en ſa couleur & en ſon eſtre, ſans ſe méler à celle de l'eau de vie, deuiendra quatre ou cinq fois plus grande qu'à l'ordinaire: & ce qui merite dauantage d'eſtre remarqué, eſt que la flame dans cet eſtat paroiſtra d'vne figure ronde, & ſe verra agir en rond & aux coſtez autant

& plus qu'elle ne fait en haut. De tout cecy i'en infere trois choses assez dignes d'estre obseruees.

La premiere, qu'vne flame ne se mesle point auec l'autre, comme l'air auec l'air, ou l'eau auec l'eau, mais seulement demeure contiguë comme elle feroit auec des corps de diuerse nature.

La seconde, que la figure pyramidale que nous voyons n'est point naturelle à la flame, comme les Philosophes nous font croire, mais accidentale & causee seulement par la violence de l'air, qui estreignant les costez de la

flame, la presse & la reduit en cette forme: que si elle estoit en sa liberté, nous la verrions en figure ronde & globulaire, comme elle apparoist en ce lieu.

La troisiesme, que la proprieté de la flame n'est pas seulement de faire son effet en haut, mais qu'elle peut agir aussi aux costez & en rond, & se seruir du mouuement de circulation, si la force de l'air ne l'en empeschoit par les mesmes raisons que i'ay deduites cy-dessus. Et certes il me semble que lon a condamné assez legerement l'opinion des Stoi-

ques, qui tenoient que la plusſpart des corps celeſtes n'eſtoient que de vrais feux; puis que lon a fondé leur condemnation ſur cette raiſon ſeulement, qu'il euſt eſté impoſſible que ces corps celeſtes euſſent le mouuement de circulation s'ils euſſent eſté de feu. Mais il faut croire que ces Iuges n'auoient pas bien obſerué la nature de cet element; & ſi nous trouuons icy bas quelques veſtiges de ce mouuement circulaire, il eſt bien facile à iuger que ces flambeaux celeſtes, qui ſont compoſez d'vne meſme matiere, mais beau-

coup plus rarefiée que n'est pas nostre flame, peuuent auoir la mesme fonction en vn degré bien plus parfait; veu mesme que nous n'auons en terre, à proprement parler, que la lie des elemens. Et c'est sans doute ce que les Anciens nous vouloient depeindre par leur fable, quand ils nous ont fait croire que Vulcain tombant du Ciel en terre s'estoit rendu boiteux; signifians par là, que les qualitez de cet element sont bien moindres en terre qu'elles ne sont aux Cieux.

CHAPITRE VI.

Des contraires effets du Soleil & du feu.



IE me suis souuentefois estonné de voir, que le feu ne puisse donner aux hommes la mesme teinture, que fait le Soleil aux Mores & aux Negres. Nous voyons que ceux qui passent la plus-part de leur vie pres d'vn feu violent, comme les Chymistes & les Verriers, deuiennent seulement pasles & secs, & non pas noirs comme ces peuples du Midy.

Pour moy i'ay de la peine à trouuer la raison de deux effets si differens; & ie ne m'en puis imaginer d'autre, si ce n'est que la chaleur du feu estant trop corrosiue, exhale grande quantité d'esprits, & laisse par ce moyen le corps dénué de son humidité radicale: Mais le Soleil ayant vne chaleur plus douce & moins actiue, ne fait seulement qu'euoquer le sang & l'humeur aux parties exterieures, & là le recuit & le colore en la sorte qu'il apparoist. Aussi voyons-nous que ces peuples brûlez sont ordinairement iouflus auec de grosses levres; ce qui témoigne assez

vne trop grande abondance d'humeurs & de nourriture que le Soleil attire en ces parties. De ces deux operations ſi differentes du Soleil & du feu, on peut iuger facilement combien les hommes ont eſté abuſez iuſques icy, de croire que par vn degré de chaleur on puiſſe imiter ſi aiſément les effets du Soleil dans le changement des metaux, puis que dans cette experience, où la choſe ſemble bien plus facile, l'imitation s'éloigne neantmoins ſi fort de la nature.

CHAPITRE VII.

De la conseruation de la flame.



Lusieurs anciens Autheurs nous ont laissé pour chose veritable, que les Grecs & les Romains auoient l'inuention d'vne espece de lampes, qu'ils appelloient inextinguibles (s'il est permis d'vser d'vn terme si barbare) où la flame vne fois attachee à la matiere se conseruoit beaucoup de siecles malgré le temps & les annees. Le principal vsage à

quoy ils appliquoient vn ſi rare ſecret, eſtoit d'enclorre par religion, dans les tombeaux des perſonnes de qualité, vne ou deux de ces lampes pour éclairer les manes du deffunt. Et pour confirmer dauantage cette tradition, il me ſouuient qu'il y a quelques annees, qu'vn Gentil-homme de mes amis faiſant fouiller en terre pour y ietter les fondemens d'vn baſtiment qu'il vouloit faire en vne ſienne maiſon de campagne, ſituée aſſez pres de la mer, à l'endroit où lon croit que les Romains firent leur premiere deſcente dans cette iſle, on trouua pluſieurs

Vrnes anciennes remplies de cendres, d'armes, & de quelques vases de terre qui sembloient auoir esté destinez à l'vsage dont nous parlons. Mais entre autres, il s'en trouua vne qui s'estoit conseruée entiere sans aucune rupture, à l'ouuerture de laquelle ceux qui se trouuerent presens asseurent auoir veu la lueur d'vne petite flame, qui s'esteignit en mesme temps qu'elle fut exposée au grand air. Mais pour moy, qui ne croy pas facilement ce que ie vois si éloigné de l'apparence, ie pense que c'estoit plutost vn effet de leur imagination, qu'vne chose bien

veritable. Auſſi ne puis-ie pas me perſuader, qu'il y ait aucune ſorte de matiere, qui en ſi petite quantité, comme celle qui tient en vne lampe, puiſſe fournir tant de temps à l'entretien d'vn element ſi actif & ſi violent comme eſt celuy du feu, qui conſomme par fois en moins de rien des maiſons & des villes. Ie ſçay bien neantmoins qu'il y a quelques moyens pour en augmenter la duree, comme ie vais vous faire voir en la ſuite de ce chapitre.

Pour conſeruer la flame plus long temps, i'ay obſerué que quatre choſes ſont principalement conſiderables :

la qualité de la matiere, la quantité d'icelle, ſa ſituation, & le temperament de l'air qui l'enuironne.

Pour la premiere, il eſt certain que la matiere la plus dure entretient dauantage la flame que celle qui eſt plus fluide & plus coulante, comme nous voyons que la cire dure plus long temps que le ſuif.

Pour la ſeconde, le ſens commun nous en fait voir la verité, & chacun reconnoiſt que plus il y a de matiere & plus la flame continuë, & qu'vn gros morceau de cire donne plus de duree que ne fera pas vn qui ſera moindre.

Touchant la troiſiéme, nous voyons qu'vne lumiere encloſe dure bien dauantage que ſi elle eſtoit expoſee au grand air, comme lon peut iuger par les chandelles enfermees en vne lanterne, & autres inſtrumens ſemblables.

Touchant la quatriéme, qui eſt le temperament de l'air, c'eſt celle à mon auis qui eſt la plus vtile, & qui contribuë dauantage à cet effet. Si l'air eſt trop humide, il eſt certain qu'il eſtouffe la flame, comme lon le voit és minieres & lieux ſouterrains où les chãdelles s'eſteignent ſi facilement. Si l'air eſt trop

froid, il irrite la flame, & fait qu'elle conſomme pluſtoſt la matiere; comme nous voyõs en Hyuer, que pendant les grandes gelees le feu eſt bien plus aſpre, & conſomme dauantage de bois qu'il ne fait pas en vne autre ſaiſon. Mais quand l'air eſt mediocremẽt échauffé, alors il contribuë beaucoup à l'entretien de la flame, & luy ſert quaſi de ſeconde matiere pour ſon aliment. Et ie croy que c'eſt l'vne des principales raiſons de la durée de ces anciennes lampes, dont i'ay parlé cy-deuant, ſi toutesfois il y en a iamais eu de cette ſorte.

CHAPITRE VIII.

Du froid.



PVis que la chaleur & le froid ſont les deux mains de la nature, par leſquelles elle nous fait voir tant de diuers ouurages, ce ne ſera pas vne choſe inutile de connoiſtre la nature du froid ; & les cauſes d'où il procede ; afin de s'en pouuoir ſeruir dedans les operations où l'on aura beſoin de ſon ayde. Pour la chaleur, nous la pouuons touſiours auoir par le moyen du feu en vn degré aſſez puiſſant ; mais

pour le froid nous ne l'auons que dans vne saison particuliere, ou bien il le faut aller chercher dedans des caues & autres lieux sous terre encore ne s'y trouue-t'il qu'en vn degré bien foible.

Ie conçoy que le froid peut auoir diuers origines.

La premiere, est de celuy qui procede des parties internes de la terre, qui nous produit la froidure en Hyuer quand le Soleil (pour en estre trop éloigné) n'a pas assez de force pour le vaincre la terre estant le premier froid, suiuant l'opinion de ces anciens Philosophes Parmenides & Thelesius.

La seconde, peut estre l'attouchemẽt des corps froids, qui communiquent leurs qualitez aussi bien que ceux qui sont chauds.

La troisiesme cause, est la premiere nature des corps tangibles : car il est tres-certain, que toutes les choses palpables sont froides d'elles mesmes, si ce n'est qu'elles soient pourueuës de quelque chaleur accessoire par feu, vie ou mouuement : car mesme le souffre, l'essence du vin & des huiles chimiques, quoy que fort chaudes en leurs operations, sont neantmoins froides au maniement.

La quatriéme cause du froid, est l'épaisseur des corps: & nous voyons que les metaux & les pierres sont beaucoup plus de temps à échauffer que d'autres corps plus déliez.

La cinquiéme, est lors qu'vn esprit fort subtil se trouue enclos en vn corps froid; comme le vitre est plus froid que la pierre, l'eau plus froide que l'huile, & la neige dauantage que l'eau, d'autant que leurs esprits sont plus subtilisez. Et il est bien certain que le sel mis dedans la glace (comme il se fait en la production de la glace artificielle) augmente

de beaucoup l'actiuité du froid. Les insectes aussi, les serpens, & semblables, sont extremement froids au maniement : Et le vif argent est le plus froid de tous les metaux, à cause qu'il est plus remply d'esprits que tous les autres.

La sixiéme & la derniere cause, est la priuation des esprits vitaux aux corps des animaux : comme il arriue par la mort & par certaines drogues qui chassent la chaleur, comme l'vsage de l'opium, de la ciguë, & autres semblables. La Lune aussi a vne vertu particuliere d'attirer la chaleur des corps, com-

me le Soleil fait le froid; mais de cela nous en parlerons cy-apres.

Les peuples du Septentrion souffrent de si grandes froidures, que si les hommes demeurent trop long temps à l'air, quand ils s'approchent puis apres du feu, il arriue souuent que le nez & les oreilles leur tombent en morceaux si les relations que lon nous fait de ces païs sont veritables: & cela arriue par la retraitte des esprits, qui ont esté forcez par le grand froid d'abandonner ces parties, d'où s'en ensuit la putrefaction. Ie m'estonne neantmoins, de voir que les plan-

tes & les herbages ne souffrent point de mal par la violence d'vn si grand froid : il faut necessairement que leur conseruation procede de la neige dont elles sont quasi tousiours couuertes : car il est certain que la neige a vne proprieté en soy comme échauffante, d'où arriue infailliblement la generation de quelques vers que lon trouue dessous la neige apres qu'elle est fonduë : Ce qui a fait dire à Dauid, que Dieu donnoit la neige sur la terre, comme vn habillement de laine pour reuestir toutes les plantes, & les mettre à couuert de la froidure.

CHAPITRE IX.

De la Lune.


Hacun connoist assez la puissance de la Lune sur les choses terrestres, & combien cet Astre communique de fortes influences. Pour moy, i'ay obserué qu'elle a quatre effets principaux dessus les corps; sçauoir, l'extraction de la chaleur, l'induction de la putrefaction, l'augmentation d'humidité, & l'excitation du mouuement des esprits.

Pour le premier, il est cer-

tain que la Lune a vne proprieté particuliere, de tirer la chaleur des corps; & i'ay experimenté que de l'eau chaude exposee aux rayons de la Lune, sera bien plutost refroidie, que si elle estoit à couuert sous l'ombrage de quelques arbres. C'est aussi par la mesme raison, que ceux qui dorment à la Lune ressentent tant de froid.

Pour le second, ie sçay bien que cet Astre induit la putrefaction, & i'ay esprouué que la chair exposee à ses rayons, se corrompt bien plutost qu'ailleurs.

Pour le troisiesme, qui est l'augmentation d'humidité,

les semences & les plantes nous en font foy; & lon voit que les cheueux & les ongles croissent bien dauantage si on les couppe pendant la pleine Lune. Aussi pendant ce temps, les os de tous les animaux sont plus remplis de moüelle. Et ie pense qu'on doit attribuer à vne mesme cause les apoplexies & paralisies qui arriuent à ceux qui dorment trop souuent aux rayons de la Lune, puis que cela doit proceder des fluxions & de l'humidité.

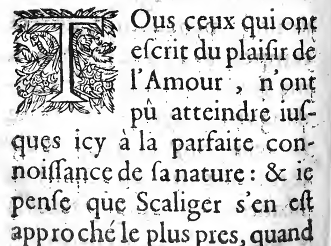
Pour le dernier, il se connoist aussi par la croissance des plantes qui ne se fait que par vne excitation d'esprits.

Et i'obſerue, que tous les corps qui naiſſent, ou ſont engendrez pendant la pleine Lune, ſont bien plus forts & vigoureux, que ceux qui prennent leur naiſſance dans ſon decours. I ay remarqué en outre, que les tonnerres & les orages arriuent ordinairement dans le plein de la Lune, comme ſi la nature auoit dauantage de force pour la production de ces tempeſtes. Et à ce propos, il me ſouuient d'auoir leu dedans vn ancien Rabin, que la force de Samſon, quoy qu'elle fuſt ſurnaturelle, ſe regloit neantmoins au cours de la Lune; en telle ſorte, qu'il

auoit beaucoup plus de force pendant le plein que pendant le decours ; Et il remarque que tous ſes grands exploits contre les Philiſtins ont eſté faits dans le plein de la Lune.

CHAPITRE X.

De l'Amour.



TOus ceux qui ont eſcrit du plaiſir de l'Amour, n'ont pû atteindre iuſques icy à la parfaite connoiſſance de ſa nature : & ie penſe que Scaliger s'en eſt approché le plus pres, quand

il en a voulu attribuër la cause à vn sixiéme sens particulier & composé de tous les autres. Aussi de le vouloir ranger sous le sens de l'attouchement, qui est le plus grossier de tous, c'est faire trop peu de cas d'vn plaisir si sensible, & à la composition duquel toutes les parties du corps cõtribuent. Pour moy ie pardonne facilement à l'erreur de ces grands personnages, qui se sont emportez iusques au point de croire que l'ame contribuast à cette action aussi bien que le corps; s'estant imaginez que ce chatouïllement que lon y ressentoit, ne pouuoit proce-

Suiuant l'opinion des Naturalistes, qui tiennent que les mains où reside le toucher plus parfaitemẽt qu'ẽ tout le reste du corps, sont cõposees du sang le plus grossier.

Tertullian.

der d'autre cause que d'vne emission de quelques parcelles de l'ame.

Ie ne doute point que cette opinion n'eust trouué beaucoup de sectateurs si elle n'eust esté generalement condamnee par toutes les Religions dont elle destruisoit les fondemens. Mais ie pense qu'il est beaucoup meilleur d'en demeurer à la creance de nos Peres, que de s'embarasser dans la recherche de cet Euripe, où Aristote mesme eust pû se perdre. C'est pourquoy, sans m'arrester au principal, ie parleray seulement de quelques circonstances de ce plaisir.

Il eſt certain que l'vſage moderé de l'amour eſt neceſſaire pour l'entretien de la ſanté des corps bien compoſez, afin de ſoulager & d'exhaler les eſprits par ce moyen, qui autrement dans la trop grande quantité ſe pourroient échauffer, & cauſer en meſme temps vne inflammation dans toutes les parties du corps. C'eſt pour cette raiſon que quelquefois les Medecins en de certaines maladies, ordonnent à leurs malades l'vſage du coït, & il s'en eſt trouué qui ont mieux aimé perdre leur vie que leur virginité. De l'vſage de l'amour.

Les Medecins tiennent

pour tout constant, qu'il n'y a rien qui debilite tant les yeux comme le trop frequent exercice d'amour: Et d'ailleurs, il est certain que les Eunuques sont ordinairement trauaillez d'vne foiblesse de veuë. Lon s'estonnera peut estre, de voir qu'vn mesme effet peut proceder de deux causes toutes contraires: mais il faut considerer, qu'en l'vn ce mal est causé par la perte d'vne trop grande quantité d'esprits, qui affoiblit par ce moyen les organes optiques; & en l'autre, cela procede seulement d'vne excessiue humidité du

Des Eunuques.

cerueau qui se répand sur les parties de l'œil.

CHAPITRE XI.

Des odeurs.

J'Approuue fort que depuis quelque tẽps les Empiriques ayent commencé d'employer les odeurs en la cure des maladies, contre le sentiment des anciens Medecins, dont l'ignorance en auoit deffendu l'vsage ; & neantmoins ie ne voy rien qui agisse si promtement dessus les sens, comme font les senteurs, ou bonnes, ou mauuaises. Aussi certes

n'y a-t'il pas apparence, que Dieu eust destiné tant de païs à produire vne chose qui n'eust serui aux hommes que pour la seule volupté : & les plaines de l'Arabie seroient mal employees, si tous les fruits qu'elle nous donne n'estoient vtiles qu'à l'vsage des Cassolettes.

Nous voyons tous les iours, que les douces odeurs excitent le mal de mere aux femmes qui en sont malades, & les puantes le guerissent.

Il me souuient d'auoir connu vn Escossois, dont les complexions estoient si delicates, qu'il se purgeoit à la senteur de la rhubarbe & de

la casse : & l'odeur de ces drogues operoit sur son estomach auec autant de force, qu'eust fait la prise entiere d'vne medecine.

Il est certain que les anciens se seruoient des parfums à des fonctions bien plus releuees ; & s'il est vray ce qu'en rapportent Pline, Ouide & Porphyre, ils en auoient quelques-vns dont la vertu estoit assez puissante pour chasser les Demons : Mais pour nous, à qui le Christianisme fournit aujourd'huy vn remede beaucoup plus asseuré pour éloigner tous ces mauuais esprits, il suffira que nous

vsions seulement des odeurs à la guerison de nos maladies.

Entre les senteurs, il y en a quelques vnes fort douces, comme l'ambre & la ciuette que lon estime prouoquer à l'amour, à cause qu'elles échauffent & excitent les esprits. Il y en a d'autres plus fortes & plus grossieres, comme l'encens & autres semblables, desquelles on vsoit anciennement aux Sacrifices, & encores auiourd'huy dans les Eglises; & celles-cy estonnent l'esprit, le rendent triste & melancolique, & par consequent plus propres à la veneration. Aussi parmy les

Iuifs, il estoit deffendu de s'en seruir à des vsages prophanes, les reseruant entierement pour le seruice de leurs Temples.

On a tenu pour fabuleux ce que Pline a escrit, qu'il y auoit de certains peuples qui ne viuoient rien que d'odeurs; mais ie voy par experience qu'il y a de certaines choses nutritiues, dont la senteur est capable de soustenir quelque temps la vie de l'homme sans autre nourriture. Et sans m'arrester à l'authorité de Democrite, qui prolongea sa vie pendant trois iours par la seule odeur des pains chauds. I'ay veu

vne femme en ce païs, qui demeuroit quelquefois quatre ou cinq iours sans manger, ne se seruant d'autre chose que d'vn petit pacquet de fueilles d'aux & d'oignõs dont elle receuoit la senteur. Ie tiens que l'odeur de la terre fraischement remuee, est fort amie de nostre nature, & fort bonne pour la santé: & ce qui me fait iuger ainsi, est que i'ay connu vn homme qui a prolongé sa vie iusques à vne vieillesse extreme, accompagnee d'vne grande santé, lequel auoit accoustumé tous les matins, cependant qu'il estoit au lict, de se faire apporter vn gason de

terre

terre recentement labourée, & la tenoit assez long temps dessous le nez pour en prendre l'odeur.

Les parfums, aussi bien que les sons, semblent beaucoup plus doux de loin que de pres. De cela on en peut rendre deux raisons; ou que l'odeur & le son s'incorporans mieux auec l'air par le moyen de cet espace, se portent plus entiers iusques au sens; ou plutost que les parties les plus grossieres estans separées par cet interuale, il ne penetre iusques à nous que ce qu'il y a de plus doux & subtil.

Pourquoy les parfums sont plus doux de loin que de pres.

Il est certain que les odeurs

Des odeurs pressees.

pressees rendent beaucoup plus de senteur: & cela se fait par vne plus grande emission d'esprits ; outre que l'air estant frappé auecques plus de violence, la senteur se reçoit beaucoup mieux. Il n'en est pas ainsi des fleurs, qui estans trop pressees perdent tout leur parfum: mais cela procede de ce que les esprits grossiers de la fleur, sortent auec les subtils, à cause de la grande delicatesse de ce corps.

CHAPITRE XII.

Des couleurs.

LEs couleurs ne ſont rien à mon auis que les veſtemens des ſubſtances dont la nature les a voulu parer, pour les rendre plus belles & plus agreables à nos yeux.

Auſſi ie m'imagine qu'il n'y a rien de ſi diforme & de ſi hideux, comme feroit vne matiere ſeparee de ſes accidens, & depourueuë de ſa teinture. C'eſt pourquoy tous les corps conſeruent leur couleur, quoy qu'ils

ſoient ſeparez en vn million de parcelles.

Ie parlerois plus amplement de cette matiere, ſi ie ne l'auois deſia traittee ailleurs en vn de mes liures, où apres auoir examiné fort ſoigneuſement toutes les opinions des Philoſophes, touchant la nature des couleurs & leurs cauſes, i'ay eſtably mes ſentimens particuliers auec des raiſons & des experiences; de ſorte qu'il ne me reſte plus que fort peu d'obſeruations à faire.

Les corps qui nous donnent des couleurs ſi viues & ſi éclatantes, doiuent eſtre à mon opinion remplis d'eſ-

prits extremement ſubtils & raffinez, que ie m'imagine eſtre la ſource & l'origine de ces belles couleurs. Auſſi voyons-nous que les ſubſtances que lon eſtime eſtre remplies d'eſprits plus nobles, ſont celles qui nous produiſent les plus viues teintures, comme les metaux, qui nous font voir en leurs diſſolutions des couleurs bien éclatantes. L'or rend vn fort beau jaune, le vif argent vn tres-beau vert, l'eſtain vn azur, & ainſi les autres. Et ce qui merite d'eſtre conſideré, eſt que ces metaux donnent le meſme effet dedans leur putrefa-

ction que dans leur diſſolution : car nous voyons naiſtre de leur corruption, le vermillon, le ver-de-gris & la ceruſe, dont les teintures ſont fort viues. Ce qui eſt vn grand témoignage de la force de ces corps, de ſouffrir le feu & les eaux fortes, & retenir neantmoins apres leurs eſprits plus ſubtils, qui ſont la matiere de ces couleurs.

Touchãt la couleur blãche.

Quelques-vns ne veulent pas mettre le blanc au nombre des couleurs, iugeans cette teinture trop imparfaite, pour eſtre miſe au rang des autres. Ie tiens neantmoins que c'eſt vne couleur, mais à la verité fort indigen-

te, & qui n'arriue quasi iamais qu'au deffaut des autres : & pour preuue de ce, nous voyons que les tulipes, les violettes, & la plusspart des autres fleurs, quand elles sont negligees, ou que la nourriture leur manque, degenerent en cette couleur, & deuiennent pasles & blanches. I'ay aussi experimenté, que si vous arrachez les premieres plumes des oiseaux, dont le pennage est bigarré de nature, celles qui renaistront apres seront de couleur blanche; pour faire voir que la nature ne donne point cette teinture, que quand par vn defaut d'humidité, &

par vne foibleſſe elle ne peut plus en produire d'autre.

C'eſt pour la meſme raiſon que les hommes, & les autres animaux, deuiennent blancs auec l'aage; & nous voyons qu'aux cicatrices de la teſte, le poil qui eſt és enuirons blanchit plutoſt que l'ordinaire, à cauſe du deffaut de cette partie offencee.





LIVRE II.

CHAPITRE I.

De la Musique.



A Musique estoit chez les Anciens en bien plus grande estime qu'elle n'est pas auiourd'huy parmy nous ; les Philosophes en ont remply des volumes entiers, & quelques-vns d'entr'eux nous ont voulu faire

croire que tout cet Vniuers n'estoit qu'vne harmonie. Certes ie ne m'estonne pas, si ces grands Personnages en faisoient tant d'estat, puis que, si leurs relations sont veritables, ils en voyoient tous les ious de si miraculeux effets. Pitagore se vante d'auoir reduit aux bonnes mœurs l'esprit d'vn homme dépraué, & gueri les vices de son ame par la douceur de quelques sons harmonieux. On escrit que Timothee, fort excellent ioüeur de flutes, émut par la puissance de son art Alexandre le Grand iusques à telle fougue, qu'il l'obligea de pren-

dre les armes en main ; mais ayant aussi tost changé de ton, il ramena facilement cet esprit égaré dans les termes de la raison. Et sans m'arrester plus long temps à ces authoritez prophanes, il me souuient d'auoir lû dans le quatriesme liure des Rois, que quand le Prophete Elisee voulut predire aux Rois d'Israël & Iuda quel seroit le succés de la guerre qu'ils auoient auec le Prince de Moab, il se fit amener vn excellẽt ioüeur de harpe ; comme s'il eust voulu échauffer son esprit par le son de cet instrument, & le rendre capable du don de prophetie.

L'histoire de Dauid, qui par la douceur de sa harpe chassoit le Demon de Saül, pour estre si connuë de tout le monde, n'est pas moins admirable. Mais ie pense que ces effets procedoient bien d'ailleurs que d'vne cause naturelle : & il est facile à iuger que Dieu auoit voulu donner à ces instrumẽs vne vertu particuliere, pour augmenter par ce moyen la reputation de ses Prophetes. Depuis ce temps, deux mille ans se sont écoulez, & plus, sans que nous puissions trouuer dans les liures aucune marque d'vne si puissante operation de la Musique sur les es-

prits des hommes : Ie n'en ay remarqué qu'vn ſeul exemple en l'hiſtoire de Dannemarch, écrite par Saxon le Grammairien, qui nous donne pour veritable, que ſous le regne du Roy Ericus arriua en la Cour de Dannemarch vn Muſicien fort excellẽt en ſa profeſſion, qui ſe vantoit de pouuoir forcer par le ſon de ſes inſtrumens l'eſprit des hommes à la ioye ou à la triſteſſe, à la douceur ou à la rage : le Roy qui ne pouuoit pas croire vne choſe qui luy ſembloit ſi étrãge, voulut en faire luy meſme l'experience : & quoy que le Muſicien luy repreſentaſt les grands incõue-

niẽs qui en pouuoiẽt arriuer, il ne pût neãtmoins iamais le diuertir de son dessein; de sorte qu'estãt obligé par vn absolu cõmandement de passer outre, il fit premierement oster de la chambre du Roy toutes les armes & autres choses offensiues; & disposa des gens hors la portée du son de ses instrumens, auec ordre de secourir ceux qui se trouueroient surpris de fureur, & d'empescher qu'il ne s'en ensuiuist quelque tragique effet. Les choses estant ainsi ordonnees, il prit en main sa Lire, & commença de toucher vn air si graue & si seuere, que les assistans fu-

rent saisis tout à coup d'vne extreme tristesse : mais ayant changé peu apres de ton, les auditeurs changerent aussi de contenance, & deuenus plus gais & gaillards se mirent à dancer ; & finalement excitez par des tons plus vehemens, entrerent en fureur, témoignans leur folie par des cris épouuentables, & par des actions estranges. Ceux qui estoient destinez à les secourir, ayant connu par le grand bruit que l'operation commençoit à se faire, entrerent aussi tost en la chambre, & se mirent en deuoir de se saisir du Roy : mais la violence de la fureur ayant aug-

menté les forces de sa natu-
re, ils ne purent empescher
qu'en se debattant il n'é-
chappast de leurs mains ; de
sorte qu'estant descendu en
bas il arracha l'épée de l'vn
de ses gardes, auec laquelle il
tua quatre de ses domesti-
ques, qui s'approchoient de
luy pour s'emparer de sa per-
sonne : dequoy ce bon Prin-
ce eut tant de regret, apres
estre rentré dans les termes
de la raison, que ne croyant
pas auoir assez satisfait à ce
crime, qui n'estoit pas volon-
taire, par les recompenses
qu'il donna aux veufues &
aux orphelins, il voulut ex-
pier encores sa faute par vn
voyage

voyage qu'il fit en la terre sainte.

Si cette histoire doit estre tenuë pour veritable, comme nous estant donnee par vn Autheur digne de foy, nous deuons bien regretter la perte d'vne si rare inuention, qui nous a esté dérobee par l'injure du temps, & blâmer la negligence de nos peres, qui ont esté si peu soigneux de nous laisser la science de cette espece de Musique, aussi bien que le secret du verre malleable, & des pierres fusibles.

Pour moy, ie ne sçay si i'oserois icy combatre l'opinion de tant d'Autheurs ve-

nerables par leur antiquité; mais ie n'ay iamais pû me persuader, que le mouuement de quelques cordes puisse toucher nos sens auec tant de puissance, & nous porter à des actions qui ressentent plutost vn furieux qu'vn homme raisonnable.

Ie ne veux pas pourtant nier que les instrumens, selon qu'ils sont touchez, ne puissent quelquefois exciter en nostre ame diuerses passions, mais foibles & legeres, en telle sorte qu'il nous sera tousiours facile de nous en deffaire à la moindre semonce de nostre iugement. Aussi seroit-il fort injuste, que la

raison (qui est la premiere partie de l'homme) fust assujettie de la sorte sous le pouuoir d'vn petit son, & perdist si facilement l'empire qu'elle tient sur toutes les affections de l'ame, au gré d'vn petit ioüeur de luth, ou de harpe.

CHAPITRE II.

De la nature des sons, & de leurs causes.



I'Ay resolu d'employer tout ce second liure à décrire la nature des sons, & leurs diuerses qualitez, qui

n'ont point esté connuës iusques icy, ou desquelles on n'a pû rendre les raisons.

Ce que nous disent les Philosophes, que rõpre & fendre l'air est la cause des sons, n'est en effet qu'vne pure sottise qu'ils nous debitent à la faueur de certains termes ampoulez, dont l'éclat éblouït l'ignorance vulgaire. Aussi l'experience nous fait voir le contraire ; & si vous mettez la main sur vne cloche qui sonne, il est certain que le son cessera aussi tost ; ce qui n'arriueroit pas si le son procedoit de l'agitation de l'air, puis que l'imposition de la main n'empesche pas son

mouuement.

Quelques autres ſe ſont imaginez, que les ſons tiroient leur origine du mouuement des corps: Mais pour moy ie ne le puis attribuër à cette cauſe, & moins encore à l'émotion violente de l'air: & ie tiens pour aſſeuré, que la rencontre des corps eſt la principale choſe qui fait le bruit; d'où vient que nous n'entendons point le mouuement des Cieux (encore que quelques-vns attribuent cela à l'habitude que nous y auons) ny la chûte des eſtoiles, bien que ces corps ſe meuuent auec aſſez d'effort; & le cours des

riuieres ne se fait point entendre, si ce n'est aux ponts, & autres lieux où l'eau est retenuë : il en est de mesme du vent, dont lon ne connoist point le soufle que par l'opposition des corps solides.

Ce n'est pas neantmoins que ie vueille inferer, que les sons se puissent produire sans quelque mouuemēt de l'air, que i'establis au contraire comme vne suite necessaire du son; & le fais differer en cela de la lumiere & des couleurs qui passent au trauers de l'air sans luy donner vn mouuement local. Nous voyons que le bruit des ca-

nons & du tonnerre fait trembler les vitres des maiſons voiſines : le ſon des cloches chaſſe les foudres & l'air peſtilentieux; & lon écrit qu'autrefois le grand bruit des applaudiſſemens d'vn peuple ramaſſé dedans vn Theatre, rarefia l'air de telle ſorte, que les oiſeaux volans au deſſus tomberent en terre, ne trouuans rien dequoy ſe ſouſtenir. Toutes ces choſes arriuent ſeulement par vne agitation locale de l'air, qui eſt vn effet ordinaire qui accompagne les ſons, mais non pas le ſon meſme. Ie ſçay bien qu'il y en a quelques-vns qui procedent ſeulement

de l'expulſion violente de l'air, comme au ieu des flûtes, à l'embouchement du cor & ſemblables; mais cela n'arriue iamais qu'alors qu'il eſt enclos en vn petit eſpace, où venant à ſe reſſerrer & s'épaiſſir il fait en ce lieu la fonction d'vn corps ſolide.

Du Medium des ſons.

Bien que l'air ſoit la choſe la plus propre à la conduite des ſons, ou s'il eſt permis de parler en Philoſophe, leur Medium plus naturel, ie trouue auſſi qu'il s'en peut faire dans l'eau & dans le feu par la rencontre de deux corps; mais il y aura cette difference, que le bruit qui en procedera ne ſera pas ſi

clair, ny si resonnant à beaucoup pres que celuy qui se fera dans l'air : & de cecy l'experience en est facile.

CHAPITRE III.

Des choses qui augmentent ou diminuent les sons.

IL y a beaucoup de choses qui peuuent seruir à l'augmentation ou diminution des sons; comme la forme des instrumens, la situation des lieux, la nature des corps, & autres semblables qui se pourront voir en la suite de ce chapitre.

L'inegalité des instrumens par lesquels le son passe, seruent beaucoup à en accroistre la grandeur ; comme nous voyons aux trompettes & aux cors des Chasseurs, qui sont plus grands par la sortie que par l'entree. Le mesme se peut remarquer és lieux concaues inegaux, où la voix rend bien plus de bruit qu'elle ne fait pas dans vne voute égale. Et de cecy ie pense qu'on doit attribuer la cause aux frequentes reflexions de l'air dans la sinuosité des parties.

Touchant la nature des corps, il est certain que les solides cooperẽt bien mieux

à la resonnance des sons que les mols & liquides, & les poreux encore plus que les solides; c'est pour cette raison que les vieux luths sont bien meilleurs que les nouueaux, & les vieilles cordes que les recentes, dautant que le son se loge auantageusement dans la porosité de ces corps, & là reprend nouuelles forces. La laine, le drap, le linge, & autres choses pareillement molles, étouffent le son des instrumens en sa naissance; d'où il arriue que le fer chaud ne resonne pas tant que le froid, & l'eau chaude moins que la froide, à cause que ces corps

sont amollis par la chaleur.

La situation des lieux n'est pas aussi moins vtile à l'augmentation des sons: & lon remarque que la voix paroist auec beaucoup plus d'auantage dedans vn lieu vouté, que non pas dedans vne chambre, où les plaffonds sont tous vnis.

Pour moy, i'ay obserué qu'vn concert de Musique est bien meilleur sur l'eau que sur la terre, & beaucoup plus dans vne salle toute lambrissee de bois, que dans vne autre tapissee.

Il y a encore quelques autres moyens d'accroistre la force des sons; mais en ayant

traitté les principaux cy-dessus ; ie ne veux pas arrester plus long temps le Lecteur en vn sujet de si peu d'importance; i'ajousteray seulement qu'il n'y a rien de toutes les choses du monde qui attenuë si fort la voix, & la rende plus deliee que quand elle passe à trauers de l'eau : l'experience s'en peut faire facilement par ces excellens plongeurs qui demeurent long temps sous l'eau ; lesquels ; si vous faites parler, bien que vous soyez proche d'eux, il semblera neantmoins que leurs paroles soient apportees d'vn lieu fort éloigné : & c'est propre-

ment ce que les Anciens ont voulu figurer dans la fable d'Hylas, quand ils nous ont representé, qu'apres la chûte de ce petit mignon dedans le fleuue, Hercule ayant oüy les cris & les regrets proferez du profond de l'eau auec vn accent fort foible, & comme prouenant d'vn lieu bien éloigné, l'alla chercher trois lieuës plus bas que l'endroit de sa chûte, s'imaginant que la voix qu'il entendoit ne pouuoit proceder d'vn lieu si voisin, & que peut estre la violence du fleuue l'auroit entraisné iusquelà.

CHAPITRE IIII.

Pourquoy les sons s'entendent mieux la nuit que le iour.



L est certain que le son des instrumens, & la douceur d'vn concert de Musique, s'entendent beaucoup mieux dans le silence de la nuit que durant la lumiere: & les moindres bruits qui arriuent pendant ce repos general de toute la nature, frapent nos sens auec bien plus d'effet, que ceux qui naissent dans le milieu du iour. Quelques-

vns en ont voulu attribuër la cause à vn certain réueil & mouuement vniuersel de tous les corps, qui se fait à la venuë du Soleil, suiuant l'opinion de Plutarque, & empesche par ce moyen que les sons ne puissent estre ouis si distinctement dans le mélange de ce bruit. D'autres ont crû, que l'air estant rarefié & rendu plus subtil pendant le iour par la vertu des rayons du Soleil, le son se dilatant auec plus de facilité, s'éuanouïssoit & se perdoit bien plutost que durant les tenebres, quand l'air estant épaissi & condensé, retient bien mieux le bruit & le cõserue,

Au 8. liure des Symposiaques, question 3.

Ie trouue ces raiſons fort bonnes, mais ie veux y en adjouſter encore vne autre de mon cru, que le Lecteur ne iugera peut eſtre pas impertinente : c'eſt que ie m'imagine, que comme les aueugles ont le ſens de l'ouïe bien plus excellent que les autres, & que ceux qui ferment les yeux entendent beaucoup mieux que ceux qui les tiennent ouuerts : qu'auſſi la nuit, lors que la veuë n'eſt point trauaillee par tant d'objets, & que les autres ſens demeurent ſans employ, les eſprits deſtinez à leur ſeruice ſe iettent tous du coſté de l'ouye, & aug-

mentans ainsi la faculté de ce sens, le rendent bien plus propre à receuoir les sons qui se presentent.

CHAPITRE V.

De la voix.

CE n'est pas sans raison, que les poumons sont destinez à l'vsage de la respiration; puis qu'estans la partie la plus spongieuse de tout le corps, ils se dilatent & se reserrent aisement, & donnent par vn mesme effet la naissance à la voix en expulsant l'air, qui

venant à paſſer par l'artere aſpre & par la gorge, forme la voix, qui s'articule puis apres auec l'ayde du palais, de la langue, & des dents : Et ie trouue que les Hebreux auoient raiſon de diſtinguer leurs lettres en labiales, dentales & gutturales : les Grecs en demy voyelles, muettes & aſpirees, puis qu'il eſt certain que les levres, les dents & le goſier, forment diuerſement l'articulation de noſtre voix. Pour moy ie croy que l'agencement des dents y contribuë bien dauantage que les autres parties : & de fait, nous voyons que la pluſpart des begues les ont mal ar-

rangees, ou en plus grande quantité que l'ordinaire.

On obſerue que dans vn lieu voûté deſſus & deſſous, les paroles ſemblent bien moins articulees qu'ailleurs, & la cauſe eſt, que les ſecondes ſe proferent auparauant que les premieres ſoient entierement finies, la reflexion de la voix dedans ce lieu concaue en augmentant de beaucoup la duree.

Les trop grands ny les trop petits ſons ne ſont iamais bien articulez; d'autant que les petits confondent l'articulation par contraction, & les grands par dilatation.

Les enfans, les femmes & les eunuques ont la voix bien plus déliee que les hommes: la raison en est, d'autant que ces personnes estans extrememement humides, les organes sont reserrees, & rendent par ce moyen vn son beaucoup plus clair: au contraire, les hommes ayans le tẽperament bien plus chaud, leurs organes sont dilatees, & poussent par ce moyen vne voix plus forte & plus puissante.

De la voix des hommes & des femmes, & des eunuques.

I'ay bien de la peine à trouuer la cause du changement de la voix aux annees de puberté; & n'en puis donner d'autre, si ce n'est que l'hu-

Du chãgement de la voix aux annees de puberté.

midité du corps, qui pendant la ieuneſſe arrouſoit les parties, eſtant attiree en bas aux vaiſſeaux ſpermatiques dans le temps de l'adoleſcence, il s'enſuit par ce moyen la ſeichereſſe des organes & la dilatation des conduits. Auſſi voyons-nous que dans vn meſme temps paroiſſent tous les effets de la chaleur, comme la naiſſance du poil, la rudeſſe du cuir, & la dureté de la chair.

CHAPITRE VI.

Touchant la conduite des sons.

LEs cors concaues, comme les sarbatanes & les cornets, sont fort vtiles pour la conduite de la voix: & i'ay éprouué que deux hommes se peuuent parler d'assez loin sans estre ouis auec l'vn de ces deux instrumens, aussi les cors à moitié creux peuuent seruir à mesme effet, comme vn roseau cassé par la moitié: & il est certain que la voix se conduit bien plus loin le

long d'vn corps solide qu'elle ne fait en plein air, comme nous voyons en parlant contre vne muraille ; en cela il semble que les sons cherchent des corps pour s'appuyer & pour soutenir leur foiblesse. C'est par cette raison que le bruit se porte si loin dessus les eaux, & que lon entend si distinctement dans les bois la musique d'vne meute de chiens, bien qu'elle vienne d'vne espace fort éloignee.

I'ay veu à Glocestе vne Eglise, dont la longueur est assez grande, en laquelle si vous parlez aupres de l'vne des murailles, vos paroles se-

ront auſſi facilement ouyes à l'autre bout, bien qu'il y ait vne diſtance de quarante ou cinquante pas : ie croy que lon n'en peut attribuer la cauſe à autre choſe, ſi ce n'eſt à quelques concauitez qui ſont en l'eſtoffe de ces murailles : Pour moy ie trouue qu'il ſeroit perilleux de tenir vn conſeil ſecret en vn lieu baſty de la ſorte. Et ie penſe que les Anciens ont voulu parler de ces edifices, quand ils nous ont laiſſé en prouerbe, que bien ſouuent les murailles parloient & rediſoient les choſes que nous penſions eſtre beaucoup ſecrettes.

CHAPITRE VII.

Du mouuement droit ou courbe des sons.


Es sons n'ont point besoin d'estre conduits au sens par vne ligne droite, comme les especes visibles, mais ils y sont menez aussi par vne ligne courbe: comme il se voit quand nous parlons au trauers d'vne muraille, ou de quelque autre corps que le son passe par dessus; il est certain neantmoins qu'estans portez directement, ils sont

beaucoup mieux leur effet, par cet axiome certain, que toute ligne droite est la plus courte.

C'est vne question fort agitee parmy les Philoso-phes, si les sons se portent mieux en haut ou en bas, ou bien d'vn lieu égal. Quelques-vns ont posé pour maxime bien asseuree, que la voix tendoit tousiours en haut ; & neantmoins nous voyons tous les iours que les Predicateurs mettent leurs chaires en vn lieu releué : & quand les anciens Capitaines vouloient haranguer à leurs troupes, ils se faisoient ériger vn siege de ga-

Si les sons se portent mieux en haut ou en bas.

zon bien eminent au dessus de la multitude. Pour moy ie croy qu'és sons, aussi bien qu'és choses visibles, ceux qui sont placez en lieu haut ont bien de l'auantage : & i'obserue que ceux qui sont en vn lieu eminẽt, cõsiderent beaucoup mieux les objets qui leur sont inferieurs, & iugent plus facilement de leurs proportions naturelles, que ceux qui estans en bas regardent les choses qui sont éleuees par dessus eux.

Ie ne veux pas oublier de remarquer icy vne notable difference entre les especes visibles à celles de l'ouye; c'est que les visibles ne se

confondent point, & celles de l'ouïe se meslent en passant dedans leur medium: & de fait, quelque diuersité de corps qui se presente deuant nos yeux, les especes en demeurent neanmoins tousiours separees; Au contraire, dans vn concert de voix l'oreille n'en reçoit qu'vn mélange confus: Cela procede de la mesme raison que i'ay deduite dans le commencement de ce chapitre; c'est à sçauoir, que la veuë operant par ligne droite, il n'arriue pas de confusion dans le poinct visuel; & le son se portant par lignes courbes, il

ſe rencontre & ſe meſle dans les organes de l'ouye.

CHAPITRE VIII.

De l'imitation des ſons.



Ans la ſuite de cet ouurage, ie rencontre ſouuent beaucoup de choſes, à la connoiſſance deſquelles mon eſprit ne peut arriuer; & bien que i'en connoiſſe les effets, ie n'en puis trouuer neantmoins les veritables cauſes. En cela ie penſe que les hommes doiuent accommoder leur ſentiment à la grandeur de la nature, &

non pas rauallcr la nature à la portee de leur esprit. L'imitation de la voix humaine par les enfans, & quelques animaux, est vne de celles dont ie m'estonne dauantage; & d'autant plus que cet apprentissage ne se fait point par l'obseruation du mouuement des levres, puis que nous voyons que les enfans apprennent le langage de leur nourrice aussi bien la nuit que le iour; & que les perroquets sont enseignez bien plus souuent dedans l'obscurité que pendant la lumiere, on estime communement que cela se fait par vne habitude, comme nous

voyons que ceux qui conuersent ensemble, se communiquent bien souuent leurs gestes & leurs mouuemens. Mais pour moy, ie croy que le premier fondement de cet aprentissage, procede d'vne transmission d'esprits de celuy qui enseigne, lesquels operent puissamment sur celuy qui reçoit la doctrine & le disposent à l'imitation. Ie ne doute point que lon ne trouue cette opinion fort estrange, & ie sçay qu'elle auroit bien besoin d'estre appuyee & d'exemples & de raisons auparauant que de trouuer creance dans l'esprit du Lecteur; Mais

Mais d'autant que cette matiere requiert vn long discours, ie la referueray pour vn traité particulier, que ie prepare cy-apres.

C'est au liure 6. chap. 10.

Ie me suis maintefois émerueillé, de voir que les oiseaux imitent mieux la parole des hommes, que ne font pas les autres animaux, bien que les bestes ayent la plufpart des organes beaucoup plus approchantes de ceux de l'homme, comme les dents, les levres, & autres qui seruent à former la voix: Le singe, quoy que grand imitateur des actions de l'homme, n'a pû pourtant imiter sa parole; & ie tiens à

De l'imitation de la voix humaine par les animaux.

grande merueille, d'auoir veu autrefois vn chien que lon auoit appris à contrefaire le bruit & les cris des Chasseurs. De cecy ie n'en puis trouuer de raison, si ce n'est que peut estre les oiseaux se rendent bien plus attentifs à leur apprentissage que ne font pas les bestes, & semblent prendre beaucoup de plaisir à receuoir la doctrine des hommes.

CHAPITRE IX.

De la reflexion des sons.

LEs sons peuuent auoir trois sortes de reflexions; l'vne concurrente qui augmente le bruit, comme celle qui se fait dedans les lieux concaues, dessus les eaux, dans les forests, ou dans les corps poreux, comme nous auons desia dit cy-dessus. L'autre iterante, qui repete le son entierement, comme le simple Echo: & la troisiesme suriterante, qui redonne diuerses fois vn mesme bruit,

comme les Echos doubles, que lon nomme communément, Echo dessus Echo. I'ay autrefois ouy l'Echo de Charenton pres de Paris, repetant vne mesme chose sept ou huit fois assez distinctement : & me souuient que pres de Dimbourg en Escosse, il y en a vn qui repete entierement le *Pater noster*, depuis le commencement iusques à la fin. Ie tiens aussi de personnes dignes de foy, que pres l'Eglise saint Sebastien de Rome, en vne antique sepulture que lon nomme Teste de bœuf, il se trouue vn Echo qui reïtere par sept fois les dernieres syllabes des

Capo di boue.

paroles que lon a proferees. Quelques raisons que la Philosophie nous ait donnees iusques icy de cette sorte de reflexions, ie reconnois ingenuëment que ie n'en trouue point qui me contente. Ie sçay bien que Pitagore, Platon & Aristote, nous ont fort asseuré que l'Echo n'estoit rien autre chose qu'vne simple forme imprimee dedans la surface de l'air; Et ie n'ignore pas que les Stoïciens, passans beaucoup plus outre, n'ayent voulu nous faire croire, que ce doit estre vn corps, puis que cette voix à l'action & passion, est mobile & agitable, nous agree

Des Echos.

ou nous déplaist. Mais ie trouue toutes ces opinions si foibles & si mal appuyees, que ie ne puis en faire cas; & i'estime que ces Anciens eussent beaucoup mieux fait d'auouer franchement leur ignorance en ce sujet, que d'en donner des causes si friuoles. Pour moy ie confesse fort librement, que i'aurois assez de science pour destruire leurs opinions; mais non pas assez de lumiere pour en establir de meilleures.

On n'a pû encores trouuer iusques icy l'inuention de faire des Echos par artifice: en quoy les especes visibles sont beaucoup differentes

de celles de l'ouïe, puis que nous voyons que tous les objets de la veuë se peuuent bien facilement reiterer par l'opposition de plusieurs miroirs. La raison de cette difference se doit tirer de la diuersité des lignes qui sont droites és especes visibles & courbes en celles de l'ouïe; de sorte qu'il est difficile de pouuoir imiter les concauitez necessaires pour la reflexion des sons.

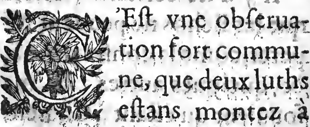
Il y a de certaines lettres que les Echos ne peuuent repeter, cõme la consonante S, & quelques autres; & me souuient qu'estant à Charenton, vn bon vieillard Parisien

De quelques lettres que les Echos ne peuuent repeter.

connoissant ce deffaut, en imputoit la cause aux bons esprits: & pour preuue de ce, il alleguoit que l'Echo ne pouuoit rendre le mot de Sathan, & disoit seulement, Vathan; Mais ce bon homme ne connoissoit pas, que les Echos ne peuuent repeter le siflement des S S.

CHAPITRE X.

De la sympathie des sons.



C'Est vne obseruation fort commune, que deux luths estans montez à mesme ton, si vous en cou-

chez l'vn ſur vne table les cordes en haut, appliquant deſſus vne paille, & que vous touchiez l'vne des cordes de l'autre luth en l'vn des bouts de la chambre, la corde du luth couché deſſus la table ſe remuëra de meſme ton, & au meſme temps que vous toucherez l'autre, & fera renuerſer la paille que vous aurez miſe deſſus. De ce rapport de ces deux cordes ie n'en puis rendre de raiſon, ſi ce n'eſt que parmy les tons, auſſi bien que parmy les inclinations des hommes, il y a de la ſympathie.

CHAPITRE XI.

Obseruations particulieres, touchant les sons & la Musique.

I'Ay remarqué, qu'vne harmonie de voix, ou d'instrumens, n'est pas si propre à endormir que le chant des oiseaux, le murmure des eaux, & le fredonnement des mouches : & la raison est, que les tons de la Musique estans égaux, tiennent l'esprit en attention, & le touchent bien dauantage que ne font pas les autres

Des sons propres à endormir.

ſons, où il n'y a point de cadence ny de proportion.

Le bruit que nous entendons au ſel quand il eſt ietté dans le feu, és fueilles de laurier, chataignes, & choſes ſemblables, procede ſeulement de la ſortie de l'air, qui ſe fait auec violence.

C'eſt vn axiome certain, que les objets trop puiſſans, ou en trop grande quantité, détruiſent le pouuoir de nos ſens; nous le voyons par l'exemple de ceux qui ſont continuellement touchez de quelque grand bruit; comme les habitans des Cataractes du Nil, leſquels deuiennent ſourds, s'il eſt vray ce

que nous en dit Pline, & perdent generalement l'vsage de l'ouie. La mesme chose arriue des choses visibles, quand elles sont trop trauaillees par de mesmes objets ; & me souuient d'auoir lû dans Polybe, qu'au passage de l'Apennin, beaucoup des soldats d'Hannibal perdirent l'vsage des yeux, pour auoir esté trop long temps sans voir rien que des neiges. Aussi ces pauures Grecs, que Xenophon ramena des extremitez de la Perse, souffrirent le mesme inconuenient en trauersant les montagnes de l'Armenie.

Ie tiens pour asseuré, que

la Musique nourrit les hommes dedans leurs inclinations. Pour moy, quand i'ay l'esprit content, elle augmente ma bonne humeur, & quand ie suis triste & fasché, elle accroist ma melancolie.

CHAPITRE XII.

De l'ouye.

CHacun sçait que l'ouie est le premier en dignité de tous les sens, apres celuy de la veuë, comme participant de la nature de l'air dauantage que tous les autres, & destiné particulierement à receuoir

les disciplines, les sciences & la vertu; fonction si digne & si necessaire à l'homme, que sans elle il n'auroit aucun auantage sur le reste des animaux : Personne n'ignore aussi, qu'entre les bestes l'asne est estimé auoir l'vsage de l'ouie en vn degré plus subtil que les autres : & que dessus cette raison les Anciens ont fondé la fable de Midas, auquel ils ont attribué les oreilles d'vn asne, à cause que ce Prince estoit si curieux d'apprendre tout ce qui se passoit de plus particulier en son Royaume, que peu de choses échapoient à sa connoissance: c'est pourquoy, sans m'ar-

rester dauantage à traitter cette matiere, ie déduiray icy quelques obseruations que i'ay faites touchant ce qui aide ou empesche l'ouïe.

Pour quoy le baaillemēt empesche l'ouïe.

Quand vn homme baille, il est certain qu'il ne peut pas si bien ouïr qu'alors que le baillement est cessé: & i'ay remarqué, que pendant que lon est en cet estat, on n'entend pas mesme les choses qui sont dites proches de nous: la cause en est à mon auis, que par le baillement les membranes des oreilles sont estenduës, qui par ce moyen reiettent plutost les sons qu'elles ne les reçoiuēt,

C'est aussi chose fort cer-

taine; que lon entend bien mieux toutes ſortes de ſons, lors que lon retient ſon halaine; que quand on laiſſe la reſpiration libre: & la raiſon eſt, que l'expulſion de l'air par les poulmons ſe faiſant au dehors, repouſſe en meſme temps le ſon, & l'éloigne de nos oreilles:

Ie ne doute point, que comme la veuë ſe peut aider par des lunettes d'aproche, on ne puiſſe faire auſſi des inſtrumẽs qui aident l'oreille; & nous faſſent entendre les ſons plus éloignez que n'eſt la portee de l'ouye: i'ay apris qu'en Eſpagne on a trouué l'inuẽtion d'en faire de ſemblables.



LIVRE III.

CHAPITRE I.

De la Medecine.

IE ne doute point qu'il ny ait vne ſcience particuliere des maladies de l'homme, & des moyens de les guerir, mais ie croy qu'elle eſt encores dans le nombre de celles qui ſont demeurées inconnuës iuſ-

ques icy. La grande contrarieté que ie trouue parmy les principaux autheurs qui ont traité cette matiere, & le peu de certitude que ie connois en la methode de tous nos Medecins, m'oblige d'en parler de la sorte. Et certes ie ne m'étonne pas si les Romains ont esté plus de six cens ans sans receuoir la Medecine dedans leur Republique, & si nous voions auiourd'huy tant de peuples qui n'en connoissent point l'vsage, puis que cet art semble augmenter plutost l'infirmité des hommes, que d'en aporter les remedes. Les habitans de l'Amerique & de

ces autres terres découuertes depuis vn siecle, iouïssent tous d'vne santé beaucoup plus entiere que nous, & viuent ordinairement iusques à l'âge décrepit ; & neantmoins toutes ces potions dont les Medecins nous abreuuent, sont inconnuës parmi ces peuples. Cela me fait iuger que la nature seroit d'elle mesme assez forte pour nous guarantir de la plusspart des maladies ; sans estre aidée d'aucun remede, si nous ne l'auions corrompuë, & comme étoufé sa puissance par l'vsage des drogues. Ie pense qu'il est en cecy des Medecines com-

me des veſtemens : Les hommes eſtoient naturellement pourueus d'vne couuerture aſſez forte, pour ſe defendre de l'injure du temps, auſſi bien que le reſte des creatures ; mais l'habitude de ſe veſtir leur a rendu comme impoſſible ce qui leur eſtoit naturel : De meſme la coûtume qui s'eſt gliſſée d'vſer de tant de drogues, a hebeté la puiſſance de la nature, & nous a rendu neceſſaire le ſeruice des Medecins. Nos peres ont habitué leur corps à cette ſorte de vie, & en nous donnant l'eſtre, ils ſemblent nous auoir obligez à vn meſme regime ; tel-

lement que leur premiere erreur passe auiourd'hui chez nous en titre de necessité. Pour moy i'ay grande raison de m'en plaindre, puisque ma mauuaise cõplexion ne procede d'ailleurs. Mon pere auoit dõné telle creance aux regles de cét Art, que bien qu'il fût en vne santé tres-parfaite, dedans la force de son âge, il ne laissoit neantmoins iamais passer vn mois sans prẽdre Medecine. Cette habitude luy debilita si fort l'estomach, que bien souuent se purgeant pour empescher les maladies, il deuenoit malade. De sorte qu'il fut obligé de passer le reste

de sa vie sous l'esclauage des Medecins & des Apotiquaires. Par malheur ie nâquis en ce dernier temps, & ressentis dés la naissance ma part des infirmités paternelles, comme vn second peché originel. Mon corps estoit si cacochyme & mes complexions si mauuaises, que les Medecins me iugerent pour confisqué, & assuroient que ie ne paruiendrois iamais à la quatorziéme année. En quoi i'ay bien sujet de me moquer d'eux comme de mauuais Iuges, puisque contre leur opinion i'ay prolongé ma vie iusques à soixante ans sans l'esperance que i'ay

d'aller encores plus outre. Il est bien vrai que ie suis redeuable de ce bonheur au soin particulier que i'ay tousiours eu de ma santé. I'ay creu que cela deuoit estre la premiere étude des hommes, & pour cette raison pendãt le temps de mon plus grand emploi, ie me suis tousiours reserué quelques momens pour en étudier la conseruation. I'ay pratiqué vn regime de viure fort éloigné de la façon commune, & me suis austerement abtenu de toutes les choses que i'ay trouuées contraires à mon naturel. Ie me suis quelquefois serui d'herbes & de racines, dont les

proprietez m'eſtoient connuës, mais auec vne autre methode, que celle des Apotiquaires. De ſorte que ſi ie me ſuis ingeré de meſler dedans cet ouurage quelques diſcours touchant la Medecine, on ne le doit trouuer eſtrange, puiſque la neceſſité m'en ayant fait acquerir vne connoiſſance particuliere, i'en puis dire beaucoup de choſes dont i'ay fait moy-meſme l'experience.

CHAPITRE II.

Des Medecines purgatiues.

L'Operation des Medecines purgatiues passe pour vn effet bien merueilleux, & les Medecins qui se sont plû à fomenter nostre ignorance, en ont attribué la cause à des proprietez occultes, à des qualitez quatriémes, & autres semblables chimeres. Au contraire, l'experience nous en fournit les raisons bien faciles & claires, comme ie veux vous faire voir.

La premiere cause de la purgation est quand l'estomach ne pouuant digerer quelque chose, le iette en haut par le vomissement, ou bien le pousse en bas dedans le ventricule : car alors par cet effort de l'estomach, les boyaux, les orifices des veines, & les autres parties sont excitées à l'expulsion, n'y ayant rien de si naturel, que le mouuement d'vnion dans tout le corps de l'homme. Or cette indigestion de l'estomach ne peut estre causée que par la qualité de la drogue, ou par la quantité. Les qualitez sont trois.

Les causes de la purgation.

L'Amertume, comme en

l'Aloés & en la Colochinte. Le dégoust, comme dans l'Agaric & l'Elebore. Et vne particuliere malignité & repugnance au corps de l'homme, comme en la Scammoniée, l'Antimoine, & quelques autres. Enquoi il est fort bon de remarquer que cette derniere sorte doit estre tenuë pour suspecte, comme vne espece de poison, qui n'agit que par corrosion, & par vne secrette inimitié qu'elle a auec nostre nature. La quantité de la dose, cause aussi la purgation, comme nous voyons que le laict pris en abondance, lâche le ventre : Et

l'excez du manger sert bien souuent de Medecine, causant vn déuoyement tant par le haut que par le bas. C'est par cette mesme raison que l'operation des drogues purgatiues arriue d'ordinaire deux ou trois heures apres la prise, quand l'estomach s'est efforcé d'en faire la digestion.

La mor-dication.

La seconde cause est la mordication qui se fait és orifices des parties, mais particulierement des veines mesarraiques, comme nous voyons que le sel & autres choses acres & mordicantes, mises au fondement, prouoquent à l'expulsion, de

mesme sorte que la moutarde & quelques poudres excitent à l'éternuëment.

La troisiéme est l'Attraction : & ie ne veux pas nier que la pluspart des Medecins n'ayent vne puissance directe d'attirer les humeurs, comme les amplâtres font en la Chirurgie. La Rhubarbe purge la colere, le Scené chasse la melancholie, & ainsi des autres. Mais il faut bien considerer quelle est la portée de ces drogues, dont les vnes agissent promptemẽt, mais auec peu d'effet ; & les autres beaucoup plus lentement, mais auec plus de violence. L'Attraction.

La Flatuosité. La quatriéme est la Flatuosité. Car il est bien certain que le vent excité dilate les parties, & les porte à l'expulsion. Aussi nous voyons par experience que toutes les purgations ont en soy vn esprit venteux & plein de cruditez, d'où procedent tant de tranchées & de contorsions que nous sentons en l'estomach pendant l'effet des medecines. Pour moy ie pense que la pluspart d'icelles perdent beaucoup de leur vertu par la decoction qui se fait sur le feu, qui sans doute corrige cette vẽtosité.

La Compression. La cinquiéme est la Compression; comme il se fait

lors que l'on presse vn Eponge pour en faire sortir de l'eau. C'est par cette raison que le ventre se lâche quand on a froid, par contraction de la peau & des parties exterieures. Il y a peu de drogues qui ayent cette proprieté, & ie n'en connois point que les mirabolans.

La sixiéme est l'Amolissement & la Relaxation des parties, qui se fait par les drogues mollifiantes, comme le laict, le miel, les laituës, & autres. Le froid aussi a vne vertu laxatiue, & nous connoissons que la peur lasche le ventre, par la fuite de la chaleur és enuirons des

La Relaxation.

parties nobles.

La septiéme cause est l'Absterſion des humeurs les plus visqueuſes qui ſont arrachées des parties par la force du médicament, comme en l'opération de l'Abſynthe, & quelques autres.

L'Abſterſion.

CHAPITRE III.

De la Verole.



Velques Auteurs François, qui ne peuuent ſouffrir que lon appelle la Verole, la maladie de leur pays, & ne veulent pas

auoüer que les François ayent gaigné ce mal dans les embraſſemens des femmes Italiennes, nous aſſurent qu'au voyage de Charles huictieſme Roy de France, & pendant le ſiege de Naples, certains Marchans pouſſés par le deſir du gain, & par vne auarice deteſtable, (vice aſſez ordinaire aux Italiens) debiterent parmy l'armée la chair de pluſieurs ſoldats qui auoient eſté tuez en Barbarie, & la firent paſſer pour des morceaux de ces poiſſons que lon appelle Thons. Tellement que d'vne ſi mauuaiſe nourriture s'engendra cette maladie, qui ſe rendit

apres contagieuſe par la ſuitte du temps. Certes, bien que ie n'aye aucun deſſein d'embraſſer en cecy la cauſe des François, ie diray neantmoins que leurs raiſons me ſemblent fort plauſibles. Et ie croirois aſſez facilement que l'vſage d'vne ſi mauuaiſe viande pourroit faire naiſtre des maladies auſſi étranges que celles dont nous parlons. Et ce qui peut fortifier dauantage cette croyance, eſt que dedans les Indes où la verole a pris ſon origine, & où ce mal eſt d'ordinaire auſſi commun que ſont les fievres parmy nous, la plus grande partie

des habitans se nourrit de chair humaine, comme les Patagons, les Cannibales, & plusieurs autres. I'ay aussi remarqué que dans la composition des poisons les plus violens dont ces peuples se seruent pour la teinture de leurs fléches, quand ils vont à la guerre, il y entre du sang & de la chair d'vn corps humain. Et me souuient d'auoir lû autresfois que parmy les Payens ces anciennes sorcieres, qui se messloient de charmes & de sortileges, vsoient de la graisse des hommes en la confection des drogues necessaires à leurs mysteres. Cela

me fait iuger que l'homme n'a rien qui soit si ennemy de sa nature que l'homme mesme : tellement qu'il ne se faudroit pas estonner, si l'vsage d'vn si mauuais aliment auroit produit dedans cette armée vne maladie si extraordinaire.

CHAPITRE IV.

Des viandes nutritiues, et des moyens de rendre la nourriture plus vtile.

NOVS auons parlé cy-deuant d'éuacuer le corps humain par l'operation des Medecines : nous traiterons maintenant

des moyens les plus propres pour le nourrir. Enquoy ie trouue que la premiere chose qui s'y doit obseruer, est de considerer la qualité des viandes, dont les vnes sont bien plus nourrissantes que les autres. Il est certain qu'és vegetables il y a des parties beaucoup plus propres à la nourriture les vnes que les autres, comme les graines & les racines nourrissent dauantage que ne font pas les feuilles. Et pour cette raison le Pape n'a point voulu approuuer cette espece de Moynes qui faisoient vœu de ne viure rien que de feuilles, iugeant qu'elles estoient

incapables d'entretenir le corps de l'homme.

La mesme diference se trouue dans les parties des animaux, & nous voyons que la moüelle nourrit beaucoup plus que la graisse : le suc que lon tire des muscles & des nerfs bien dauantage que celuy de la viande. Aussi les Ecossois donnent à leurs malades pour excellent restauratif vn potage composé seulement de nerfs & de jarrets de bœuf. Et la gelée dont nous faisons si grand estat est faite principalement des jointures de veau. I'ay lû que les Medecins de l'ancienne Rome estimoient fort

le foye des animaux, comme vne chose tres-vtile pour la nourriture des hommes. Toutes ces obseruations me font iuger que les parties interieures des creatures viuantes nourrissent dauantage que les exterieures, excepté seulement le cerueau, que les esprits vsent de telle sorte qu'à peine luy peut-il rester aucune vertu nutritiue. Ie souhaiterois aussi que pour faciliter la nourriture des vieillards toutes les viandes qu'on leur donne fussent extremément recuites & quasi à moitié chylifiees, comme les consommez, la gelée & autres confections

qui ne sont rien que l'essence des viandes.

La seconde chose à quoy lon doit principalement trauailler, est de rendre la nourriture vtile à toutes les parties du corps, ce qui se peut faire par plusieurs moyens.

Moyens pour rẽdre la nourriture vtile.

Le premier est de fortifier l'estomach afin qu'il enuoye l'aliment dans tous les autres membres. Et pour cet effet on peut vser de fomentations. I'en ay éprouué de diuerses sortes, mais ie n'en ay iamais trouué de si vtile que celle d'vn pain chaud trempé en vin d'Espagne, apliqué dessus l'estomach apres estre vn peu desseché.

Le ſecond eſt, de donner moyen aux parties de receuoir la nourriture auec facilité, comme il ſe fait par le repos & le ſommeil. Auſſi voyons-nous que les Ours qui dorment long-temps en Hyuer ſont extremément gras. Et il eſt bien certain que de dormir peu apres le repas aide beaucoup à la digeſtion, & principalement à celle des vieillards qui ſe fait aſſez lentement. La raiſon eſt, que pendant le ſommeil les eſprits demeurans tranquilles ſans aucune agitation, toutes les fonctions du corps ſe font auec plus de facilité.

Le troiſieſme & le meilleur

moyen est, de faire que les parties attirent elles-mesmes la nourriture puissamment. Pour cet effet il faudroit essayer de renouueller les organes qui sont plus facilement reparables. Mais de cela i'en ay traitté fort amplement ailleurs : i'adiousteray seulement à ce propos, l'obseruation d'Aristote que ie trouue tres-excellente. Ce Philosophe raisonnant pourquoi tant d'arbres viuent plus long-temps que les animaux, en attribuë la cause à ce que tous les ans les plantes poussent de nouuelles feuïlles & de nouueaux rejettons : Mais les animaux

apres auoir atteint l'âge de leur croissance ne iettent que des ongles & des cheueux qui sont seulement excremens, & non parties du corps. Or est il certain que les parties ieunes & tendres tirent bien mieux la nourriture que ne font pas les vieilles. Tellement que la séue qui sert à l'aliment de ces nouueaux surgeons passant au trauers du vieux tronc le nourrit auec abondance, & luy redonne tous les ans vne nouuelle vie. C'est pour cette mesme raison que la taille des arbres est si vtile pour les faire viure long-temps. Si lon pouuoit trouuer moyen de

pratiquer la meſme choſe au corps des animaux, ce ſeroit vn tres-grand ſecret, & qui pourroit beaucoup ſeruir à prolonger la vie des hommes. Pour moy ie tiens que dans le corps humain, il y a beaucoup de parties qui ſe peuuent renouueller, mais ie croi que les principales ne ſçauroient eſtre reparées: De ſorte que la mort naturelle arriue bien ſouuent comme par le ſuplice de Mezentius, quand les parties facilement reparables periſſent par l'embraſſement de celles qu'on ne peut reſtablir.

Les frictions auſſi peuuent contribuer beaucoup à ce

mesme moyen, d'autãt qu'elles resueillent les parties & les excitent à rechercher la nourriture. C'est par cette raison que les cheuaux bien estrillez & bien frottez sont ordinairement gras.

Le quatriesme & le dernier moyen est l'Assimilation de l'aliment, dont ie n'entretiendray point icy le Lecteur, ayant traitté cette matiere assez au long dans mon Histoire de la vie & de la mort.

CHAPITRE V.

Du Laict.



IL me ſouuient d'auoir lû dedans Pline que les anciens Arcades n'vſoient pour toutes drogues que de laict en la cure des maladies. Et les Arabes dont nous tenons les premieres regles de Medecine, ont ordonné le petit laict aux purgations ordinaires. Certes, bien que ce ſoit vn grand abus d'appliquer vn meſme remede à tant de maladies diuerſes, qui peuuent

trauailler le corps humain, neantmoins ie pardonne facilement à la coûtume erronéee de ces peuples. Ils s'étoient imaginez que cette liqueur n'estant rien autre chose qu'vn sang purifié, deuoit seruir au corps d'vne excellente nourriture : Mais l'experience auiourd'huy nous fait connoistre leur abus. I'ay pourtant éprouué qu'vne prise de laict de vache lasche le ventre & rend le mesme effet qu'vn boüillon de Scené, mais il en faut vser quand il est chaud, & en assés grande quantité, de peur qu'il ne se fige, & n'arreste long-temps dans l'estomach.

Quelques vns ont crû que le laict de la femme estoit beaucoup meilleur pour nostre vsage que n'est celuy des animaux ; mais ce n'est pas mon opinion. Car ie iuge cet aliment trop proche de nostre nature, & qui par consequent s'assimile trop tost. Ie n'en approuue la nourriture qu'aux petits enfans ausquels il est plus naturel, & comme destiné particulierement à ce seruice. Aussi voyons nous que la nature pour en faciliter l'vsage a bien voulu donner au laict vne teinture contrefaite, afin que les enfans n'eussent point en horreur de tirer le

Si le laict de la femme est meilleur que celui des animaux.

rer le ſang de leur mere, quand il feroit caché deſſous vne couleur plus douce.

CHAPITRE VI.

Pour arreſter le ſang.

ON ſe ſert de diuers moyẽs pour étancher le ſang qui ſort du corps humain, ſoit par vne trop grande abondance ou bien par accident, comme aux playes & aux bleſſures.

Le premier eſt par drogues aſtringentes qui en reſſerrent les conduits ; Le ſecond en retirant les eſprits au dedans,

comme il se fait par l'aplication d'vn morceau de fer, ou d'vne pierre dessus les reins du patient. Et par cette mesme raison les testicules estans trempees dans du vinaigre, le sang s'arreste en vn moment.

Le troisiesme en attirant le sang par sympathie, comme en enuelopant la partie saignante dedans le corps d'vn animal nouuellement tué, encores chaud & fumant. La raison en est, que le sang humain se trouuant occupé à atirer celuy de l'animal, il ne songe plus à se perdre, & donne moyen à la playe de se consolider.

Le quatriesme est d'empescher le cours de cette fluxion par l'habitude & par le temps; Comme il arriua lors que le Prince d'Orange fut blessé par vn Espagnol à la bataille de Nieuport. Le sang sortoit de sa blessure auec si grande violẽce, que quelques sortes de remedes qu'on y pust aporter, il fut neantmoins impossible d'en arrester le cours par tout autre moyen, qu'en étoupant la playe auec des pouces dhommes assujetis à cet ofice les vns apres les autres pendant l'espace de deux iours entiers; apres lesquels enfin le sang se retira. Le cin-

quieſme & le dernier moyen eſt de ſaigner le malade en vne partie opoſée, afin que les eſprits ſe trouuans obligez d'acourir promptement à ſon ſecours, abandonnent l'autre partie, de ſorte que le ſang s'arreſte par reuulſion.

CHAPITRE VII.

Des maladies Contagieuſes.



Ntre les maladies contagieuſes, les vnes tiennent leur ſiege dedans les eſprits, & les autres dans les humeurs. Les premieres ſont bien plus dangereuſes que les

ſecondes, dautant qu'elles ſe communiquent beaucoup plus aiſément, & paſſent bien ſouuent d'vn corps à l'autre ſans qu'on s'en apperçoiue. De ce genre ſont les peſtes, les lipitudes & quelques autres. Les maladies des poulmons, & les corruptions d'haleine ſont auſſi reputees de ce nombre. Et par cette raiſon nos Loix ont permis le démariage pour la puanteur de l'haleine. Celles qui ſont atachees aux humeurs ne ſont pas ſi fort perilleuſes, d'autant qu'elles n'infectent que par atouchement, comme la lepre, gale, la la verole, & les mor-

sures des bestes enragees.

Il y a aussi certains mouuemens qui se communiquent de l'vn à l'autre, non tant par la force de l'imaginatiue que par vn desir d'imitation; & principalement si la mesme disposition s'y rencontre, comme le bâilement & l'extension de nos membres, qui se fait seulement alors que les esprits opressez par quelque vapeur s'efforcent de se liberer. Cette mesme inclination passe facilement d'vn corps à l'autre, quand la moindre preparation s'y retrouue, & mesme nous voyons que le ris d'vne autre personne nous inuite à

faire le mesme.

Les Medecins tiennent pour assuré que les annees humides engendrent les plus grandes pestes. Et neantmoins i'ay obserué qu'en ce païs d'Angleterre, les plus rudes pestilences sont arriuees dans les annees excessiuement chaudes. Mais ie croy qu'en cela nos insulaires sont diferens des autres peuples qui habitent la terre ferme ; dautant qu'ayans esté nourris en vn air fort humide, ces chaleurs extraordinaires excitent les humeus, & leur causent ces maladies Epidimiques. Des annees humides.

Il est certain que les annees

qui produisent des mouches, des chenilles, des grenoüilles & semblable vermine en grande quantité, donnent en mesme temps les maladies contagieuses. La raison en est bien facile, puisque tous ces insectes ne tirans leur naissance que de la putrefaction, cela marque infailliblement vne corruption de l'air, d'où s'ensuiuent tousiours les grandes pestilences.

Le grand chaud fait cesser la peste aussi bien que le grand froid.

I'ay obserué que comme és regions temperees, les pestes sont ordinairement apaisees par la grande froidure de l'hyuer, aussi dedans les païs chauds elles finissent

bien ſouuent par les grandes ardeurs de l'Eſté, la chaleur faiſant en cela le meſme effet parmy ces peuples meridionnaux, que la froidure parmy nous. Lon eſcrit qu'en Egypte, particulierement au Caire, la peſte eſt continuelle, & ne ceſſe iamais que pendant les plus violentes chaleurs. Enquoy il eſt bon de remarquer que les deux extremitez des contraires produiſent bien ſouuent vn meſme effet : la ioye & la douleur nous font ietter des larmes, & le chaud fait icy la meſme operation que le froid.

Quelques-vns ont obſer-

La peste se communique plus facilement aux parens.

serué que la peste estoit beaucoup plus dangereuse aux parens de celuy qui en est touché qu'aux autres, & qu'ils en estoient bien plus facilement infectés que ceux qui ne luy touchent point de parenté : Ce que ie troue assez vray-semblable, veu que parmy tous ceux d'vne lignée il y a tousiours quelque sympathie d'humeurs qui facilite indubitablement la communication des maladies.

Coûtume des Atheniens.

Les Atheniens auoient accoûtumé pendant les pestes de porter du vif argent cõme vn preseruatif, non pas pour fortifier les esprits, mais

ſeulement pour atirer le mauuais air, par cette raiſon que le ſemblable s'atache touſiours à ſon ſemblable. De ſorte que le vif argent eſtant vn venin fort ſubtil, atire auſſi ce qu'il y a d'infecté dedans l'air.

Quand vn corps eſt touché de peſte, tous les eſprits acourent en meſme temps pour chaſſer cette maligne humeur : Et vn ancien a dit fort à propos qu'ils y venoient auec vne auſſi grande ardeur qu'vn peuple qui ſe haſte d'aller eſteindre l'embraſement d'vne maiſon dedans le milieu de ſa ville.

CHAPITRE VIII.

De la ſueur.

LEs ſueurs ſont ordinairement les criſes plus frequentes qui arriuent pendant le cours des maladies, & nous font voir le plus ſouuent que la nature s'efforce de chaſſer les humeurs qui la preſſent. Il en faut neantmoins iuger ſuiuant la qualité du mal qui nous aflige. Aux fiévres & aux peſtes qui ſont touſiours acompagnées d'vne inflammation d'eſprit, la ſueur eſt fort excelente, dautant

qu'elle en décharge quelques vns, & montre que les parties nobles tâchent de pousser au dehors cette vapeur maligne qui les blesse. Mais aux maladies d'estomach, infirmitez des membres, & semblables, la sueur se doit éuiter; & quand elle aparoist, elle témoigne seulement vne opression des esprits, & vne foiblesse de la nature.

Pour faire suër les malades, les Medecins doiuent vser d'vne chaleur fort moderée, dautant qu'vne trop vehemente bouche plutost les pores qu'elle ne leur donne ouuerture. C'est par cette

Pour faire suër les malades.

raison que lon suë bien plutost dans les étuues quand on est nû que lors qu'on est chargé d'habits.

Vne chaleur aussi humide auec excez n'est aucunement propre à cet effet; & nous voyons que les bains chauds tirent peu de sueur du corps humain. La cause en est que la sueur estant vne liqueur, elle ne peut bien proceder d'vne chaleur ou trop seiche, ou trop humide, puisque l'humidité empesche l'action du chaud, comme de l'eau bien que boüillante ne laisse d'éteindre le feu. Ie pense que le meilleur moyen dont lon se doit ser-

uir dedans cette operation, eſt d'apliquer ſous les aixelles & deſſous la plante des piés des bouteilles de terre pleines d'eau chaude, & les renouueler ſouuent, en augmentant à chaque fois vn peu le degré de chaleur.

I'ay obſerué que la ſueur ſe tire d'ordinaire & en plus grande quantité des parties éleuees du corps que des parties inferieures. Et la teſte, le col & la poictrine rendent dauantage d'humidité que le ventre & les cuiſſes. La raiſon eſt que les parties ſuperieures ſont beaucoup plus remplies d'eſprits & plus nerueuſes que

les basses. Or il est bien certain que la sueur est poussée au dehors par la puissance des esprits : Tellement qu'il est facile à iuger que les parties où il s'en trouue dauantage, rendent aussi beaucoup plus de sueur.

Pourquoy on suë plus en dormant qu'éueillé.

C'est vne chose assez connuë que pendant le sommeil on iette bien plus de sueur qu'à lors que lon est éueillé. La cause est que durant le repos les esprits s'estans retirez au dedans, ils y augmentent la chaleur, & par mesme moyen excitent la sueur auec bien plus de force qu'alors qu'ils sont épars dans toutes les parties du corps.

corps.

La ſueur eſt ſalée au gouſt auſſi bien que les autres excremens : Et cela procede de ce que les parties plus douces de l'aliment eſtant ſeparees & conuerties en ſang ou en chair, ce qui reſte n'eſt rien que la lie & le rebut de la matiere. Et par cette meſme raiſon le ſang retient encores plus de cette qualité ſalée que ne fait pas la chair; d'autant que dans l'aſſimilation du ſang à la chair, il ſe fait vne ſeconde ſeparation des parties plus ſubtiles d'auec les groſſieres, qui par ce moyen reſtent dedans le ſang.

Pourquoy la ſueur eſt ſalée.

Les sueurs froides sont bien souuent les indices d'vne mort prochaine, d'autant qu'elles ne procedent que d'vne dissolution & defaillance des esprits, d'où il arriue que l'humidité radicale des parties du corps, qui auoit tousiours esté retenuë en son lieu par la chaleur, commence à se dissiper & se perdre.

CHAPITRE IX.

Des moyens de diminuer le mauuais goust des Medecines.

IE m'étonne que tant d'habiles gens qui depuis deux mille ans ont pratiqué la Medecine, n'ayent encores pû trouuer moyen de faciliter la prise des drogues, & d'en oster ce mauuais goust, qui fait que nous en abhorrons l'vsage. Car ie ne puis m'imaginer que la nature ait

voulu nous donner vn bien auec des conditions si rudes, & nous vendre si cherement le remede de nos infirmitez : puisque l'homme estant la plus digne piece de ses ouurages, il semble qu'elle soit obligee d'en faciliter la conseruation par toutes sortes de moyens. Mais ie pense que lon en doit atribuer la faute à la negligence des Medecins, lesquels iusques icy n'ont pas assez exactement trauaillé à chercher le secret de separer les diferentes qualitez qui se trouuent souuent dedans vn mesme corps: Et neantmoins il est bien facile à iuger que

l'operation en ſeroit extremément vtile pour la preparation des medicamens, dont les diuerſes qualitez empeſchent bien ſouuent l'effet, & ſe deſtruiſent l'vne l'autre. Il eſt certain que la Rhubarbe a vne vertu laxatiue & vne autre aſtringente ; les feuilles de Bugloſe ſont propres à chaſſer la melancholie, mais elles engendrent auſſi des cruditez ; de ſorte que ſi lon n'y prend bien garde les malignes parties ſe meſlent d'ordinaire auec les bonnes, & rendent par ce moyen les purgations inutiles. La meſme choſe ſeruiroit à ſeparer des Medecines cet-

te mauuaise humeur qui nous en cause le dégoust, & nous en rend sans doute l'vsage moins vtile. Car pour moy, ie ne puis pas croire que nostre corps reçoiue beaucoup de soulagement d'vne viande que nous prenons si fort à contre-cœur, & auec tant d'auersion que tous nos membres en frissonnent d'horreur. Le vray moyen de trauailler à cette inuention, est d'obseruer soigneusement la diuersité des infusions, tant aux plantes qu'aux mineraux. Et de cecy i'en donneray quelques regles particulieres.

Ces corps dont les esprits

ſont fort delicats & ſubtils, comme ſont la pluſpart des plantes, perdent vne partie de leurs proprietez par vne longue infuſion, d'autant que les parties terreſtres & groſſieres ſortent par ce moyen auec les plus déliées. Par exemple, ſi vous mettez tremper vne poignée de violetes dans vne phiolle pleine de vinaigre, & que vous les y laiſſiez par vn long eſpace de temps, le vinaigre en retiendra beaucoup moins la ſenteur, que ſi l'infuſion n'auoit pas duré ſi long temps, & qu'elle eût eſté faite à diuerſes repriſes. En quoy les Medecins ſont fort éloignez de

leur compte quand ils pensent accroistre la vertu des medicamens, en leur donnant vne si longue trempe.

Il y a d'autres drogues dont les esprits sont si fort violens, qu'ils doiuent estre rejetez comme dangereux & nuisibles. L'Oppium est de cette sorte, l'Antimoine, & quelques autres. En cellescy il est bien à propos que l'infusion en soit longue, & ie conseille de ietter la premiere decoction, comme celle où resident les plus malignes qualitez. Nous en voyons le mesme effet en l'vsage du vin brûlé, lequel par l'euaporation de ses

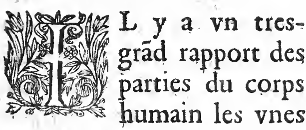
esprits les plus subtils, cause moins d'inflammation, & se rend beaucoup plus vtile pour le breuuage des malades.

Les proprietez purgatiues de la pluspart des drogues, resident aux esprits les plus deliez; de sorte qu'il est impossible de leur donner vne grande decoction, sans alterer vne partie de leur vertu: & ie pense que la matiere de l'amertume & de ce mauuais goust qui s'y rencontre, se tire des parties les plus grossieres & terrestres du medicament. Il faut pour en oster la cause que l'infusion soit de peu de durée, & plu-

tost par reprises, afin de n'extraire du corps de la drogue que les qualités douces & laxatiues.

CHAPITRE X.

Touchant la sympathie des parties corporelles.


IL y a vn tres-grãd rapport des parties du corps humain les vnes auec les autres. Et nous voyons qu'vne mauuaise odeur estant presentée aux narines, l'estomach en mesme temps se trouue tout

prest à vomir. Les poignets & les mains ont vne sympathie particuliere auec le cœur ; & nous connoissons aisément ses mouuemens & ses passions par le seul maniement du poux.

L'experience nous fait aussi voir que les piés ont vne grande intelligence auec la teste & l'orifice de l'estomach : tellement que l'humidité des piés cause ordinairement le déuoyement de l'estomach & les douleurs de teste. Et par cette raison on applique des poudres chaudes à la plante des piés pour dessecher les rheumes, & me souuient qu'vn Mede-

cin qui vouloit se rendre mystique, auoit prescrit pour la cure des fluxions, que le malade se promenast longtemps sur vne allée de Camomylle, voulant dire par là qu'il mist de la Camomylle sous ses piés.

Pierre des Indes pour la Grauelle.

On aporte des Indes vne espece de pierre, qui estant apliquée seulemēt dessus les poignets, fait sortir la grauelle auec tant de violence, qu'on est contraint bien souuent de l'oster. Toutes ces preuues me font croire, que lon pourroit se seruir beaucoup plus vtilement de cette sympathie des parties corporelles, en la cure des maladies,

que lon n'a fait iusques icy : & les Medecins deuroient principallement trauailler à exciter les mouuemens interieurs qui ne leur ſont gueres connus, par le rapport des parties exterieures, qui leur ſont beaucoup plus faciles, & plus aſſeurément connuës.

CHAPITRE XI.

Des Dens, des Nerfs, & de la Langue.


'Obſerue que les parties les plus dures de l'homme ſont toutes ſituées dans les extremitez

du corps, comme si la nature par vne preuoyance singuliere auoit voulu le munir d'vn rempart, contre l'effort des corps exterieurs. Le Crane luy sert à mesme vsage que fait la couuerture aux bastimens. L'os Xiphoeide conserue l'estomach, l'Epine du dos protege le derriere, les ongles fortifient l'extremité des doigts, & les dens, outre qu'elles sont necessaires à mastiquer la viande, seruent aussi de couuerture à la langue & au palais.

Des dẽs. Ie mets les dens au nombre des parties de l'homme, qui ne se peuuent reparer depuis qu'elles sont vne fois

tombées, apres auoir ateint l'âge de puberté : bien que lon nous fasse passer icy pour chose tres-certaine qu'vne Comtesse de Desmond, qui vêquit cent quarante années, changea de dens par trois diuerses fois, en sorte que les vieilles estant tombées, il en renaissoit de noules. Il est certain que les breuuages froids offencent plus les dens que les autres parties. La cause en est, que ces parties qui sont insensibles, ne resistent pas si bien à la violence du froid que les autres qui sont pleines d'esprits & de chaleur.

Pourquoy les breuuages froids offensent plus les dens que les autres parties.

C'est pour cette mesme

raiſon que la contuſion des nerfs eſt bien plus dificile à guerir en Hyuer qu'en Eſté, d'autant que la froidure agit auec beaucoup de force ſur ces parties ſtupides & depourueuës de ſentiment.

De la Langue.

On reconnoiſt le plus ſouuent la nature des fiévres, & leurs diuerſes qualitez, par les taches qui ſe font voir deſſus la langue des malades. Ce qui me fait iuger que cette partie eſt extremement delicate, puis qu'elle eſt ſi facilement touchée du mal qui arriue au reſte du corps.

CHAPITRE XII.

Diuerses obseruations touchant les maladies.

IL est certain que lon voit beaucoup plus de maladies en Esté qu'en Hyuer, & neantmoins celles d'Esté ne font pas mourir tant de monde, que celles de l'Hyuer. Ie n'en trouue point la raison, si ce n'est que la pluspart des fiévres, & autres maladies, se guerissans par la sueur, elle s'excite bien plus facilement dedans le corps

Touchãt les maladies d'Hy[illegible] & d'Esté.

humain pendant la saison des chaleurs, que durant le temps des froidures.

Des cures par excez.

Plusieurs maladies, & principallement celles qui sont inueterées, se guerissent souuent par vn excez. Nous voyons que la fiévre quarte où la science des Medecins est ordinairement inutile, se chasse quelquesfois par vne débauche de cabaret, ou par quelque violent exercice. La cause en est, à mon auis, que ces excez troublent le cours ordinaire des maladies, & interrompent l'habitude qu'elles s'estoient aquises dans le corps du malade: de sorte que n'y restant plus que la

cause materielle, la guerison en est bien plus facile. Outre que cet vsage extraordinaire de viandes ou de trauail excite les esprits, qui puis apres se portent à combatre le mal auec beaucoup plus de vigueur.

Il y a beaucoup de choses nuisibles qui se rendent familieres au corps par l'habitude; Comme nous lisons de plusieurs qui ont vescu fort long temps de poisons, & se sont seruis pour la conseruation de leur vie des mesmes choses dont on se sert pour la détruire. Ceux qui traitent les pestiferez, sont rarement malades de la peste; & les

De l'habitude aux maladies.

excez du boire & du manger, apres vn long vsage, ne laissent gueres de crapule. I'ay obserué que les maladies de longue durée, comme les phtysies paralysies, & autres, sont bien moins dangereuses à la fin qu'au commencement. Et ie pense que dans le traitement de ces sortes de maux qui sont presque incurables, les Medecins doiuent songer plutost à adoucir les symptomes du mal, que non pas à en rechercher vne parfaite cure : & lon verra qu'auec le temps la maladie se rendra familiere.

La mesme chose arriue aussi en l'vsage des drogues

ou des viandes les plus exquiſes, qui perdent leur vertu quand on en vſe trop ſouuent. C'eſt pourquoy ie conſeille pour la nourriture des corps de changer ſouuent d'alimens.

Des maladies extraordinaires.

I'obſerue que les maladies qui ſe trouuent contraires aux inclinations ordinaires du corps, ou au temperament de la ſaiſon, ſont extremément dangereuſes : d'autant que le mal ne procedant pas de ſa ſource ordinaire, la cauſe en demeure inconnuë, qui rend par conſequent le traitement fort incertain, & la gueriſon bien douteuſe.

Les Anciens ont écrit que

Des blessures faites auec armes de fer ou d'airain.

les blessures faites auec des armes d'airain estoient beaucoup plus faciles à guerir que celles qui sont faites auec des armes de fer, comme si l'vn de ces metaux eust eu quelque proprieté plus douce, & moins corrosiue que l'autre. Si cela est, ie m'étonne pourquoy tous les instrumens de la Chyrurgie ne sont pas faits d'airain bien plutost que de fer.

Du begayement.

Le begayement procede d'ordinaire d'vne trop grande froideur de la langue. C'est pourquoy nous voyons que les begues ont beaucoup plus de peine dans le commencement de leur discours,

que non pas à la fin, apres qu'ils sont vne fois échauſez. Et par cette meſme raiſon, l'âge diminuë beaucoup ce defaut; en ſorte que ceux qui ſont empeſchés de la langue, le ſont beaucoup moins quand il ont ateint l'âge de puberté, que pendant leur ieuneſſe, d'autant que le temperament des hommes eſt bien plus chaud que celuy des enfans. Comme auſſi l'vſage du vin peut bien ſeruir par ſa chaleur à corriger ce vice. Il eſt bien certain neantmoins que cette maladie peut auſſi proceder d'vne trop grande ſechereſſe, qui fait en cela le meſme effet

que l'excez de froideur. Et c'est pour cette cause que la pluspart des begues sont fort prompts & coleres, comme Moyse & quelques autres.

Du bâillement. Vn Ancien a fort iudicieusement obserué, qu'il estoit bien dangereux de se curer l'oreille, en mesme temps que l'on bâille. Et la raison en est que la membrane de l'oreille demeurant estenduë pendant le bâillement, elle peut estre offencée.

Du hoquet. Le hoquet n'estant autre chose qu'vne dilatation de l'estomach qui arriue par trop de repletion, se peut arrester facilement en distrayant ailleurs ce mouue-

ment. C'eſt pourquoy quelques-vns ont crû auec aſſez de raiſon, que l'éternuëment gueriſſoit le hoquet, à cauſe du grand mouuement que cela fait en l'eſtomach.

Ayant eſté trauaillé dés ma ieuneſſe d'vne grande debilité d'eſtomach qui me menaſſoit de ne me pas laiſſer longtemps au monde, i'ay pratiqué ſoigneuſement de porter deſſus ma poitrine vn petit ſachet plein d'épiceries, & de celles que lon eſtime les plus chaudes, dont ie me ſuis fort bien trouué, & reſſens mon eſtomach beaucoup plus fortifié qu'il n'eſtoit pas auparauant. De la debilité de l'eſtomach.

Fin du troiſieſme Liure.



LIVRE IV.

CHAPITRE I.

Des Plantes.



E n'eſt pas ſans raiſon que parmy les grands auantages que Dieu auoit donnez à Salomon, l'Ecriture fait mention particulierement de la connoiſſance des plantes, & nous aſſure que cette ſcience faiſoit la meil-

leure partie de ſa ſageſſe: Car il eſt bien certain que c'eſt l'vne des grandes graces que ce premier Autheur de toutes choſes pouuoit faire à vn homme, que de luy découurir tant de rares ſecrets de la nature, qui demeurent cachez ſous les diferentes proprietez des vegetables. Iuſques-là cette ſcience n'auoit eſté communiquée qu'aux Anges, quand Dieu voulant gratifier celuy qu'il deſtinoit à de ſi grandes choſes, ouurit à Salomon tous les threſors de la ſageſſe, & luy aprit les qualitez des plantes, depuis l'hyſope, ou bien (ſuiuant la plus aſſeuree verſion) depuis

la mousse iusques au Cedre. Ie ne sçai si ce fut auec dessein d'en faire part au reste des hommes. Mais s'il est vray ce qu'en écrit Ioseph, Salomon n'auoit pas esté auare de ce bien, puisqu'il nous en auoit laissé des memoires si amples qu'ils auoiẽt esté sufisans pour remplir trois mille volumes. Et neantmoins de tout cela nous n'en voyons aucun vestige. La connoissance qui nous est restée de quelques plantes & de leurs qualitez, est si peu de chose en comparaison de celle dont nous parlons, qu'elle ne merite pas d'estre mise en ligne de

compte. Et ie pēse qu'elle est demeurée seulement comme vn échantillon pour faire connoistre la piece, & obliger les hommes d'en regreter dauantage la perte. C'est par les vertus occultes des simples, que les præstiges des Demons ont souuent passé pour miracles, & que tant de Magiciens ont autorisé leur puissance. De sorte qu'il ne se faut pas étonner si Dieu en a osté la connoissance aux hommes, preuoyant qu'ils s'en seruiroient à de pernicieux vsages. Et lon s'est contenté de nous faire esperer ce bien apres la fin de cette vie, comme l'vne des re-

compenses que lon promet aux ames bien-heureuses. En attendant ce temps, puis que nous sommes attachez icy-bas, il faut choisir ce peu qui nous en est resté, & tout ce que l'experience nous fait reconnoistre, essayer de l'acroistre & de l'acommoder à nostre vsage. Pour moy ie veux faire part au Lecteur de ce que i'en ay pû aprendre par vne infinité d'essais où ma curiosité m'a porté, soit pour emmeliorer les plantes, hâter ou reculer les fruits des arbres, leur donner quelques proprietez extraordinaires, & quelques autres semblables operations qui se

verront en la ſuite de cette hiſtoire.

CHAPITRE II.

Des moyens d'auancer ou retarder les Plantes.

LE germe des plantes ſe peut auancer en fomentant la chaleur de la terre, ou bien excitant les eſprits de la graine, ou de la plante. On y peut trauailler en trois diuerſes ſortes.

La premiere eſt par l'opoſition du fumier, dont le ſel

éueille la vertu generatiue de la terre, & l'oblige à faire pouſſer les herbes en beaucoup moins de temps que l'ordinaire.

La ſeconde eſt en remuant la terre, ou bien en changeant la plante de place, d'autant que par ce moyen la nourriture ſe porte plus facilement dans les racines, outre que le mouuement excite les eſprits de la terre. Mais ces deux ſortes ſe pratiquent aſſés communément.

La troiſiéme, & qui eſt le moins en vſage, bien qu'elle ſoit plus aſſeurée que toutes les autres, eſt d arrouſer les graines ou les racines auec des

des essences chaudes : Et i'ay maintefois éprouué que des laituës ou d'autres herbes, estans arrousées d'eau de vie ou de l'essence de Canelle, croissent plus en vn iour qu'elles ne font en huict par les voyes ordinaires.

Ie trouue plusieurs moyens dont lon se peut seruir pour retarder l'accroissement des plantes. Comme si vous coupez aux arbres les sommitez des branches, lesquelles commencent à pousser la séue, il est certain que cette incision empeschera qu'ils ne s'augmentent. Vne transplantation trop frequente empesche aussi l'auancement

des plantes, d'autant que par ce changement elles n'ont pas loisir de prendre nourriture, & de s'attacher à la terre. Pareillement l'ombrage est fort nuisible aux herbes, & retarde leur germe par la priuation des rayons du Soleil. Car il est bien certain que la chaleur temperee de cét Astre fait enfanter la terre, & donne la naissance à tous les vegetables. C'est par cette mesme raison que les fruits de ces arbres qui ne voyent point le Soleil, meurissent beaucoup plus tard que les autres. Semblablement si vous antez la greffe d'vn arbre qui iette ses fruits

de bonne heure, dessus vn autre qui les produit plus tard, vous en aurez en vn temps extraordinaire, & le cours du premier arbre se reglera sur le dernier. Ie me souuiens d'auoir lû en diuers Autheurs, que les anciens estoient fort curieux d'auoir des fleurs en l'arriere saison, & s'efforçoient par diuerses inuentions d'en retarder le germe, afin de posseder les plaisirs du printemps dedans l'Hyuer. Les Romains principalement faisoient fort grand estat des roses tardiues, comme plusieurs de leurs Poëtes nous le témoignent. *Rosa sera.*

CHAPITRE III.

Touchant l'emmelioration des plantes & des fruits.

'Ay experimenté, que de mettre quantité de cailloux sur les racines des arbres que lon plante, est vne chose fort vtile pour les faire croistre auec beaucoup plus de vigueur. Ie pense que cela procede de ce que les cailloux conseruent l'humidité de la terre qui est aux enuirons de la racine, & empeschent par l'épaisseur de leur corps que

les rayons du Soleil ne l'exhalent.

I'ay reconnu auſſi par diuerſes experiences, que les arbres fruitiers qui demeurent ſteriles, eſtans percez par le milieu du tronc, portent apres des fruits auſſi bien que les autres. Ie n'en voy point d'autre raiſon, ſi ce n'eſt que ce trou faiſant ſortir vne bonne partie de la ſéue, empeſche la trop grande repletion de l'arbre, qui eſt la cauſe la plus ordinaire de la ſterilité. Car il eſt bien certain qu'il n'y a rien de ſi contraire à la generation que la repletion, d'autant qu'elle étouffe & ſuf-

Touchãt la ſterilité des arbres.

soque la puissance generatiue.

De la trãsplantation.

La transplantation est aussi fort vtile pour l'emmelioration des plantes. Mais il faut qu'elle se fasse d'vne mauuaise terre en vne bonne, & d'vne bonne en vne meilleure. Et pour cette raison les pepinieres des arbres doiuent estre faites en vne terre maigre, afin qu'estans portez apres en vn terroir plus gras, ils en profitent d'auantage. Nous voyons aussi que ceux qui se meslent d'engraisser les bestiaux en ce païs, les font paître premierement dedans des pâturages dont la bonté est

assez mediocre, puis apres les mettent en d'autres beaucoup meilleures, & ainsi par degrez leur font gouster la diference des paquages.

I'ay souuentefois éprouué que l'Algue marine mise à la racine des arbres leur fait ietter des branches & des fruits en vne quantité extraordinaire. De cela ie n'en puis atribuer la cause qu'à vne qualité salée de cette herbe nourrie dedans la mer. Car c'est vne chose assurée que le sel contribuë beaucoup à la generation des plantes & des animaux.

De l'Algue marine.

Aux païs bas ils ont vne particuliere inuention d'an-

Antes faites sur

des choux.

ter des greffes de pommiers dessus des troncs de choux, qui raportent des pommes fort grosses & en quantité, desquelles les pepins estans semez en terre, ne produisent rien que des choux.

Si vous percez vn arbre en plusieurs endroits, & que vous mettiez dans les troncs quelques petits morceaux d'vn bois de qualité plus chaude, comme du Mastic, du Gaiaq, du Genieure, & semblables, il est certain que l'arbre en deuiendra plus beau, & donnera des fruits plus excellens que l'ordinaire. Ce qui ne peut proceder d'ailleurs que de la cha-

leur empruntée de ces petits bâtons, qui ſe communique à la nourriture de l'arbre, & en échaufe les eſprits.

Quelques-vns ont écrit, qu'vne grande quantité de pepins de raiſin eſtant miſe ſur les racines d'vne vigne la rend bien plus fertile. La raiſon en peut eſtre, que ces pepins atirent de la terre vn aliment fort nutritif, comme ayans enuie de deuenir arbres. De ſorte que ce ſuc venant à leur eſtre enleué par les racines de la plante, qui ſont bien de plus grande force, la vigne en eſt bien mieux nourrie.

CHAPITRE IV.

De la sympathie, ou antipathie des plantes.



'Est vne chose assez connuë, qu'vn vase remply d'eau exposé aupres d'vn carreau de concombres ou de citroüilles, oblige ces plantes à le venir chercher, & à pousser leur jettons tout droit au lieu où est le vase. Si vous fichez aussi vn bâton ou vne perche à quelque distance d'vn cep de vigne ou d'vn lignau, il est certain que ces plantes se ietteront du

costé du bâton.

Pour le premier ie ne le trouue pas si estrange, d'autant que naturellement toutes choses estans portées à rechercher ce qui leur est vtile, il ne se faut pas estonner si le concombre, qui est fort humide de sa nature, s'aproche si volontiers de l'eau. Mais pour le dernier, il me semble plus admirable, veu que l'assistance d'vne perche ou d'vn bâton n'estant point necessaire pour le bien de ces vegetables, on ne peut atribuer la cause de leur inclination qu'à vne occulte sympathie de ces corps les vns auec les autres.

Il y a pluſieurs ſecrets aux plantes, que lon atribuë d'ordinaire à vne ſympathie ou anthipathie particuliere que lon ne connoiſt pas. Comme de voir que de la Ruz plantée prés d'vn figuier deuient beaucoup plus belle que dans vn autre lieu, & par meſme moyen emmeliore cet arbre, & rend ſes fruits beaucoup plus doux. Comme auſſi qu'vn roſier eſtant planté auprés d'vne quantité d'aux, les roſes qui en naiſſent ſoient beaucoup plus odorantes que les autres. Mais pour moy ie n'atribuë pas cet effet à aucune amitié particuliere de ces plantes.

De la Ruz & du figuier.

I'estime seulement que chacune d'icelles ayant besoin d'vne nourriture contraire, elles ne laissent à leurs voisines que le suc le plus propre à leur aliment. La Ruz tire toute l'amertume de la terre, & ne reserue au figuier que ce qu'il y a de plus doux. Les Aux emportent la matiere plus crasse du lieu où ils sont situez, & ne reste au rosier que le suc plus subtil, pour la confection de ses fleurs odiferantes. Aussi voyons-nous que quand deux plantes de mesme nature se rencontrent trop proches, elles deperissent souuent, pource qu'ayans

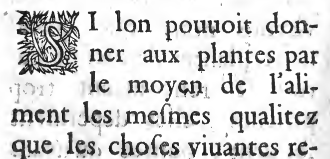
Des Aux & des roses.

besoin de mesme nourriture, elles se la dérobent, & se détruisent l'vne l'autre.

Ie viens d'aprendre que quant vn Oliuier & vn chesne sont plantez l'vn prés de l'autre, il faut que l'vn ou l'autre meure.

CHAPITRE V.

Des moyens de donner quelques vertus Medicinales aux plantes.



SI lon pouuoit donner aux plantes par le moyen de l'aliment les mesmes qualitez que les choses viuantes re-

çoiuent de leur nourriture, on faciliteroit beaucoup les remedes des maladies, & nous n'aurions que faire d'aler chercher en Perse, aux Indes & ailleurs la Casse, le Gaiaq & tant de diferentes drogues qui perdent la plus grande partie de leur vertu dans le transport de ces païs si éloignez au nostre.

Nous lisons que ces vaches dont parle Galien, estant nourries de certaines herbes medicinales, rendoient vn lait dont l'vsage seruoit à guerir les maladies du foye. Et lon fait mention de quelques moûches en Espagne, le miel desquelles a les mesmes

proprietez que la Grenade & le Citron ; d'autant que ces petits animaux ne viuent en ce lieu d'autre chose que des fleurs de ces plantes. Il me souuient aussi d auoir lû quelque part, qu'vne fille qui viuoit ordinairement de Napellus, bien que par habitude ce poison se fût rendu si familier à son corps qu'elle n'en ressentit aucun mal, en communiquoit neantmoins le venin à ceux qui couchoient auec elle. Mais ie n'ay point encores apris que la mesme chose se pratiquât aux plantes, & quelque diligence que lon y puisse aporter, ie croy qu'il est

eſt bien dificile de reüſſir dedans cette operation. Pour y trauailler neantmoins, ie penſe qu'il faudroit proceder en agiſſant ſur les racines par les infuſions frequentes de ces liqueurs medicinales, deſquelles on voudroit leur communiquer les vertus. Ou bien en faiſant tremper les graines long-temps dedans ces meſmes drogues, comme nous auons dit cy-deſſus, que pour donner plus de viuacité aux ſemences des herbes, & les faire ietter plutoſt, les Iardiniers les mettent tremper quelque temps dedans de l'eau de vie, ou quel-

ques autres liqueurs de qualité fort chaude.

CHAPITRE VI.

Des plantes imparfaites.


LA terre, dans la generale production de tous les vegetaux, en fait voir quelques-vns qui ne sont qu'auortez, & que lon peut iustement apeler des plantes imparfaites.

La mousse. La mousse doit estre mise de ce nombre, qui n'est à proprement parler, qu'vn commencement de plante pro-

uenant de l'humidité de la terre. Et de fait nous voyons que les vieux arbres dans la foibleſſe de leur âge produiſent de la mouſſe ſur le milieu des branches & du trõc, à cauſe que la ſéue n'a pas aſſez de force pour aller iuſques en haut.

Les champignons auſſi ne ſont rien autre choſe qu'vn excrement ou vne ſueur de la terre, pouſſée par vn excez d'humidité que le Soleil échaufe doucemẽt par la force de ſes rayons. C'eſt par céte raiſon que la plus grande quantité s'en produit durant le Printemps, quand la terre commence à ſe mettre en

Les chãpignons.

amour, & qu'elle veut nous faire voir les premieres marques de ſa fecondité. On doit atribuer à vne meſme cauſe, quand apres auoir mis le feu dans les étrubles d'vne campagne pendant vn temps humide, les champignons y naiſſent en ſi grande abondance ; puiſqu'en cecy la chaleur de ce feu donne le meſme effet que celle du Soleil. I'ay ſouuent experimenté que des morceaux d'écorce de peuplier, ou des tranches d'vne corne de Cerf enterrées dedans vne couche, nous produiſent des champignons, ce qui doit arriuer par la putrefaction de ces corps.

Ie pense que les plantes qui naissent sans semẽce doiuent estre contées aussi pour imparfaites, puisqu'elles ne croissent iamais beaucoup, comme celles qui naissent d'vne terre nouuellement tirée des puits ou des fossez.

Des plãtes qui naissent sans semence.

De toutes ces sortes d'herbages qui sont produites de la sorte, ie n'en voy point de si étranges comme celles qui croissent en la surface de la mer. Et cela ne peut proceder que de quelque graisse qui se trouue en cet element, qui donne la naissance à ces plantes. Car i'ay maintefois obserué qu'elles

Des herbes qui naissent sur la mer.

ne croissent qu'en des lieux où la mer n'est gueres agitée, & où l'eau est tousiours dormante.

De celles qui croissent sur la neige.

Pour celles qui se produisent sur la neige, comme i'en ay veu plusieurs, la cause en est bien plus facile à rendre, d'autant que la neige a ie ne sçay quelle humeur grasse propre à la generation & à la conseruation des plantes ; & nous voyons qu'elle engendre des vers dedans sa putrefaction, comme nous l'auons fait voir plus amplement au huictiéme Chapitre du premier Liure.

Les plantes qui croissent

dessus les pierres ont pareillement vne nature bien foible, & doiuent passer plutost pour vne sueur de ces corps que pour vn parfait vegetable. Neantmoins i'ay apris depuis peu qu'en certaines minieres d'Allemagne croissent diuerses sortes d'herbes, dont les proprietez sont si entieres, que les Magiciens s'en seruent en leurs sortileges. De celles quicroissent sur les pierres.

CHAPITRE VII.

De la durée des arbres.



E ne ſçay pourquoy la nature a voulu donner a des arbres vne vie de quatre ou cinq ſiecles, & limiter celles des hommes à ſoixante ou quatre-vingts ans. Elle deuoit traiter plus fauorablement le plus digne de ſes ouurages, puiſqu'il luy eſtoit bien facile de retrancher la duree de tant de choſes inutiles, pour augmenter l'âge des hommes dont l'vſage eſt ſi precieux.

Entre les arbres, ceux qui rendent vne liqueur huyleuſe viuent plus long-temps que les autres, comme les cheſnes, les amandiers, les ſapins & ſemblables. La raiſon eſt que les eſprits ſont mieux detenus dans ces corps ſous cette matiere gommeuſe, & ne donnent pas tant de priſe à l'air, qui par ſon exhalation trauaille continuellement à épuiſer l'humidité viuifiante de toutes les choſes du monde. Auſſi nous voyons clairement que l'air agit beaucoup moins deſſus l'huyle qu'il ne fait deſſus l'eau.

Les arbres qui pouſſent

leurs feüilles fort tard, sont bien de plus longue durée que ceux qui les produisent de bonne heure, d'autant que cela nous fait voir que leur suc est beaucoup plus ataché & moins fluide que celuy des autres.

Le vray secret d'augmenter la vie des arbres & d'en couper souuent les sommitez, d'autant que cela cause vn renouuellement de toutes les parties par vne grande atraction de nourriture, comme nous auons fait voir cy dessus au quatriéme Chapitre du Liure troisiéme.

CHAPITRE VIII.

De la maturité des plantes & des fruits.


C'Est vn effet de la prouidence naturelle, que les arbres dõt les fruits meuriſſent fort tard, fleuriſſent auſſi de bonne heure, afin qu'ils ayent plus de temps pour l'acompliſſement & la perfection de leur ouurage. Comme les amandiers, les peſchers & quelques autres qui iettent les fleurs dés le mois de Fe-

urier, & n'en donnent les fruits que dedans l'arriere saison. Nous voyons aussi que les citrons & les grenades demeurent vne année toute entiere à meurir, comme si la nature leur auoit donné ce long terme pour assayer de corriger l'excez de leur froideur.

Des fleurs printanieres.

Les fleurs qui naissent au Printemps sont d'ordinaire froides, & pour cette raison elles reçoiuent les premiers rayons du Soleil auec bien plus d'amour que celles dont les proprietez sont chaudes.

Dedans les païs froids, comme en Suede, en Mos-

couie & autres, bien que les blés & les herbes y pouſſent beaucoup plus tard qu'elles ne font en nos contrées, elles meuriſſent neantmoins auſſi toſt. La cauſe en eſt à mon auis, que la chaleur vegetatiue de la terre ayant eſté retenuë plus long-temps, & empeſchée par les neiges & la froidure, agit apres auec plus de violence quand elle eſt en ſa liberté.

CHAPITRE IX.

Des moyens d'emmeliorer la terre.



'Aprouue fort l'vsage commun de se seruir de l'excrement des animaux pour engraisser la terre, car il y a dedans cette matiere vne certaine humeur vnctueuse & salée, fort vtile pour exciter la generation.

La terre du riuage de mer.

Par la mesme raison la terre du bord de la mer est extremément propre à cet effet, à cause de la qualité sa-

lée, comme i'en ay fait l'experience souuent à amender les jardinages d'vne maison que i'ay prés de la mer.

Les cendres & la suye sont reputées aussi fort vtiles pour l'engraissemẽt de la terre : Et parmy les anciens les cõtrées voisines du mont Aetna & du Vesuue, estoient estimées fort fertiles. Ie pense qu'il en faut atribuer la cause à quelque acrimonie particuliere de ces choses qui sert à exciter la fecondité de la terre.

Les cendres & la suye.

On pratique en beaucoup de lieux de brûler les étrubles pour rendre les champs plus fertiles ; & principale-

Des étrubles.

ment en Ecosse, où mesme ils mettent le feu dans la plusspart de leur prairies, afin que l'herbe y reuienne meilleure & en plus grande quantité. La raison de cecy se doit tirer à mon auis de la chaleur du feu qui échaufe la terre & la rend plus capable de generation.

Quelques-vns s'imaginent que les terres & les vignes qui sont proches d'vn grand chemin sont plus fertiles que les autres, pour la grande quantité de poussiere qui en sort pendant les chaleurs. Si cela est, il en faut raporter la cause à vne croutte qui demeure dessus la terre, quand

la

la pluye eſt tombée ſur cette pouſſiere, d'où il en peut reſter quelque ſorte d'engraiſſement.

CHAPITRE X.

Du vin, de l'yurongnerie, & de ſes effets.

Comme l'or & l'argent ſont à bon droit eſtimez les deux plus parfaits mineraux, ie penſe auſſi que le vin & le bled ſe doiuent compter pour les deux plus excelentes eſpeces de la nature vegetable. Et ie ſerois bien de l'opinion de ce Phi-

losophe Callistene, qui asseuroit Alexandre le Grand que le vin n'estoit rien autre chose que le sang de la terre. Il est tres-certain que les hommes tireroient de cette liqueur vne fort grande vtilité pour la guerison de leurs maladies, & l'entretien de leur santé, si l'vsage continuel n'empeschoit l'effet de ses proprietez. Car comme les poisons ne sont point malfaisans à ceux qui s'en repaissent d'ordinaire, & que la casse, la rhubarbe & les autres drogues de Medecine seroient inutiles à ceux qui en vseroient tous les iours: Aussi l'habitude continuelle

que nous prenons de nous ſeruir de vin dés la naiſſance, comme d'vn aliment , fait que toutes ces qualitez ne nous peuuent plus eſtre vtiles dans nos infirmitez , noſtre corps ne le receuant que comme vne nourriture ordinaire. Et ce qui m'en fait iuger ainſi, eſt que i'ay autrefois connu deux païſans qui par vne extréme pauureté n'auoient iamais vſé d'autre breuuage que d'eau ou de petite biére ; Mais quand il leur arriuoit quelque maladie, vn peu de vin pris en forme de Medecine les gueriſſoit incontinent ; de ſorte qu'ils ſont paruenus iuſques

à l'âge décrepit, sans pratiquer iamais autre regime.

A quelles complections le vin est vtile.

L'vsage du vin n'est pas propre aux corps dont le temperament est sec, & principalement à ceux qui sont malades de la consomption, mais il est fort vtile à ceux qui sont d'vne complexion humide & replete. La cause en est à mon auis que les esprits du vin qui sont extremément subtils dérobent quelque chose de cet humeur du corps que lon apelle radicale, & debilitent par ce moyen les esprits animaux. Mais quand il y a beaucoup d'humidité au corps, ou qu'il est remply

d'humeurs ſuperfluës, alors le vin ſert beaucoup à les digerer, & deſſecher ce qu'il y a de ſuperflu.

L'vn de nos Auteurs de ce ſiecle nous depeignant l'yurongnerie a fort bien dit, qu'vn yurongne n'eſtoit à proprement parler, que celuy qui doit eſtre homme le lendemain matin : voulant dire par là, que la raiſon ſe trouue ſi fort ofuſquée ſous les vapeurs du vin, qu'elle ne peut faire ſes fonctions, & qu'vn homme dans ce moment eſt incapable de toutes les choſes du monde. Mais outre ce notable preiudice que l'eſprit ſouffre par vn ex-

De l'yurõgnerie.

cez de vin, le corps en ressent aussi des effets bien étranges, comme i'en veux remarquer quelques-vns, & par mesme moyen en donner la raison.

De la semẽce des yurongnes.

Les anciens ont obserué, & nous le connoissons veritable, que la semence des yurongnes est le plus souuent infertile. Et lon remarque que ceux qui dedans cét estat trauaillent à la generation engendrent seulement des filles, & iamais des garçons, d'autant que leur semence est trop fluide & n'a pas assez de liaison.

Nous voyons que les yurongnes sont priuez de

leur mouuement volontaire, car ils chancellent, ils tremblent & ne ſe peuuent tenir fermes en vne place, ny proferer vn diſcours auec aſſurance. La raiſon en eſt que les eſprits du vin étouſent les eſprits animaux, & ocupans vne partie de leur place debilitent leurs mouuemens. D'où il arriue auſſi que ces beuueurs s'endorment fort facilement pour la quantité des fumées que le vin enuoye au cerueau. Comme le iuſquiame, le pauot, la cigue, & ſemblables herbes ſtupefactiues aſſoupiſſent les hommes par les vapeurs époiſſes qu'ils en-

uoient à la teste : d'où les esprits sont rendus tous stupides & inhabiles au mouuement.

Les autres incommoditez ordinaires des yurongnes sont ; Que tous les objets leur semblent tourner en rond ; Qu'ils s'imaginent beaucoup de choses leur arriuer, & aprehendent tout ; Qu'ils ne voyēt pas les corps vn peu éloignez ; Que les choses qui sont proches à leurs yeux ne sçauroient estre denotées par eux, & que tous les objets leur semblent doubles.

Cause du vertigo. Pour la premiere, la raisonde ce Vertigo est, que les

esprits visuels se trouuans opressez par la vapeur du vin se tournent, & font vne espece de cercle. Car il est certain que tout corps liquide estant pressé se met en rond; comme nous le voyons en l'eau: De sorte qu'il ne se faut pas étonner si les yurongnes croyent que toutes choses tournent, puisque le mouuement des esprits visuels, ou de l'objet, ou mesme du medium nous peut causer le mesme effet; Et nous voyons qu'apres deux ou trois pyroüettes les meubles d'vne chambre paroissent tourner à nos yeux.

Pour la seconde, la cause

de ces terreurs paniques qui arriuent aux yurongnes eſt la fuite des eſprits viſuels, qui fait que les objets ſemblent les oprimer, & leur vouloir faire quelque dommage.

Touchant la troiſiéme, la raiſon pour laquelle ceux qui ſont yures ne voyent pas les choſes vn peu éloignées, eſt la foibleſſe des eſprits viſuels, cauſée par les fumées du vin. Et nous voyons qu'en toute defaillance & éuanoüiſſement, nos yeux ſont obſcurcis auec vne eſpece de Vertigo.

Quant à la quatriéme, qu'ils voient tous les objets

hors de leur place, la cause en est la refraction des esprits visuels qui ne peuuent bien connoistre les choses, d'autant que la vapeur est vn medium inégal; & rend le mesme effet que l'eau qui nous fait paroistre l'objet beaucoup plus grand qu'il n'est de sa nature, & hors de son assiette.

Quant à la derniere, la raison pour laquelle les yurongnes voyent toutes les choses doubles, & que les esprits opressez se meuuent auec vitesse, tantost deçà, tantost delà, & sont toûjours en inquietude; la mesme chose peut arriuer par

vn mouuement trop rapide des objets; comme il se voit en la rotation d'vne fonde, & autres semblales effets.

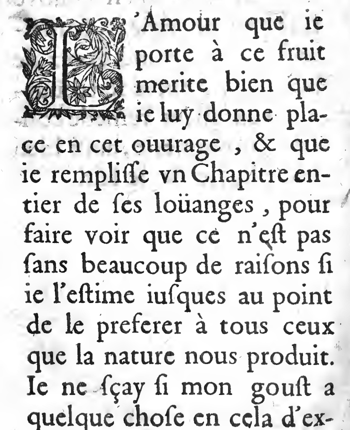
Pourquoy les petits traits ennyurent plutost que les grands.

Il est bien certain que les hommes s'ennyurent plus facilement à petits traits que non pas en beuuãt de grands coups. Et la raison en est, que le vin pris en petite quantité ne descend pas si vîte au fond de l'estomach, & s'arrestant par ce moyen en la partie superieure, enuoye plutost & plus facilement ses vapeurs au cerueau. C'est aussi pour la mesme cause que les rôties de pain trempées dans du vin ennyurent bien plutost que le vin

ſimplement pris en pareille quantité. Le vin meſlé auec du ſucre n'ennyure pas ſi toſt que le vin pur : d'autant que le ſucre époiſſit les eſprits du vin, en ſorte qu'il enuoye fort peu de fumées, & meſme apres vn grand excez de boire le vin ſucré ſe trouuera vn excellent remede contre l'yurongnerie, auſſi bien que l'huyle & le lait.

CHAPITRE XI.

Des Figues.



L'Amour que ie porte à ce fruit merite bien que ie luy donne place en cet ouurage, & que ie rempliſſe vn Chapitre entier de ſes loüanges, pour faire voir que ce n'eſt pas ſans beaucoup de raiſons ſi ie l'eſtime iuſques au point de le preferer à tous ceux que la nature nous produit. Ie ne ſçay ſi mon gouſt a quelque choſe en cela d'ex-

trauagant ou de particulier, mais i'auoüe librement que les melons d'Italie, les pesches & les muscats que lon prise si fort, à mon auis, ne sont point comparables à l'excellence de celuy dont nous parlons. Et ie me laisserois volontiers emporter à l'opinion de ces anciens Docteurs de la premiere Eglise, Irenée & Tertulian, qui ont crû que la figue estoit ce fruit du Paradis terrestre, dont l'vsage fut defendu à nostre premier Pere. Ie ne sçay si leur sentiment estoit fondé sur quelque passage des anciens Rabins, ou s'ils vouloient faire

alusion à la double signification de ce mot Grec σῦκος, qui suiuant l'opinion d'Aristophane, se peut prendre pour les parties honteuses de la femme, voulant dire que c'estoit elle qui auoit porté son mary à la transgression des defences diuines. Mais ie pense plutost que ces grands personnages ont voulu faire entendre que si ce fruit du Paradis terrestre nous estoit resté parmy ceux dont nous auons la connoissance, ce doit estre la figue, comme le plus exquis de tous, & le plus capable de tenter l'homme. Pour moy ie regrette extrémement

mément que la nature m'ait fait naiſtre en vn pays où ie ne puiſſe donner à mon gouſt la ſatisfaction que ie ſouhaiterois. Et c'eſt vn malheur commun à tous les païs froids de ne produire ſimplement que les choſes abſolument neceſſaires à la vie , & d'eſtre toûjours dépourueus des douceurs & des delicateſſes.

T

CHAPITRE XII.

Diuerses obseruations des Plantes.



De la grãdeur des arbres.

'Ay obserué que les arbres des bois & des forests deuiennent bien plus grands que ceux de la campagne. La raison est qu'estans pressez par la trop grande multitude, ils s'eleuent en haut pour chercher le Soleil, & se dégager de la foule.

Des arbres qui ietent de la gõme.

Les arbres de qualité chaude, comme sont ceux qui iettent de la gomme ne produisent gueres de branches

en bas, d'autant que la chaleur pousse la séue en haut, & ne luy permet pas de s'arrester dedans les parties basses, comme il se voit aux pins & aux sapins.

On voit des arbres qui sont naturellement nains, mais il est bien facile d'en faire aussi par artifice, comme en estendant quelques draps dessus les arbrisseaux quand ils sont encores ieunes, pour empescher qu'ils n'augmentent en haut, mais faire seulement qu'ils s'étendent par les costez. Des arbres nains.

C'est vne curiosité assez plaisante, que de donner aux fruits telle forme que lon De la forme des fruits.

voudra. Ce qui se fait facilement, en leur apliquant de bonne heure les moûles des figures que lon desire leur faire receuoir : car la tendresse de ces corps est susceptible de toute sorte d'impressions. Nous en voyons la preuue aux concombres, melons, citroüilles, & autres de pareille espece. Et ie pense qu'on le peut aussi pratiquer aux pommes, aux poires, & autres fruits à noyau.

Nous pouuons aussi faire porter aux arbres les vestiges de nostre amour, en grauant dessus leurs écorces pendant qu'ils sont encores ieunes les chiffres & les de-

uiſes amoureuſes qui ſe conſerueront auec la croiſſance de l'arbre. Témoin cet excelent Poëte Latin.

---Teneriſque meos incidere amores
Arboribus, creſcent illæ, creſcetis amores.

La negligence que lon aporte à la culture des plantes les fait degenerer & changer quelquefois d'vne eſpece en vne autre; comme les choux qui ſe changent en raues, le baſiliq expoſé au Soleil ſe change en thin ſauuage; & des branches de chesne plantées en terre produiſent de la vigne ſauuage. Ce changement des plantes

Du chãgement des plantes.

doit estre reputé pour l'vn des grands secrets de la nature, puisque les Philosophes tiennent la conuersion des especes pour vne chose du tout impossible. Les fleurs aussi s'alterent par le temps, & perdent bien souuent l'éclat de leurs couleurs : comme nous voyons que les tulipes les plus bigarrées deuiennent en fin jaunes ou blanches ; & les rosiers n'estans pas cultiuez, ne produisent que des roses bâtardes.

Des plãtes noüeuses.

Il y a de certaines plantes dont la tige est pleine de nœus, comme le bled, & quelques autres sortes d'her-

bes. Ie m'imagine qu'en cela la nature a voulu pouruoir à la foibleſſe de leur tuyaux, & leur donner ces nœuds comme pour leur ſeruir d'apuy ; ou bien que la ſéue de ces plantes n'ayant pas beaucoup de vigueur elle s'arreſte ainſi par nœus, comme par deſſein de ſe repoſer, & d'atendre nouuelles forces.

Nous voyons pluſieurs eſpeces de plantes qui pouſſent les fleurs deuant les feüilles ; ce qui ne procede d'ailleurs que d'vne force extraordinaire de la ſéue & de l'humeur viuifiante de ces corps.

C'eſt par cette meſme rai-

son que beaucoup d'arbres demeurent verts toute l'année, à cause que leur séue est plus huyleuse & renfermée dans les parties que n'est celle des autres.

Du premier germe des plantes.

Ie tiens que le premier germe des plantes se peut produire sans l'aide de la terre. Et ce qui m'en fait iuger ainsi, est de voir que des oignons, de l'orge, & autres graines estans répanduës dedans vn lieu humide, germent bien souuent d'elles-mesmes. Et les boutons de rose mise en l'eau s'épanoüissent.

I'ay ouy raconter à vn de nos Marchands, qu'vne

quantité de terre des Indes ayant esté aportée en Italie dans les vaisseaux ausquels elle seruoit de pois, & exposée apres sur le riuage, a produit en fort peu de temps beaucoup de plantes inconnuës.

Parmy tant de diuerses plantes, ie n'en connois pas vne seule qui soit tout à fait dépourueuë de feuïlles, si vous ne mettez le corail au rang des vegetables. Et l'vn de nos grands voyageurs raporte que dedans les deserts d'Egypte on trouue vne plante de couleur rousse, dont les branches sont fort semblables au corail, des-

Des plãtes sans feuïlles.

quelles les habitans du païs se seruent fort vtilement pour faciliter l'accouchement des femmes.

Fin du quatriéme Liure.



LIVRE V.

CHAPITRE I.

Des operations secrettes de la Nature.



A sciēce de l'homme, & particulierement celle qui concerne le mouuement des corps, a esté iusques icy presque limitée par la veuë. De sorte que

tout ce qui est inuisible, soit pour la subtilité du corps, pour la delicatesse des parties, ou pour leurs mouuemens subtils, a esté peu curieusement recherché, & par consequent peu connu. Neantmoins ce sont les choses principales qui causent les diuers effets de la nature, & sans la connoissance desquelles on ne peut faire aucune démonstration de ses procedures secrettes.

Les esprits qui se trouuent dans tous les corps palpables sont à peine connus. Quelquefois on les prend pour le vuide, encores qu'ils

ſoient les parties les plus actiues du corps.

D'autrefois pour l'air, duquel ils diferent autant que le vin fait de l'eau, ou le bois de la terre. Souuent on les prend pour vne chaleur naturelle, ou vne portion de l'element du feu, & neantmoins il y en a beaucoup de froids. Les autres atribuent leurs effets aux vertus & proprietez des parties palpables, bien que ce ſoient ſubſtances ſeparées. Mais quand on vient à la conſideration des plantes & des creatures viuantes, alors on les nomme des ames. Tellement que lon en

demeure à ces ſpeculations vaines & ſuperficielles, ſemblables à des perſpectiues qui nous font ſouuent paſſer pour reelles les choſes qui ne ſont qu'en peinture. En cela il ne s'agit pas ſeulement d'vne queſtion de mots ou de noms, mais d'vne affaire fort importante en la nature; Et les eſprits ne ſont rien autre choſe qu'vn corps naturel rarefié iuſques à certaine meſure, & enfermé és parties palpables des corps, comme dedans vn domicile. Ils ſont diuiſez inégalement, tantoſt plus, tantoſt moins; & ce qui eſt d'auantage à noter, c'eſt

qu'ils ne demeurent iamais en repos ; de ſorte que d'iceux & de leurs mouuemens procedent principalement l'Arefaction, Colliquation, Concoction, Maturation, Putrefaction, Viuification, & la plus grande partie des effets naturels. Car ce ſeroit vne fort grande erreur que d'en atribuer la cauſe aux parties tangibles du corps, qui ſont choſes extrémément ſtupides, & ne peuuent produire aucun effet : mais ſeulement ſont deſtinées à receuoir l'action des eſprits, qui ſont veritablement l'origine de tous les mouuemens du corps.

Quant aux diuerses qualitez qui se trouuent dans les parties tangibles, l'industrie des Chymiques en a donné quelque lumiere par l'inuention qu'ils ont trouuée de separer le pur d'auec l'impur, le subtil d'auec le grossier, le doux d'auec l'aigre, & mille autres semblables. Mais ie trouue que ces operations ne sont pas assez en pratique ; & les Medecins deuroient en vser d'auantage, pour extraire des drogues leurs differentes qualitez ; comme nous voyons l'Opium auoir vne proprieté stupefactiue, & vne autre échauffante, la rhubarbe

vne vertu laxatiue, & vne autre aſtringente.

Touchant les mouuemens des parties les plus ſubtiles du corps, qui font voir de ſi grands effets, bien que la nature & les cauſes n'en ayent eſté découuertes pour eſtre trop cachées, l'experience neantmoins nous les a fait connoiſtre. Et nous pouuons icy donner le meſme payement que Democrite fit jadis à ceux qui ſe moquoient de l'opinion qu'il ſouſtenoit, que tout le monde auoit eſté creé d'Atomes. *Scio inquit quod Atomum nemo vnquam vidit, Atomus tamen neceſſitate rationis &*

experientias esse conuincitur. Aussi ne pouuons nous pas voir le mouuement subtil de toutes les parties du corps, mais nous en voyons les effets. En l'agitation des corps liquides ; l'operation s'en remarque assez facilement : Comme si vous mettez le doigt dans vn verre plein d'eau & le remuez à l'entour, vous verrez que dans le milieu les parties seront excitées, & jetteront en haut quelques goutes en forme de rosée. Le cercle aussi que nous voyons estre formé en toutes les liqueurs, quand elles sont frapées, procede de la mesme cause.

Les corps ſolides, mais qui ſe peuuent rompre facilement, comme le ſucre, le verre, & autres ſemblables, nous font auſſi connoiſtre la liaiſon des parties ſubtiles du corps. Car ſi vous les preſſez en vn endroit, la rupture n'arriuera pas ſeulement au lieu où la violence ſe fait, mais toutes les autres parties reſſentiront le meſme effort, & ſe diuiſeront en mille pieces.

Mais aux corps ſolides qui ſont extremément durs, ce mouuement ne ſe peut remarquer, ſi ce n'eſt par vn petit bruit que lon entend dans les parties quand elles

ſont bien fort preſſées.

Cette operation meriteroit bien d'eſtre curieuſement recherchée, puiſqu'elle eſt en effet l'origine & le principe de la pluſpart des mouuemens mechaniques. Ie reſerueray d'en traiter ailleurs, & d'en dire mon ſentiment. Et m'arreſteray ſeulement à parler des motions corporelles qui nous produiſent les effets de concoction, colliquation, & autres que i'ay mentionnées cy-deſſus; leſquels nous ont eſté cachez ſous le nom des proprietez, natures, ctions, paſſions, & ſemblables termes Philoſophiques,

CHAPITRE II.

De la Concoction.

BIen que la concoction & digeſtion ſoient propremēt des fonctions qui apartiennent ſeulement aux creatures viuantes, on en aplique neantmoins les termes par abus aux autres choſes inanimées. La parfaite concoction de l'aliment des hommes ſe laboure en quatre parties, en l'eſtomach, au foye, aux veines & aux arteres. L'eſtomach le premier

reçoit la nourriture, la recuit & la chylifie: le foye luy donne la teinture & la prepare: les veines la reçoiuent de luy pour la polir, & la porter dans toutes les parties du corps; & les arteres la subtilisent iusques à tel point qu'elle n'est plus qu'esprit.

La Concoction n'est pas seulement vn ouurage de la chaleur, il y a beaucoup d'autres mediums qui contribuent à sa perfection; comme le sommeil, le repos, la tranquilité des membres, & la rencontre de quelque autre partie qui est à moitié digerée.

Les deux principaux effets que donne la Concoction sont l'Assimilation & la Maturation. L'Assimilation se fait aux animaux, aux plantes & aux metaux, où l'aliment perd sa nature, pour épouser celle du corps, à la nourriture duquel il se trouue employé. La Maturation regarde seulement les fruits & les liqueurs, qui ne requierent point vne entiere perfection, mais tendent seulement à se rendre capables de seruir à l'vsage des hommes.

Ie trouue qu'il y a deux sortes de Concoctions bien plus parfaites que les autres.

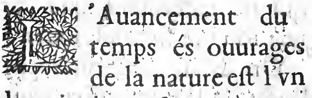
La premiere eſt, quand le corps digeré reprend dans la Concoction la meſme nature qu'il auoit auparauant, comme lors que la chair des animaux par le moyen de la digeſtion ſe fait la chair des hommes. La ſeconde eſt, quand vn corps ſe change en vn autre de nature plus excelente, comme l'argent en or, l'étain en argent, & le plomb en étain, que nous apelons ordinairement la tranſmutation des choſes.

Il y a quelques autres changemens imparfaits, qui ne meritent pas d'eſtre apelez Concoctions, mais ſimples alterations des ſubſtan-

ces ; comme la preparation des viandes, la confection du pain, la coagulation du fromage, l'ouurage du charbon fait de bois ou de terre, la composition de la brique, & plusieurs semblables.

CHAPITRE III.

De la maturité des substances & auancement d'icelle.



L'Auancement du temps és ouurages de la nature est l'vn des principaux secrets à quoy l'inuention des hommes se

doit principalement ocuper; & ie la mets au rang de celles que ie nomme communément *Magnalis Natura.* Aussi voyons nous que parmy les miracles diuins, l'acourcissement du temps aproche le plus prez de la creation de la matiere.

Cette operation, outre beaucoup d'autres vsages ausquels elle pourroit seruir, seroit particulierement fort vtile pour auancer la maturité de quantité de choses qui ne meurissent que par vne longue suite de iours.

On diuise ordinairement l'effet de la maturité en trois diuerses aplications de corps;

celle des fruits, celle des breuuages, & celle des metaux. Ie reserueray de traiter ailleurs la derniere sorte, & parleray seulement icy des moyens de meurir les fruits & les breuuages.

Pour la maturité des boissons, il est necessaire d'en ramasser les esprits, ou de les exciter par vn mouuement temperé, & par le meslange de quelque coprs de qualité chaude, afin qu'ils ayent plus de force pour cuire & digerer les parties grossieres & cruës; Et pour ce faire, il y faut proceder par les mesmes moyens necessaires à la clarification

De la maturité des breuuages.

des liqueurs ; comme il ſe pourra voir dans le traité particulier que ie deſtine à cette matiere.

De la maturité des fruits.

La maturité des fruits ſe fait par l'éuocation des eſprits aux parties exterieures, qui peut eſtre cauſée par la chaleur, ou par le mouuement, ou par quelque commencement de putrefaction.

Le premier moyen & le plus ordinaire pour auancer la maturité des fruits, eſt de les étendre ſur de la paille, les enfermer dedans des boëtes, ou de les enterrer dedans la chaux ou dans la croye. Et l'effet de toutes ces choſes prouient de la

chaleur qui répand les esprits du fruit en toutes ses parties, & par cette raison le fait meurir plutost. I'ay trouué par experience, que de toutes ces sortes la chaux est la meilleure, & qui agit plus doucement par vne chaleur temperée.

Le second est, d'enuelopper les fruits de cire. En celuy-cy l'operation ne s'en fait pas par la chaleur, mais seulement par l'exclusion de l'air, & l'inclusion des esprits, qui estans renfermez trauaillent à meurir le corps auec bien plus de force.

Le troisiéme est, par contaction des vns auec les autres,

comme nous voyons que les fruits à citre, bien que fort âpres, meurissent neâtmoins dedans la quantité. La cause en est vne mutuelle éuocation des esprits qui meurissent par ce moyen les parties exterieures du fruit, suiuant cette maxime; *Botrus contra Botrum citius maturescit.*

Le quatriéme est par le maniement; & il est certain qu'vn fruit verd porté dedans la poche & manié souuent se meurit en fort peu de temps. Cela procede de l'agitation des esprits, qui par ce mouuement se separent dans tout le corps

du fruit.

Le cinquiéme eſt la ſolution de continuité; & ie penſe que de couper les extremitez des fruits peut bien ſeruir pour en auancer la maturité. Car i'obſerue que les parties des fruits morduës ou piquées par quelques animaux, comme par les oiſeaux ou par les moûches, ſont ordinairement plus meures que le reſte. Ce qui ne peut proceder d'autre cauſe.

Le ſixiéme eſt par l'infuſion de quelques liqueurs dont les proprietez ſont chaudes. Et i'ay ſouuent experimenté qu'vne pomme

verte piquée en plusieurs endroits auec des éguilles, & arrousée de vin d'Espagne, d'essence de canelle, ou d'eau de vie, meurit en peu de temps.

CHAPITRE IV.

De l'appetit d'vnion és corps inanimez.


'Est vne chose bien certaine que tous les corps inanimez ont vn extréme desir d'vnion, & fuyent la solution de continuité, comme la perte de leur

leur eſtre. On en pourroit remarquer de diuerſes ſortes, mais il vaut mieux les reduire à trois eſpeces de corps liquides, ſolides & viſqueux, ou gluans. Ez liquides cela ſe reconnoiſt facilement, en ce qu'ils recherchent la figure ronde, qui eſt la vraye forme de l'vnion ; comme nous le voyons aux goutes d'eau, & des autres liqueurs qui gardent toûjours leur rondeur, & durs comme l'or, le fer, & autres ſemblables : la dificulté qu'il y a de les ſeparer fait aſſez connoiſtre le deſir qu'ils ont de conſeruer leur vnion. Pour les corps

viſqueux & gluans, bien que leur ſeparation ſoit plus facile, ils ſemblent neantmoins aſſez faire voir le déplaiſir de leur deſvnion par les filamens qui leur reſtent; comme en la poix, la gomme, la glux, & autres. Et ce qui eſt le plus remarquable, c'eſt qu'en cette derniere eſpece de corps, le deſir de l'vnion y eſt ſi grand qu'ils s'atachent meſme à ceux qui ne ſont pas de leur nature. Ie penſe que le meſme deſir ſe trouueroit és corps ſolides ſi leur peſanteur ne les empeſchoit: & de fait, nous voyons que l'or reduit en feuilles s'ata-

che facilement à tout ce qu'il rencontre.

CHAPITRE V.

De la liquefaction des corps, & de ceux qui sont faciles à rompre.



LA liquefaction des corps procede de la retention des esprits, qui estans prouoquez par quelque chose exterieure agissent & s'efforcent de trouuer ouuerture en dilatant les pores. Aussi voyons nous que trois sortes de

corps ſont faciles à liquefier: Ceux qui abondent és eſprits, ceux où les eſprits ſont étroitement reſſerrez, & ceux dont les eſprits ſont extremément doux & tranquiles. Les metaux nous fourniſſent l'exemple des deux premieres ſortes, car il eſt bien certain que ces ſubſtances ont quantité d'eſprits fortement atachez au corps, & comme empriſonnez, qui tâchent à ſe liberer quand ils y ſont inuitez par le feu. L'exemple de la troiſiéme eſt aux choſes graſſes, au ſouffre, en la poix, & ſemblables, dont les eſprits ſont ſi doux &

faciles, qu'ils se fondent fort aisément à la moindre semonce de la chaleur.

Les corps dont les esprits sont en petite quantité, ou qui en sont facilement destituez, ne se peuuent liquefier, comme le bois, la terre, la pierre, & autres de semblable sorte.

Entre les corps liquefiables, les vns se fondent par la chaleur, comme les metaux; & les autres par le moyen de l'eau, comme le sel, le sucre, & semblables. La raison est pour les premiers, que les esprits qui sont enclos sous vne couuerture d'vne matiere bien

solide, ont besoin d'vn effort de chaleur, pour estre dilatez ; & faire ouuerture des pores. Mais quant aux dernieres, l'ouuerture des parties palpables se fait facilement par l'humidité, que ces corps, pour estre poreux en leur substance, desirent naturellement, outre que la pluspart d'iceux ayans esté endurcis par la chaleur, se liquefient par le contraire, comme le sucre & le sel que l'on petrifie par le feu se fondent par l'humidité ; & la glace qui est congelée par le froid ; se dissout par le chaud. Mais ie tiens que telles operations sont plutost

vn retour de ces substances en leur premiere nature qu'vne alteration d'icelles.

Il y a plusieurs corps qui se cassent facilement par vne cheute, ou en choquant les vns contre les autres. La cause en est que ces substances ne souffrent point d'extension; & ce defaut procede d'vne trop petite quantité d'esprits qui ne permetent pas au corps de pouuoir estre dilaté; comme le verre se casse plus facilement que les pierres, les pierres que les metaux, & la terre cuite plus aisément que celle qui ne l'est pas. Nous voyons aussi que les

Des corps faciles à rompre.

corps poreux se rompent bien mieux que les autres; comme le bois sec se casse plutost que le verd, & ainsi des autres.

Du Talq. Ie me suis souuent étonné comme le Talq, dont la substance paroist si semblable à celle du verre, est neantmoins si dissemblable en sa fragilité; mais ie pense que lon en doit atribuer la cause à l'humeur onctueuse qui se voit sur le Talq, & nous témoigne que ce corps a grande quantité d'esprits.

Les choses qui ne sont pas faciles à rompre, ont infailliblement des esprits en

grand nombre, les pores fort petits, & les parties exterieures pleines d'humidité.

CHAPITRE VI.

De la tranſmiſſion, ou percolation des corps.



LA percolation des corps doit eſtre reputée pour l'vn des plus beaux ſecrets de la nature, puiſqu'elle peut alterer les qualitez des ſubſtances, ou bonnes ou mauuaiſes, com-

me ie le veux faire voir par les experiences qui sont en ce Chapitre.

Si vous faites vn puits sur le bord de la mer en quelque lieu vn peu plus releué que les hautes marées n'ont acoûtumé de monter, & le creusez plus bas que les plus basses marées ne descendent iamais, il se trouuera tous les iours rempli d'eau douce au retour de la mer. Cela se pratique d'ordinaire és costes de Barbarie, où la rareté des fontaines les oblige de recourir à cette inuention. On écrit qu'au siege d'Alexandrie Cæsar pratiqua le semblable pour étancher

la soif de son armée, qui faute d'eaux eût esté contrainte de leuer le siege, & rendit inutile par ce moyen le trauail de ses ennemis qui auoient fait entrer la mer dans toutes les fontaines. Ce grand Capitaine se seruit fort à propos de cette inuention, mais il en ignora la cause. Car il s'imagina qu'en tous les riuages de la mer il se trouuoit des sources d'eau douce, & neantmoins il est certain que c'est seulement l'eau mesme de la mer qui passant au trauers les sables, se dépoüille de sa saumure, & reprenant sa premiere douceur,

se rend propre à l'vsage des hommes. Quelques-vns ont voulu experimenter si l'eau salée se pouuoit adoucir en la coulant au trauers de plusieurs vases de terre : mais quelque soin qu'ils ayent pû y aporter, ils n'ont iamais sçû la rendre douce iusques au point d'en pouuoir boire. Enquoy certes il est fort à propos de remarquer les auantages que la nature a dessus l'artifice, & combien ceux qui la veulent imiter en aprochent peu souuent, si ils n'excellent en iugement, ou si ils ne trauaillent sur des maximes fort certaines. Car il semble que le passage de

l'eau au trauers de ces vases de terre deuroit faire le mesme effet que celuy de l'eau salée au trauers d'vne quantité de sables. Pour moy ie ne sçaurois trouuer la raison de cette difference, si ie ne la cherche en la diuersité des qualitez de la terre & du sable: la terre a ie ne sçay quoy d'onctueux & de salé, qui la rend moins propre à cet effet que le sable.

Mais plutost ie croyrois qu'il seroit plus vray de dire que la difference des mouuemens de l'eau en ces deux experiences empesche qu'elles n'ayent de semblables effets. Celle de la mer qui tra-

uerſe le ſable pour remplir les puits, monte auec le flot; mais au contraire, celle qui paſſe au trauers les vaſes deſcend en bas. Or il eſt tres-certain que la partie ſalée, comme la plus lourde, cherche toûjours le fond; & par conſequent il ne ſe faut pas étonner ſi cette eau qui deſcend par ces vaſes ne ſe peut adoucir, puiſqu'elle traiſne auec ſoy cette matiere qui la rend ſalée.

Des gõmes des arbres.

Les gommes des arbres que nous voyons d'ordinaire ſi tranſparentes & ſi claires, ſe font auſſi par la tranſmiſſion du ſuc de l'arbre, au trauers du tronc & de

l'écorce. Les Rubis, & nos Diamans de Cornuailles, qui ont vn éclat tout autre que les gommes, procedent neantmoins d'vne mesme cause, & ne sont autre chose que les sueurs de nos rochers.

On demande pourquoy les oiseaux ont des plumes de couleurs plus viues & plus éclatantes que n'est le poil des autres animaux : Car nous ne voyons point de beste dont le poil soit azuré, verd ou incarnadin, & il se trouue beaucoup d'oiseaux de ce plumage. Aristote dit, que cela prouient de ce que les oiseaux sont plus expo-

Pourquoy les plumes des oiseaux sõt de couleurs pl⁹ viues que le poil des bestes.

sez au Soleil que les bestes, & par ce moyen leurs plumes reçoiuent ces teintures si bigarrées. Mais ie trouue peu d'aparence à cette raison, puisque nous voyons que les bestiaux qui paissent d'ordinaire dans les campagnes toutes nuës, sont bien plus exposées aux rayons du Soleil que les oiseaux qui demeurent le plus souuent à l'ombre des forests. La raison que i'en vay donner me semble plus plausible; Sçauoir, que cet excrement, ou cet humeur superfluë des animaux, dont se fait la plume & le poil, passe par des pores plus deliés dans les

oiseaux

oiseaux que dans les bestes; en sorte qu'elle se polit & raffine bien d'auantage. Outre que ces tuyaux, qui sont le fondement des plumes, seruent encore à la purifier, & la rendre capable de ces belles couleurs.

Cette espece de percolation ne rend pas seulement les corps clairs & luisans, mais peut aussi leur donner vne bonne odeur. Et ie pense que la sueur odiferante de ces hommes qui ont beaucoup de chaleur naturelle, & dont les corps ont des complexions toutes pures, ne procede d'autre cause que de la transmission de cet-

te humeur au trauers des pores & de la peau, quand elle se trouue plus delicate que l'ordinaire. Plutarque nous en donne vne exemple en la personne d'Alexandre.

On écrit la mesme chose de Cujas en sa vie.

CHAPITRE VII.

De l'endurcissement ou petrification des corps:


'Endurcissemẽt ou petrification des substances moles n'est pas vne operation de peu de consequence, puisqu'elle altere & change si fort la nature des cho-

ſes; & ie penſe qu'elle merite bien d'eſtre curieuſement recherchée. Ie trouue qu'elle ſe fait en trois diuerſes ſortes. Premierement, par la froidure dont la vraye proprieté eſt, de condenſer ou époiſſir les corps, comme i'ay fait au Chapitre quatriéme & huictiéme du premier Liure. Secondement, par la chaleur. Et bien que cette action ne ſoit pas propre à la chaleur, neantmoins elle en acompagne l'effet: D'autant que par le chaud les corps ſont atenuez, & les eſprits éuaporez; d'où il s'enſuit vne contraction des parties groſſes & palpables.

Ce qui arriue, non pas tant pour éuiter le vuide, comme diſent les Philoſophes, que par le deſir naturel de ces parties de ſe joindre & ſe munir contre la violence de la chaleur qu'ils ſouffrent. Tiercement, la condenſation ſe fait par Aſſimilation, quand vn corps de nature molle ſe trouue joint à vn autre ſolide & dur; car alors il ſe change facilement, & s'endurcit auec l'autre.

Touchant l'induration qui ſe fait par le froid, nous en auons fort peu d'exemples, & il ſeroit bien dificile d'y trauailler par experiences, d'autant que ſur la terre

nous n'auons la froidure qu'en vn degré fort foible, à cause du grand voisinage des rayons du Soleil.

L'vn des exemples les plus apparens, à mon auis, est la generation de la glace en Hyuer, que lon a trouué moyen d'imiter auiourd'huy dans les plus grandes chaleurs de l'année, en congelant de l'eau auec vn peu de neige meslée de nitre & de sel, par le moyen desquelles drogues on peut produire de la glace, mesme pendant la Canicule. Ie pense que lon pourroit vser du mesme expedient pour endurcir du bois ou de la ter-

re, en les laiſſant tremper long-temps dedans ces foſſes où lon garde la neige, y adjouſtant les meſmes choſes que nous auons dit cy-deſſus.

Ie trouue vne autre experience de cette condenſation par froid en la vertu de quelques eaux metalliques, qui ont vne proprieté particuliere à cet effet. Comme ſi vous laiſſez tremper long-temps du bois ou de l'argille dedans l'eau d'vne forge où lon donne la trempe aux metaux; il eſt certain que ces choſes s'endurciront bien au dela de leur nature. Et pour moy ie penſe que

ces fontaines qui changent le bois en fer, ou bien le petrifient, comme nous en auons en Irlande, tirent cette proprieté du meslange de quelques metaux qui leur donnent ces qualitez si admirables.

Il y a encores vn autre secret de l'endurcissement des corps par la froidure, qui se pratique en la mesme trempe du fer ou des autes metaux, qui estans échauffez & rougis souuent par le feu, puis trempés dedans l'eau deuiennent bien plus durs: Et la raison est, que le froid agit plus puissamment sur vne chaleur precedente.

Touchant la seconde sorte d'endurcissement ou petrification des substances, par le moyen de la chaleur qui en desseche toute l'humidité, nous en voyons diuers effets ; comme en la confection des briques ou des tuilles, & en la composition du verre. En ce dernier ie trouue trois diuers effets de la chaleur : car elle endurcit premierement la matiere, puis la subtilise tellement qu'elle la rend facile à rompre, & finalement la conuertit en cendres. Qui pourroit accomplir la premiere operation sans prendre les defaux de la secon-

de, & condenser la matiere du verre, sans luy laisser cette qualité si fragile auroit apris ce beau secret qui fut jadis si mal récompensé, & dont la perte est regretée par tous les curieux. Aristote en auoit autrefois donné quelque lumiere, prescriuant les moyens que lon deuoit tenir pour en chercher l'inuention. Mais ses preceptes se trouuent si fort éloignez d'vn entier acomplissement de cet ouurage, que lon auroit encores besoin d'vne recherche bien exacte, auparauant que d'en rien esperer. Pour moy ie pense qu'il ne seroit pas mal à propos

d'y trauailler par vne chaleur plus moderée que celle des fourneaux, qui desseche trop puissamment ; en sorte que le corps fût endurcy sans souffrir vne si grande perte d'esprits. La chaleur d'vne eau boüillante seroit, à mon auis, assez propre pour cet effet, pourueu que la matiere que lon voudroit petrifier fût enclose dans quelque vase, en sorte qu'elle ne ressentist aucunement l'humidité de l'eau, mais seulement la vapeur chaude. Et i'ay éprouué fort souuent que par cette disposition l'argile se petrifie, le fromage s'endurcit de telle sorte

que lon ne le peut rompre; & mesmement l'étain se rend bien moins flexible qu'il n'estoit pas auparauant.

Touchant la troisiéme sorte de condensation, ou endurcissement, qui se fait par Assimilation, la preuue s'en voit assez clairement en l'augmentation des pierres, qui conuertissent en leur nature la terre qui leur est voisine. Et bien que l'Assimilation soit le propre des animaux, il y en a neantmoins aussi quelque espece aux choses inanimées. I'atribuë à ce mesme effet d'Assimilation la dureté que nous

voyons au ciment & à la chaux, qui dans la liaison des bâtimens, pour estre meslez auec des pierres prennent part à leur dureté. La terre qui tient aux pauez est aussi dure que la pierre; & la roüille qui naist dessus les dens, deuient auec le temps bien plus dure que les dens mesme. Nous voyons aussi fort clairement le mesme effet en l'Assimilation des animaux & des plantes, qui ne reçoiuent point d'aliment dont la matiere soit si dure comme le bois, les os, les cornes, & autres semblables parties: de sorte qu'il est necessaire que cette nour-

riture s'endurcisse par Assimilation, iusques au point de prendre la mesme nature.

Il y a encores quelques autres sortes de condensations qui ne peuuent estre particulierement atribuez à l'vne de ces trois dont nous auons traité ; comme la generation des metaux & des pierres, la confection de la porselaine, qui n'est qu'vne espece de ciment caché long-temps dessous la terre, la dureté des Diamans, qui sont la sueur des rochers, & l'endurcissement de l'Ambre, qui n'est au commencement qu'vne matiere liquide, comme il se reconnoist par les arai-

gnes & les mouches, que lon y trouue enseuelies.

CHAPITRE VIII.

De l'Atraction des corps par similitude de substance.



Ous voyons que beaucoup de peuples se sont vtilement seruis de fléches, comme d'armes bien offensiues. Les Parthes & les Scythes particulierement se sont rendus si redoutables à leurs ennemis par la dexterité qu'ils auoient acquise au maniement de l'arc,

& par le grand effet de cette sorte d'armes, que les Romains apres auoir conquis tout le reste du monde & n'auoir rien trouué qui pût resister à leur force, aprehendoient extremémēt d'auoir affaire auec ces peuples, & ont esté finalement contrains de leur donner la paix, ne leur pouuans oster la liberté. Aussi les Turcs qui sont originaires de ces nations se seruent encores auiourd'huy de fléches, dont le coup est si violent qu'il ne se trouue point de cuirasse à l'épreuue. Et ce que i'admire d'auantage est, que la plus-part de leurs fléches n'e-

stoient aucunement ferrées, & neantmoins elles perçoient les casques, & autres armures de fer. Mais pour reuenir à mon sujet, ie viens d'aprendre que l'effet de ces fléches est encores bien plus grand dedans le bois que dans le fer. I'auois ouy dire qu'autrefois aux armemens de mer, nos gens se seruoient pour charger les canons de certains morceaux de fer dont la pointe estoit de bois, qui perçoiẽt beaucoup mieux les costez d'vn vaisseau, & faisoient vne plus grande escarre que ne font pas les bâles de canon. Ie n'ay pas voulu me contenter en cela du recit

cit que lon m'en faisoit : i'ay desiré moy-mesme en faire l'experience ; & i'ay trouué qu'vn dard, dont la pointe estoit de bois, auoit percé des planches iusques à l'époisseur de huict doigts.

La cause d'vn effet si estrange, doit, ce me semble, estre tirée des mysteres les plus secrets de la nature : & ie croy que cela se fait par vne atraction particuliere, qui procede de la similitude de ces substances. Car ie tiens pour chose certaine, que tous les corps ont cette mesme vertu d'atraction pour ceux qui sont de leur nature, & que nous la ver-

rions paroistre plus souuent si elle n'estoit empeschée d'agir par le mouuement de grauité, comme le plomb atireroit le plomb, l'or atireroit l'or, & le fer atireroit le fer sans l'aide de l'aymant, s'ils estoient deliurez de cette motion de pesanteur. De sorte qu'en cette experience où la fléche de bois est liberée du mouuement de grauité par vn autre mouuement plus puissant, il ne se faut pas estonner si nous y remarquons quelques vestiges de cette vertu atractiue, & si le dard estant de bois, entre plus auant dans les planches qui sont de sem-

blable ſubſtance, que s'il eſtoit de fer.

Ie penſe qu'il faut atribuer à la meſme raiſon ce que nous voyons que le ſel ſe fond beaucoup plutoſt dans l'eau ſalée que dans la douce; puiſque cela ne peut proceder d'ailleurs que d'vne atraction par la ſimilitude de ſubſtance.

CHAPITRE IX.

De la putrefaction des corps, & des moyens d'en auancer l'effet.

LA putrefaction de toutes les substances prouient de l'action, ou des esprits internes, ou bien de l'air qui les enuironne, ou de quelqu'autre corps qui agit sur icelles auec trop de puissance. Et l'opinion commune me semble ridicule, d'en atribuer la cause au froid, qu'ils appellent ordi-

nairement, l'ennemy general de toutes les choſes du monde. Car nous voyons qu'il n'y a rien qui preſerue ſi fort les corps inanimez de la corruption, comme fait la froidure. Ie ſçay bien que le froid peut éteindre la chaleur viuifiante des choſes animées par la congelation des eſprits, mais il conſerue par apres celles qui ſont inanimées.

Ie trouue que lon peut mettre en vſage diuers moyens pour auancer la putrefaction des corps.

Le premier eſt, d'adjoûter de l'humidité à certains corps auſquels elle eſt nui-

ſible, comme au bois, aux fruits, & ſemblables. Mais il faut ſe ſeruir de l'eau pour cet vſage, d'autant que les autres liqueurs, & principalement celles qui ſont graſſes & onctueuſes, les preſerueroient plutoſt que de les corrompre.

Le ſecond eſt par imitation, ou excitation, en aprochant vne choſe déja gâtée d'vne autre bien entiere; comme ſi vous mettez vne pomme bien ſaine auprés d'vne qui commence à ſe corrompre, il eſt certain que par contagion elle ſe pourrira. C'eſt par cette meſme raiſon que les corps inhu-

meź dedans les cimetieres ſe putrifient bien plutoſt que ceux que lon enterre ailleurs.

Le troiſiéme en étouffant les eſprits, & les reſſerrant plus étroitemement qu'ils ne voudroient pas eſtre, comme nous le voyons aux grains ou aux habits trop longtemps enfermez qui ſe moiſiſſent. Et les fiévres des hommes procedent la pluſpart des obſtructions qui tiennent les eſprits en priſon, & en ſuitte putrifient les humeurs.

Le quatriéme eſt par la ſolution de continuité, quand les parties qui doi-

uent estre étroitement vnies sont separées par quelque violence; la preuue s'en peut voir aux fruits coupez qui se gâtent incontinent, & aux blessures des hommes & des animaux, qui se putrifient en peu de temps si lon n'y donne le remede.

Le cinquiéme est en chassant & faisant deperir les esprits qui preseruent la substance des corps, comme il arriue par la gangrene & par la peste.

Le sixiéme est quand vn esprit estranger, beaucoup plus violent & corrosif que l'esprit naturel, entre dedans vn corps; comme il se fait

par les poiſons, ou la morſure des ſerpens, & autres beſtes venimeuſes. Auſſi voyons nous d'ordinaire, qu'apres vne morſure il paroiſt quelque tumeur és enuirons des parties offenſées : ce qui témoigne aſſez le concours des eſprits qui s'aſſemblent pour ſe defendre.

Le ſeptiéme en éuoquant les eſprits au dehors, comme lon atire la roüille ſur le fer par le moyen de quelques eaux.

Le huictiéme & le dernier moyen eſt l'inégalité du chaud & du froid, du ſec & de l'humide, dont les changemens alternatifs auancent

de beaucoup la putrefaction des choses. L'exemple en est fort manifeste au bois que lon laisse exposé à la pluye, & qu'apres l'on le remet à couuert, qui pourrit bien plutost que s'il estoit toûjours dedans vn mesme estat, ou en plain air, ou dessous vne couuerture.

CHAPITRE X.

Des moyens d'empeſcher la putrefaction.



'Ay traité cy-deſſus les moyens d'auancer la putrefaction, maintenant il eſt raiſonnable d'en donner le contre-poiſon, & d'enſeigner par quelle voye on la peut empeſcher. Il faut pour cet effet bannir toutes les choſes qui excitent la corruption, dont nous auons parlé au precedent Chapitre.

Le premier moyen dont lon ſe doit ſeruir eſt d'agir par le froid, & nous voyons que les viandes & les liqueurs ſe conſeruent bien mieux en Hyuer qu'en Eſté: les fruits ſe gardent fort bien dans la neige, & les fleurs miſes dans le vif argent retiennent longtemps leur éclat. Cela ſe fait par la retention des eſprits dans les corps, que la froidure empeſche de ſortir en reſſerrant les pores.

Le ſecond eſt l'Aſtriction, qui opere par les meſmes reſſorts que la froidure, en empeſchant la diſſipation des eſprits; comme il ſe void qu'vn peu d'huile de Vitriol em-

pesche l'eau de se corrompre, & les liqueurs grasses & onctueuses durent plus longtemps que les autres.

Le troisiéme est d'exclurre l'air, ou de l'admettre, suiuant la nature diferente des corps. En ceux dont les esprits ont besoin d'estre retenus, l'exclusion de l'air est necessaire, comme aux liqueurs, fruits, & autres. Mais à ceux de qualité contraire, il est bon qu'ils soient exposez à l'air, afin que les esprits puissent en expulser l'humidité & la moisissure, comme aux habits, & semblables.

Le quatriéme est le mouuement & l'agitation : nous

en voyons l'exemple aux eaux mouuantes, qui ne sont pas sujettes à la corruption comme les autres qui croupissent, & de souuent remuer les bleds qui sont dans le grenier est le meilleur moyẽ pour empescher qu'ils ne se gâtent. Il est certain aussi que l'exercice aux corps des hommes empesche la corruption des humeurs, & détourne les maladies.

Le cinquiéme est de chasser les humiditez estrangeres contraires à la qualité du corps que lon veut conseruer; comme nous le voyons aux fruits qui se gardent mieux estans cueillis apres la

ſoſée que deuant, & les viandes penduës à la fumée ſe conſeruent beaucoup plus long-temps que les autres.

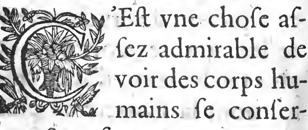
Le ſixiéme ſe fait en fortifiant les eſprits naturels du corps, par l'appoſition d'autres eſprits plus forts & plus puiſſans : C'eſt par cette raiſon que le ſel & les aromates empeſchent la corruption des corps.

Le ſeptiéme & le dernier moyen eſt de ſeparer les parties pleines de cruditez, ou celles qui ſe corrompent plus facilement, d'auec celles dont la matiere eſt plus recuitte, ou bien qui ne ſont pas ſi faciles à putrifier : com-

me il ſe fait par l'aplication des drogues corroſiues , ou par l'effet de la chaleur du feu. Et c'eſt pour cette cauſe que les eaux diſtilées , & les fruits ſechez par le feu , ſe gardent ſi long-temps ſans ſ'alterer ny ſe corrompre.

CHAPITRE XI.

De la conſeruation des corps.



'Eſt vne choſe aſſez admirable de voir des corps humains ſe conſeruer ſans ſe corrompre pendant deux ou trois mille années :

nées, comme ſont les momies d'Egypte, dont quelques-vnes ſe trouuent auoir duré autant de ſiecles. Il falloit que les drogues dont les Egyptiens vſoient pour embaumer leurs corps, euſſent vne grande proprieté exſiccatiue pour deſſecher l'humidité de toutes les parties, & vne autre qualité corroſiue pour conſommer toute la graiſſe, & les autres choſes qui ſe petrifient aiſément. Il eſt vray neantmoins que la corruption (quoy que ce ſoit le periode & la fin generalle de toutes les ſubſtances corporelles) n'eſtant, à mon aduis, qu'vn accident, peut

estre, ce me semble, bien facilement retardée. Et ie pense que la nature ne se relâche à la dissipation de son ouurage que dans l'extremité, ayant pourueu les corps d'vne force particuliere pour la conseruation de leur estre: de sorte qu'elle ne sçauroit estre si peu aydée qu'elle n'en empesche l'effet, ou pour le moins le retarde long temps. Au precedent chap. i'ay parlé des moyens d'empescher la putrefaction, i'adiousteray icy quelques obseruations particulieres touchant la conseruation des corps que i'ay obmis en ce traitté.

Pour trauailler à la conser-

uation des ſubſtances trois choſes ſont principalement requiſes.

La premiere eſt de bannir l'air, &, exclurre des corps que lon veut conſeruer, à cauſe que cet element les mine & les conſomme, & conſpire auec les eſprits la perte du corps qu'ils habitent.

La ſeconde eſt que le corps adiacent, ou qui enuironne, ſoit eterogene & d'vne nature fort éloignée de celuy que lon veut preſeruer. Car il arriuera par ce moyen que l'vn n'eſtant pas propre à receuoir ce qui deperira de l'autre; l'autre ne pourra auſſi

rien diminuer de sa substance, & se trouuera ainsi contraint d'en demeurer dedans ses propres termes.

Ie pense que l'ambre jaune & le vif argent sont de cette nature, car il est certain que les fleurs & les herbes se conseruent fort bien dedans le vif argent: & nous voyons que les araignées & les moûches se font quelquesfois vn tombeau dedans l'Ambre mille fois plus durable que celuy d'vn Monarque.

La troisiéme est que le corps que lon veut conseruer ne soit pas de telle épaisseur qu'il se puisse corrompre dans soy-mesme, enco-

res que le corps adiacent n'en attire aucune partie; mais il faut qu'il ſoit delié; & pour cette raiſon le parchemin & le papier en fueilles ſe peuuent garder fort long-temps. Ou bien ſi le corps de ſa nature eſt fort gros & épois, il faudra que celuy dont il ſera enueloppé ait vne vertu attractiue qui deſſeche toute l'humidité, ou autrement la putrefaction ſe fera dans les parties internes. Le Naphte des Egyptiens, & le baume de la Iudaſe ſont fort propres pour cet effet.

Tite-Liue rapporte qu'à Rome dedans vn ſepulchre furent trouuées deux vrnes,

en l'vne deſquelles auoit autresfois eſté mis le corps de Numa enuiron quatre cens ans auparauant, & en l'autre les liures de la Religion & le Ceremonial des Pontifes. A l'ouuerture de la premiere on ne trouua plus qu'vn peu de cendres, ſans qu'il y reſtât aucun veſtige ny figure de corps humain: Mais dedans la ſeconde, ces liures des myſteres furent trouuez auſſi entiers, & l'écriture auſſi recente que ſi elle eût eſté faite depuis fort peu de temps. Auſſi la matiere en eſtoit de   de cire tout alentour. Cela me fait iuger que les Romains

n'estoient pas si sçauans à embaumer les corps que les Egyptiens, puisque celuy de ce grand Prince, le fondateur de leur Religion, à la preseruation duquel il est à croire qu'ils n'auoient rien espargné, n'a pû neantmoins durer quatre siecles.

I'ay lû dedans Plutarque, & en quelques autres Auteurs, que l'Empereur Auguste, au voyage qu'il fit en Alexandrie, fut curieux de faire ouurir le tombeau d'Alexandre le Grand. Et l'ouuerture en ayant esté faite, le corps de ce Monarque fut trouué tout entier auec ses proportions; mais la substan-

ce en estoit si molle, qu'Auguste luy touchant le nez le rendit tout diforme; dont certes ie m'étonne fort, puisque nous voyons les Momies estre si dures, & quasi petrifiées. Et il y a bien de l'aparence que lon n'auoit rien oublié de toutes les choses requises à preseruer les corps, & que lon auoit employé les meilleures drogues qui fussent en vsage, pour embaumer le cadaure de ce grand Roy. Pour moy ie n'en sçaurois rendre d'autre raison, si ce n'est que peut-estre ces bandes gommées & frotées de cerate, dont les Momies sont enuelopées, &

que ie iuge fort vtiles pour cet effet, manquoient au condiment de ce corps d'Alexandre. Ie sçay bien que quelques Auteurs assurent, & Papinius entr'autres, que le cadaure d'Alexandre n'auoit esté embaumé qu'auec du miel, mais ie ne le croy pas.

CHAPITRE XII.

Diuerses obseruations sur la differente nature des corps.

C'Est vne chose assez connuë, qu'vne masse de fer ou bien de quelqu'autre metail, qui estant dans la mine, peut estre facilement remuée par deux hommes; quand elle est tirée en haut sur la surface de la terre, requiert apres pour la mouuoir la force de six hommes. Mais on n'a pas encores obserué

que quand le corps eſt ſuſpendu, & fort éloigné de la terre, il perd auſſi vne grande partie de ſa peſanteur, & reuient à ſa premiere nature, comme i'ay découuert par diuerſes experiences. Pour le premier, la raiſon que lon en donne ordinairement eſt que le corps s'eſtant aproché de ſon centre, & ayant obtenu vne partie de ſon inclination naturelle, n'a plus ce mouuement de grauité qui le rendoit ſi fort peſant. Pour le ſecond, cela procede, à mon auis, de ce que l'apetit de l'vnion du corps ſolide auec la terre agit beaucoup plus foiblement alors qu'il en eſt

éloigné; de sorte que le poix s'en rend bien plus leger.

I'ay remarqué qu'vn corps pesant est bien plus facile à mouuoir quand il est vne fois tiré hors de sa place que dans son premier mouuement, & la raison est, ce me semble, que cette premiere agitation dégourdit les esprits, & leur donne le branle pour le reste du mouuement.

Ie m'étonne comment la pluspart des Anciens prenoient tant de creance sur le raport d'autruy, & bâtissoient souuent dessus vn mauuais fondement grande quantité de maximes. I'en re-

connois vne preuue certaine en l'experience dont ie vay traitter. I'ay lû dans quelques Philosophes qu'vn vaisseau plein de cendres peut tenir la mesme quantité d'eau que lors qu'il est entierement vuide ; & neantmoins i'ay cent fois éprouué qu'à peine en peut-il receuoir iusques à la cinquiéme partie. Encores ie m'imagine que cela n'arriue pas à cause de la porosité de ces corps, comme ils nous font entendre, mais d'autant que la cendre n'estant du tout pressee, l'eau par son poix la resserre en bien moins de place, & trouue ainsi moyen de se lo-

ger : comme nous voyons que la cendre toute seule estant foulee occupe moins de lieu qu'auparauant. Il se peut faire aussi que l'eau se presse par le meslange de la cēdre, mais ie ne veux pas garantir cette raison pour bien certaine ; car ie n'ay point encores reconnu asseurément qu'vn corps liquide soit resserré par le meslange d'vn solide.

La dureté des corps est causée par vn defaut d'esprits, & leur grande disparité auec les parties palpables. La mollesse au contraire, prouient d'vne fort grande quantité d'esprits qui agis-

ſent force ſur les parties exterieures. Les corps qui ſe peuuent filer, comme l'or, l'argent & la ſoye, ont cette qualité par vn deſir extreme de continuation, duquel nous auons parlé cy-deuant au Chapitre quatriéme de ce Liure.

Fin du cinquiéme Liure.



LIVRE VI.

CHAPITRE I.

Des Animaux.

DANS le liure particulier qu'Aristote nous a laiſſé de l'hiſtoire des animaux, & qui depuis a eſté ſi fort enrichy par les doctes Annotations de Scaliger, la nature de toutes les creatures viuantes (excepté l'homme)

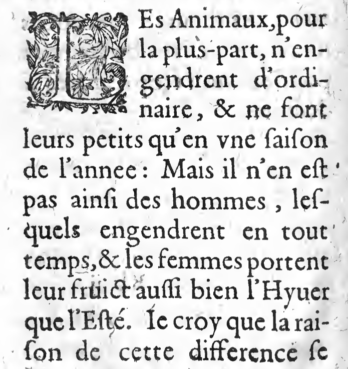
l'homme) a esté si amplement traittée, leurs diuerses qualités si curieusement examinées, que la posterité ne pourra plus rien augmenter à cet ouurage, si Dieu, pour nous en fournir la matiere, ne creoit de nouueau d'autres especes d'animaux. Aussi certes ce grand personnage a esté si curieux en la recherche de toutes ces choses, que rien n'a échappé sa connoissance. Il semble qu'il ait penetré iusques dans le plus creux des abismes de l'Ocean, pour y connoistre tant de monstres & de diuerses sortes de poissons que la nature y recele comme dans ses entrailles.

Les forests, les antres & les cauernes ont esté ouuertes à sa curiosité, pour y apprendre le naturel des bestes les plus feroces : Et il est allé chercher iusques dans les parties plus releuees de l'air la science qu'il nous a laissee de tant de volatilles, ausquels cet element a esté donné en partage. De sorte que cette matiere ayant esté si à plein moissonnee par le Prince des Philosophes, il ne nous reste que fort peu d'espics à colliger. Et n'eust esté que le corps de cette histoire naturelle sembleroit imparfait, si lon n'y faisoit quelque mention des animaux, qui font la

meilleure partie des ouurages de la nature, i'eusse bien mieux aimé passer ce traitté sous silence, que d'en dire si peu de choses. Le Lecteur se contentera s'il luy plaist de quelques obseruations particulieres qu'Aristote & les autres Autheurs precedens n'ont peut-estre obmise, que pour en auoir trop d'autres à déduire.

CHAPITRE II.

De la generation des Animaux, & de leur nourriture.



Es Animaux, pour la plus-part, n'engendrent d'ordinaire, & ne font leurs petits qu'en vne ſaiſon de l'annee: Mais il n'en eſt pas ainſi des hommes, leſquels engendrent en tout temps, & les femmes portent leur fruict auſſi bien l'Hyuer que l'Eſté. Ie croy que la raiſon de cette difference ſe

doit tirer de la diuersité de leur nature. Les hommes reçoiuent vne meilleure nourriture, & ont beaucoup plus de chaleur que le reste des animaux: de sorte qu'en tout temps ils se trouuent propres à la generation. Mais les bestes ont besoin d'estre aydees pour faire leurs petits du temperament de la saison. Il n'y a que les pigeons, qui pour estre d'vne complexion fort chaude engendrent pendant toute l'annee.

Les animaux qui deuiennent fort grands, demeurent dedans le ventre de leur mere beaucoup plus long temps que les autres; par vne pre-

uoyance de la nature, afin que par vn si long terme ils puissent estre mieux formez: Comme les Elephans y demeurent deux ans entiers, les Cheuaux plus long temps que les Vaches, les Vaches plus que les Brebis, les Brebis plus que les Chiens, & ainsi des autres.

Des animaux maritimes ou terrestres.

La mer produit des animaux bien plus grands que la terre: & ceux que la terre nourrit sont ordinairement plus gros que ceux qui viuent dedans l'air. Ie veux dire qu'il y a des poissons plus puissans que des bestes, & que les bestes sont generalement plus grandes que

les oiseaux. Pour le premier la Baleine nous en a fait foy, qui passe, sans contredit, pour la plus grosse de toutes les creatures viuantes. Pour le second, il est certain que l'Aigle & l'Austruche, qui sont les plus grands de tous les oiseaux, n'aprochent pas de la corpulence d'vn Elephant. La cause de ces differentes proportions doit estre, à mon auis, tirée de la diuersité des lieux où ces animaux font leur demeure. Les poissons viuent dedans l'element le plus doux & le plus tranquile, & leurs corps ne souffrent point d'alteration par

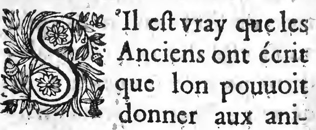
l'action de l'air : de sorte qu'il ne se faut pas estonner s'il en croist quelques-vns iusques à vne grandeur si extreme. Les oiseaux aussi demeurent plus petits que les bestes par la mesme raison, d'autant qu'ils passent la plus grande part de leur vie dedans vn air extremément subtil, qui ronge & diminuë leurs corps auec plus grande violence que ceux des autres animaux qui habitent dessus la terre où l'air n'est pas si raffiné. I'ay encores vne autre raison qui me semble meilleure : C'est que les oiseaux ne sont point esleuez dedans le ventre de

leur mere comme les autres beſtes ; & depuis que l'œúf eſt vne fois ſorti de l'animal il n'en reçoit plus aucune nourriture, mais tire ſeulement par l'incubation vne chaleur viuifiante qui ſert à la perfection de la creature. Et à ce propos vn Ancien a fort iudicieuſement obſerué que le jaune de l'œuf ſeruoit bien peu à la generation de l'oiſeau, mais qu'il auoit eſté donné principalement pour ſa nourriture. Et de fait, nous voyons qu'apres que ces animaux ſont éclos il reſte encores vne bonne partie du jaune des œufs, comme ſi la nature

auoit voulu les pouruoir de cet aliment pour supleer au defaut de celuy qu'ils deuroient tirer du ventre de la mere, ainsi que le reste des animaux.

CHAPITRE III.

De la stature des animaux.


'Il est vray que les Anciens ont écrit que lon pouuoit donner aux animaux telle forme que lon vouloit, en les mettant dez leur ieunesse dedans des moûles faits exprez, il seroit

bien facile de faire des nains, & autres monſtres ſemblables, ſans en atendre de la nature qui les produit ſi rarement. Mais pour moy ie ne penſe pas qu'vne creature preſſée de la ſorte, puiſſe viure long-temps. Ie ſçay bien que les membres des petits enfans ſont ſi tendres & delicats, qu'ils peuuent receuoir toute ſorte d'impreſſion par la contrainte d'vn corps plus puiſſant; Et nos anciens Anglois, parmy leſquels ceux qui auoient de longues teſtes, eſtoient fort en eſtime, recommandoient aux nourrices de leurs enfans d'eſſayer à leur allonger la

teste auec le maniement des mains. Comme auiourd'huy parmy les Indiens, où les nez camus sont reputez les plus beaux, ils écrasent les narines de leurs enfans; pendant qu'ils sont encores dans le berceau. C'est pour cette mesme raison que lon enuelope les enfans auec des bandes, afin de conseruer leur taille droite, & la tenir toûjours en bon estat.

Quelles choses peuuent contribuer à la stature des animaux.

Ie trouue que trois choses principalement peuuent contribuer à augmenter la stature des animaux; Sçauoir, la quantité de la nourriture, la qualité d'icelle, & la force excitãte la chaleur naturelle.

Pour le premier, il faut que la nourritute soit prise en mediocre quantité : car il est bien certain, qu'vn excés d'aliment empeschera plutost la grandeur de la stature, qu'il ne seruira pour l'accroistre, & augmentera seulement la grosseur des corps, & non pas la hauteur : d'autant que cette grande quantité de viande estouffe la vertu assimilatiue, & se consomme tout en graisse ou en excremens.

Touchant le second, ie trouue que les viandes seiches sont fort contraires à l'augmentation de la stature, comme nous voyons que les peuples Meridionaux, qui

vsent fort d'espiceries, & autres choses chaudes sont ordinairement petits. Au contraire les viandes humectantes sont extremément vtiles pour cet effet: Et ie remarque qu'en la prouince de Galles, où les habitans ne viuent la plus-part que de laictages, les hommes y sont quasi tous grands. C'est pour cette mesme raison que Xenophon approuue fort la coustume des Perses, de nourrir leurs ieunes enfans de creçon, & autres semblables choses fort humides.

Quant au troisiesme, il est certain qu'vn exercice mo-

deré contribuë beaucoup à l'accroiſſement de la taille, dautant que cela reſueille les eſprits du corps,& les oblige de ſonger à leurs fonctions : & de fait les hommes ſedentaires ſont ordinairement beaucoup plus petits que les autres.

Le Nitre, & generalement toutes les choſes extremement froides, empeſchent le corps de grandir ; & i'ay eſprouué qu'vn chien nourry de Nitre dans du laict, demeure fort petit.

CHAPITRE IV.

Touchant les Animaux dont la chair est en vsage ou non.

IL y a beaucoup d'animaux qui semblent n'auoir pas esté faits pour l'vsage des hommes, & dont la chair a de si mauuaises qualitez qu'elle ne peut seruir de viande. Parmy ceux-là il y en a quelques-vns dont lon ne mange point à cause de leur mauuais goust, comme les chiẽs, les chats, & les renards.

Il

Il y en a d'autres dont la chair n'est pas en vsage, à cause de quelques proprietez nuisibles qu'ils ont, comme les oiseaux qui viuent de proye, desquels on ne se sert point pour viande, non pas à cause de leur nature carnassiere, mais d'autant qu'ils abondent en fiel & en humeur bilieuse. Des oiseaux de proye.

Touchant la chair humaine, il y a trois raisons pour lesquelles on n'en mange pas. La premiere est, d'autant que tous les animaux abhorrent naturellement de deuorer les viandes de leur espece. La seconde est, d'autant que pour en vser il fau- De la chair humaine.

droit commettre vn homicide, à cauſe que les animaux qui meurent naturellement ne ſont pas propres à manger. Et pour cette raiſon les Cannibales,& autres Antropophages, ne ſe paiſſent iamais que de leurs ennemis tuez dans le combat, ou bien de quelques autres qui periſſent d'vne mort violente. La troiſiéme eſt, d'autant qu'il y doit auoir quelque diſparité entre l'aliment & la creature qui le reçoit, afin qu'elle en puiſſe tirer de l'vtilité. Et ie trouue que le Medecin Ficinus auoit fort mauuaiſe raiſon de conſeiller pour la prolongation de

la vie, que lon vsast du sang d'vn homme fort ieune & fort sain, puisqu'il est facile à iuger qu'il y auroit trop de conformité entre la nourriture & le corps qui s'en seruiroit.

CHAPITRE V.

Du mouuement de quelques animaux apres leur mort.



L est certain que la plusspart des animaux, apres auoir la teste separée du corps, ne laissent pas de se mouuoir, comme

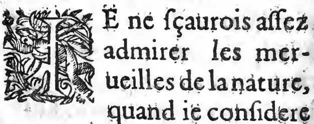
les oiseaux, les serpens, & autres semblables. Et vn Ancien, digne de foy, nous a laissé par écrit qu'autrefois vne Victime a rendu vn mugissement apres auoir esté immolée, & que le cœur eut esté separé du reste des entrailles. Ie ne doute point que parmy les Payens cela n'ait passé pour prodige, mais ie pense pourtant qu'on peut rendre quelque raison naturelle de ce mouuement des corps apres leur separation; & m'imagine qu'il en faut atribuer la cause à la quantité des esprits, qui estans la primitiue source de la vie, sont épandus par tout

le corps des animaux, & se conseruans dedans les parties couppées ne meurent pas si tost, encores que les organes soient entierement offencés. Il n'en est pas ainsi des hommes, qui n'ont plus aucun mouuement apres la separation de la teste auec le tronc; & ce d'autant que la plus grande partie des esprits residans au cerueau, comme en leur siege principal, ils ne peuuent plus auoir de communication auec les autres membres si tost que les conduits en sont coupez. I'ay veu neantmoins en Ecosse le corps d'vn Gentilhomme

fort grand & puissant qui auoit eu la teste trenchée, lequel estant mis aussi tost dans vn cercueil de bois le rompit auec grand effort. Mais de cela ie n'en puis rendre la raison.

CHAPITRE VI.

Des Insectes



IE ne sçaurois assez admirer les merueilles de la nature, quand ie considere que la plusspart des insectes, comme les mouches, & autres semblables, estans cou-

pées en diuerſes parties & à l'inſtant remiſes au Soleil, recouurent leur premiere vie. Cela ne peut proceder d'ailleurs que de la grande dilatation des eſprits, qui eſtans eſpars dans tout ce petit corps ſe ramaſſent facilement, & reprennent leur viuification par la douce chaleur des rayons du Soleil: Auſſi eſt-il bien iuſte que ces petites beſtes, qui ne ſont, à proprement parler, qu'animaux imparfaits, recouurent ainſi facilement la vie qu'ils peuuent perdre auec ſi peu d'effort. Certes qui pourroit pratiquer la meſme choſe en la ſection des corps plus par-

faits, auroit atteint la connoiſſance d'vn ſecret dont l'excelence n'auroit point de comparaiſon. Et lon pourroit facilement en ſuitte trauailler au rajeuniſſement des hommes; en renouuellant & reſtabliſſant les parties alterées par la vieilleſſe; ſuiuant les fondemens de l'ancienne Medée. Mais par malheur, comme les Mathematiciens n'ont pû iuſques icy trouuer le raport des petites proportions aux grandes, & que par ce defaut tant de rares inuentions ſont demeurées inutiles & ſans effet: Auſſi lon n'a ſçû encores apliquer cette ope-

ration des petits corps à la cure des grands. Pour moy ie pense que Dieu en a dénié la connoissance au demerite des hommes ; qui sans doute fussent deuenus trop insolens dans l'esperance d'vne regeneration.

CHAPITRE VII.

Touchant les plumes & le poil des animaux.


LES bestes sont beaucoup plus remplies de poil que ne sont pas les hommes, & les hommes sauuages qui participent d'y-

ne nature brutalle bien d'auantage que les hommes ciuilisez. La raison en est, que les bestes n'ont pas la faculté assimilatiue si forte que les hommes, & laissent de leur nourriture plus grande quantité d'excremens. Et c'est par la mesme raison que les oiseaux ont les plumes plus grandes, plus grosses & plus époisses que n'est le poil des animaux, d'autant qu'ils ont bien d'auantage d'excremẽs, comme n'ayans pas mesmes des conduits pour pisser : aussi voyons nous que leur esmeutissement est toûjours liquide, ce qui témoigne assez qu'ils assimilent peu. Et

c'eſt la cauſe pour laquelle leur chair eſt ordinairement ſeche & bien plus delicate & plus friande que celle des autres beſtes, d'autant qu'ils aſſimilient fort ſubtilement, & ne retiẽnent de leur nourriture que ce qu'il y a de plus delicat & ſubtil.

Le poil croiſt aux hommes à la teſte, au menton, & en quelques autres parties qui ont la vertu aſſimilatiue en vn degré plus foible que le reſte du corps, & qui ſont moins perſpirables que les autres. Et pour cette raiſon les enfans ont moins de poil que les hommes, d'autant que leurs pores ſont plus ou-

Du poil.

uerts, & leurs parties plus perſpirables.

Le poil des hommes & des animaux blanchit auec l'aage, ce qui arriue par vn defaut de chaleur naturelle qui s'affoiblit auec le temps. I'ay obſerué que les cheuaux de poil gris blanchiſſent plutoſt que les autres; comme ſi cette couleur eſtoit vne preparation à changer plus facilement.

La cauſe du vol des oiſeaux.

Ie ne ſçaurois trouuer la veritable cauſe du vol des oiſeaux, ſi ce n'eſt que peut-eſtre ces petits animaux, comme plus remplis d'eſprits ſuiuant la proportion de leurs corps, ont auſſi le mou-

uement plus leger que les beſtes.

Il me ſouuient d'auoir lû que les Leucaciens par vne ancienne ſuperſtition auoiẽt accouſtumé tous les ans de precipiter vn homme dans la mer, comme vne victime publique qu'ils offroient à Neptune pour le ſalut de leur pays : Mais afin de rendre ſa cheute plus douce, ils entouroient ſon corps de pluſieurs oiſeaux viuans, & de ceux principalement qui ont les aiſles fortes, comme des Aigles, des Vaultours, & ſemblables : de ſorte que bien ſouuent ce pauure miſerable eſtoit porté long temps en

Ceremonie des Leucaciens.

l'air par l'appuy de ces animaux auparauant que de tomber ; & il s'en eſt veu quelques-vns, qui par l'ayde de ces oiſeaux ont trauerſé toute la mer.

CHAPITRE VIII.

De la matiere & ſituation des baſtimens.


E toutes les matieres dont les hommes ſe ſeruent pour la conſtruction de leurs maiſons, ie iuge que la brique eſt la meilleure, & la plus ſaine, comme

estant purgee par le feu de toutes ses qualitez elementaires. Nous voyons que les pierres & le bois participent au temperament de l'air, & nous font voir le changement du temps par la sueur & l'humidité qui paroissent dessus leurs corps : en sorte qu'il est impossible que l'air des maisons qui en sont basties, soit fort pur & fort net, ny que l'habitation en puisse estre bien saine. Et pour faire voir au Lecteur combien ces sortes de materiaux retiennent leurs impuretez elementaires, ie veux luy faire part de ce que i'ay appris depuis peu en Escosse : C'est

qu'en ce pays, où les perrieres sont situees pour la plus-part sur le bord de la mer, les pierres qui en sont tirees, quoy qu'elles soient mises en ouurage, se trouuent neantmoins couuertes d'eau deux fois le iour, lors que la mer est pleine, & se seichent pareillement quand elle s'en retourne. Tellement que les habitans de ce Royaume, les plus éloignez de la mer, connoissent bien certainemẽt l'heure du flux & du reflux, par la sueur de leurs murailles. Aussi voyons-nous que les Escossois sont ordinairement fort trauaillez de rheumes & de fluxions: ce qui sans doute ne procede

procede d'ailleurs. Mais la brique a cet auantage de n'estre point suiette aux changemens des temps,& se conserue tousiours vne mesme nature. Peut-estre que le Lecteur s'offencera d'estre entretenu icy d'vne matiere si peu importante; mais pour moy, qui ay tousiours estimé que la premiere estude des hommes deuoit estre celle de la santé, ie fais grand cas des moindres choses qui peuuent contribuer à sa conseruation: Et si le Cedre n'estoit point si rare, ie conseillerois aux hommes d'en bastir leurs maisons, m'imaginant que ce bois, ennemy de la corrup-

tion, pourroit communiquer à l'air des logemens, quelques qualitez amies de la nature humaine.

Quand on fait choix d'vne demeure, il faut principalement considerer la qualité de l'air où lon se veut habituer. Sur les montagnes l'air y est trop subtil, dans les vallees trop grossier & marescageux, & ie tiens que la plus saine habitation est celle des collines & des lieux vn peu releuez.

Des qualitez de l'air.

Les contrees où croist grande quantité de laurier, sont estimees auoir vn air fort excellent pour la demeure des hommes: Et pour

cette raiſon le ſejour d'Antioche eſtoit chez les Anciens en reputation d'eſtre le plus ſain de toute l'Aſie, à cauſe de la grande quantité de lauriers que produit ce terroir.

Il eſt beſoin auſſi d'obſeruer vne ſymmetrie en la conſtruction des edifices pour les rendre plus ſains; & i'obſerue que l'eſtage des logemens doit eſtre vn peu haut éleué : d'autant que quand il eſt ſi bas l'air demeure trop eſtouffé. Il ne faut pas auſſi que les chambres ſoient percees d'vne trop grande quantité de feneſtrages : car l'air en eſt trop agité, & par con-

De la ſymmetrie des baſtimens.

sequent inegal, chose bien fort contraire à la santé.

CHAPITRE IX.

De l'effet des Vents sur les corps : & pourquoy les pluyes sont si rares en Egypte.

I'Obserue que les hõmes sont beaucoup plus pesans & lours dedans leurs mouuemens, lors que les vents Meridionaux soufflent, que quand les Septentrionaux regnent: & la raison en est, comme ie pense, que

les vents de Midy fondent les humeurs des corps, & relaſchent les nerfs, qui ſont les principaux organes du mouuement. Auſſi nous voyons que pendant ce temps, le bois s'enfle d'humidité, & les cordes des inſtrumens ne peuuent demeurer bandez.

I'ay remarqué pareillement, qu'alors que les vents de Nort ſoufflent, l'eau de la mer ſe montre bien plus claire, que pendant que ceux du Zud dominent. La cauſe en eſt, à mon aduis, que les vents du Nort reſſerrent l'eau par leur froideur, & chaſſent vne certaine graiſſe & oleoſité qui paroiſt deſſus ſa ſurface :

De sorte qu'ils rendẽt la mer beaucoup plus claire & trãsparente que ne sont pas les vents du Zud, qui dilatent l'eau par leur souffle chaud & humide, comme nous voyõs que l'eau froide est tousiours plus claire que la chaude.

Des vẽts de Midy.

Quand les vents de Midy regnent, s'ils ne sont accompagnez de pluye, ils engendrent d'ordinaire des pestes & autres maladies epidimiques; mais quand il y tombe de l'eau, cela corrige & purifie l'air en passant.

Pour ramasser le vent.

Les habitans de la ville de Gaze en Perse, ont vne inuention d'appliquer sur le haut de leurs maisons de cer-

tains pots moitié rompus, qui reçoiuent le vent & le conduisent par toutes les chambres du logis, afin de temperer par ce moyen les grandes chaleurs du climat, & rafraischir l'air de leurs logemens.

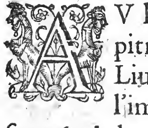
Touchant la rareté des pluyes en Egypte, qui fait la seconde partie de ce chapitre, apres en auoir long temps cherché la raison, ie trouue qu'elle ne peut proceder que de deux causes, ou du temperament de l'air, ou de la qualité de l'eau. Pour la derniere, il est certain que n'y ayant point en Egypte d'autres eaux que celles du Nil, la grande vistesse du cours de ce

fleuue peut empescher que le Soleil n'en puisse attirer beaucoup de vapeurs, qui donnent la naissance aux pluyes. Outre que le Nil faisant son cours tousiours dans les campagnes, & autres lieux fort descouuerts, sans estre caché ny de forests, ny de montagnes, son eau s'eschauffe & se recuit tellement par les rayons du Soleil, qu'il en sort par apres fort peu d'exhalaisons: comme nous voyons que l'eau vne fois boüillie, fume beaucoup moins que fraische. Quant au temperament de l'air d'Egypte, que ie conçoy estre la cause plus certaine de cette

rareté de pluye, ie m'imagine qu'il est si subtil & si sec, qu'il imbibe par son aridité toutes les vapeurs que le Soleil attire; de sorte qu'il ne reste plus de matiere pour former les nuages.

CHAPITRE X.

De la puissance occulte d'vne transmission d'esprits.



V huictiéme Chapitre du second Liure, parlant de l'imitation des sons & de la voix humaine, par les enfans ou par les be-

stes, i'ay voulu donner pour raison vne occulte transmission d'esprits de celuy qui enseigne sur celuy qui est enseigné, maintenant ie la veux confirmer par exemples, car ie trouue beaucoup d'autres effets assez estranges, que ie ne puis attribuer à d'autre cause qu'à cette puissance secrette des esprits.

On obserue que les vieillards qui frequentent la compagnie des ieunes hommes viuent d'ordinaire longtemps, comme si dans cette conuersation les esprits se communiquoient leurs qualitez. Et vn Auteur a fort bien remarqué que ces an-

ciens Maiſtres de Rethorique, comme Gorgias, Prothagoras, Iſocrate, & quelques autres, qui paſſoient vne grande partie de leur temps parmy de ieunes Eſcoliers, ont tous veſcu cent ans & plus.

I'ay lû en pluſieurs Auteurs que quelques enfans qui par vn accident, dés leur naiſſance, auoient eſté ſeparez de leurs parens, venans à rencontrer leurs peres ou leurs meres, quoy qu'ils leur fuſſent inconnus, reſſentoient neantmoins en eux vne certaine ioye particuliere, de laquelle ie ne puis donner autre raiſon que cer-

te puissance cachée des esprits dont nous parlons, qui agissent les vns dessus les autres.

Nous voyons que parmy les hommes il y en a dont les esprits sont plus forts les vns que les autres, & si puissans qu'ils semblent forcer secrettement ceux d'autruy de condescendre à leurs volontez.

Ce poisson marin aussi qui engourdit les membres au toucher, ne fait, à mon auis, cette operation que par vne transmission d'esprits.

Il est certain que les passions de l'homme rendent les esprits plus forts & plus

actifs, & principalement celles qui les atirent aux yeux, comme font l'amour & la haine. Touchant l'amour, les Platoniciens semblent fauoriser mon opinion, quād ils disent que par les œillades & les regards, les esprits de l'amoureux passent dans ceux de la personne aimée, & que de là prouient ce grand desir d'atouchement que nous voyons en cette passion. Ils obseruent aussi que les regards des amoureux sont brusques & subtils, pris à la dérobée, & non pas continus. Quant à la haine on reconnoist facilement que les œillades d'vn enne-

my poussent certains esprits malins & comme empoisonnez: D'où vient que plusieurs ont remarqué que pendant vne grande ioye il estoit dangereux d'estre veu par ses enuieux, d'autant que les esprits estans espars & dilatez par la réjouyssance, les œillades malignes peuuent agir auec bien plus d'effet. Et ie pense que c'est la mesme cause qui fait que ceux qui par quelque grande action meritent le triomphe, ou quelque signalée reception, apres semblables actions sont ordinairement malades, les regards de tant de gens enuieux de leur gloire agissans

deſſus les eſprits.

L'empeſchement de la voix qui arriue aux hommes à la veuë du Loup, le venin que le Baſilic communique par ſes regards, & l'operation de la Tortuë qui fait éclorre ſes petits par ſes ſeules œillades, ſont auſſi, à mon auis, des effets de cette inuiſible tranſmiſſion d'eſprits.

CHAPITRE XI.

De la connoissance des corps inanimez, & de l'instinct des animaux, dont lon se peut seruir pour les Diuinations naturelles, & autres effets subtils.



L est certain que tous corps, quoy que despourueus de sentiment, ont neantmoins vne certaine connoissance, & nous voyons que quand vn corps est apliqué à vn autre il témoigne

moigne aussi tost son inclination à embrasser la chose qui luy est vtile, ou bien à rejetter celle qui luy est ennemie. Et certes cette connoissance est necessaire pour mettre de la difference entre les substances, qui sans cela seroient toutes semblables. Il y a beaucoup de corps où cette inclination est beaucoup plus subtile que le sentiment des animaux, qui estans mis en comparaison semble bien fort stupide. Ce verre dont les Mathematiciens se seruent pour connoistre le changement de l'air, nous fait apperceuoir la moindre alteration qui

arriue de chaleur ou de froid au temperament du temps, quoy que les hommes d'eux-mesmes ne la puissent ressentir. Et comme en la Physionomie les lineamens du corps nous découurent bien souuent les inclinations naturelles des hommes que la dissimulation cache, ou que la discipline a corrigées, aussi ce ressentiment des substances fait connoistre souuent des proprietez particulieres & secrettes, qui autrement ne peuuent estre découuertes. Ces mesmes inclinations agissent quelquefois en distance éloignée aussi bien que par l'atouchement;

comme en la pierre d'Aymant qui atire le fer, & au Naphte de Babylone, qui s'enflame à la veuë du feu. Ces operations ſi ſubtiles meritent bien d'eſtre curieuſement obſeruées, puiſqu'elles ouurent le chemin des plus ſecrets myſteres de la nature, & qu'elles peuuent faciliter la connoiſſance des choſes futures par vne magie naturelle.

Nous voyons que la diſpoſition de l'air à la pureté ou à la corruption ſe peut aſſez facilement connoiſtre par diuerſes experiences; comme par les vens qui regnent pendant les premiers

mois de l'année, ou par les chaleurs immoderées du Printemps, ou bien par la putrefaction des rosées de May, ou par la prompte corruption des viandes exposées à l'air, & mille autres semblables espreuues. De sorte que par ce moyen on pourroit preuoir assurément les années pestilentielles, & sujettes aux maladies epidimiques.

On peut aussi facilement pronostiquer les temperamens des saisons, & les changemens du temps par quelques actions des bestes, & principalement des oiseaux qui viuans en vn air

plus pur & plus ſubtil en reſſentent bien plutoſt les moindres alterations ; comme lors que les oiſeaux qui changent tous les ans de pays arriuent plutoſt que l'ordinaire, cela ſignifie vne conſtitution extraordinaire de la ſaiſon. Car ſi ſont oiſeaux d'Hyuer, qui viennent des pays froids, cela preſage que les froidures ſeront grandes. Et ſi ce ſont oiſeaux de Printemps, comme les Irondelles & les Cailles, il faut atendre de grandes chaleurs pendant l'Eſté.

Quant les oiſeaux Aquatiques quittent les eaux pour voler au riuage, cela pre-

dit des pluyes : Et la raison en est que ces animaux, qui de leur nature ayment extremément l'eau, ne se mettent iamais dans le grand air qu'alors qu'ils le sentent humide & conforme à leur naturel.

Si le Heron monte haut dedans l'air, il presage la pluye : au contraire le Milan faisant la mesme chose nous pronostique la chaleur & la serenité. La cause en est, à mon auis, que ces oiseaux ne montent iamais dans l'air que quand ils le trouuent conforme à leur temperament. Le Heron qui vit ordinairement dans les eaux aime à

rencontrer l'air humide, outre qu'ayant les aisles fortes & larges, il a besoin d'vn air espais & grossier pour soustenir son vol. Mais le Milan qui est oiseau de proye, & par consequent d'vne complexion fort chaude, ne se plaist iamais tant dedans l'air que quand il est chaud & serain, volant d'ordinaire contre le vent, comme les poissons qui remontent l'eau.

Quant les animaux presentent la pluye on obserue qu'ils paissent de meilleure heure qu'ils n'ont accoustumé, de crainte que le mauuais temps ne les preuienne,

Il est certain que quand les poissons se viennent iouër sur la surface de l'eau, on voit suiure ordinairemẽt la pluye ; & la raison en est, que le poisson qui est ennemy de la seicheresse, ne s'approche iamais de l'air que quand il le ressent extremement humide.

Nous voyons aussi que les blessures & les playes font sentir plus de douleur quand le temps se doit disposer à la pluye ou la gelee ; d'autant que l'vne augmente l'abondance des humeurs, & l'autre les rend plus acres.

On peut semblablement preuoir les grands vents par

le mouuement inquis d'vne flame & d'vne chandelle, ou par le resonnemẽt des eaux, & les bulbes qui paroissent dessus en temps serain, & mille autres semblables obseruations qui meritent bien d'estre soigneusement recherchees.

CHAPITRE XII.

De la force de l'imagination.



A puissance de l'imagination & ses effects admirables sont si fort connus de tout le monde, & tant

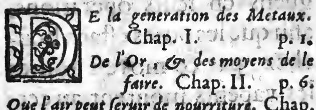
d'Autheurs en ont traitté si amplement, qu'il est presque impossible de parler de cette matiere sans toucher au bien d'autruy. Ie diray seulement que la plus-part des operations de la Magie qui nous semblent si estranges, se font ordinairement par la tromperie de l'imagination. Aussi voyons-nous que les Magiciens font d'ordinaire leurs incantations sur des enfans ou sur des femmes qui ont l'imaginatiue fort foible : de sorte que bien souuent ils pensent souffrir veritablement des maux qui ne sont rien qu'imaginaires. Les hommes ne sont pas si facile-

ment deceus par ces illusions, d'autant qu'ils ont l'esprit plus fort pour resister à semblables prestiges. I'obserue pareillement que les Magiciens se seruent d'onguens en leurs operations, afin que les pores estans boûchez, par ce moyen toutes les vapeurs montent au cerueau, & offusquent l'imagination ; ce qui leur donne plus de facilité pour imprimer en l'esprit les choses qu'ils veulent faire croire.

FIN.

TABLE DES MATIERES contenuës en cet Ouurage.

LIVRE PREMIER.



LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIESME.

LIVRE QVATRIESME.

LIVRE CINQVIESME

LIVRE SIXIESME.

ADVER-



ADVERTISSEMENT.

MOnsieur Bacon estoit si amoureux des sciences naturelles, qu'il auoit enuie de faire bastir prés de Londres vn College destiné particulierement à cette sorte d'estude: mais preuoyant bien que cet ouurage estant du nombre des grands desseins qui demeurent souuent dans le simple project, ne pourroit pas estre si tost acheué, il a voulu au moins nous en laisser le modelle. Pour cet effet il s'est seruy de la fiction d'vn voyage en la terre Australe, où il depeint estre abordé dans vne Isle parfaitement bien policee, dans laquelle (entre autres establissemens)

il rencontra vn College semblable à celuy qu'il auoit dessein de fonder. Ie laisse au Lecteur son iugement libre sur cette piece, & me contenteray seulement de dire que cet ouurage me semble estre à peu prés de mesme nature que la Republique de Platon, ou l'Vthopie de Thomas More, & semblables autres reglemens dont les hommes ne sont pas capables, & qui ne se peuuent faire que sur du papier. Nous deuons neantmoins regretter que ce soit vne fable, & non pas vne verité; car ie ne doute point qu'on ne tirast vne grande vtilité d'vn pareil establissement.



L'ATLAS NOVVEAV,

DE MESSIRE

FRANCOIS BACON, Baron de Verulam, Vicomte de S. Alban, & Chancelier d'Angleterre.

APRES auoir demeuré quelque temps au Perou, nous fismes voile sur la mer Australe tirant vers la Chine & vers le Iapan,

ayans muny noſtre vaiſſeau de viures & autres choſes neceſſaires pour vn an. Au commencement nous euſmes les vents d'Eſt fauorables, mais aſſez foibles pendant cinq mois. Apres le vent s'eſtant mis au Zud, voyans que nous ne pouuions tenir la route que nous auions reſoluë, nous fuſmes ſur le poinct de retourner au port d'où nous eſtions partis. Mais le vent ſe rendit ſi fort & ſi violent, que malgré nous il fallut relaſcher deuers le Nort. Pendant ce temps, les viures que nous auions meſnagez le mieux qu'il auoit eſté poſſible commencerent

à nous manquer : De ſorte que nous voyans expoſez aux perils de la tempeſte, & reduits à vne extreme neceſſité de viures, nous n'auions plus autre penſee deuant les yeux que de nous preparer à la mort que nous iugions ineuitable. En cette extremité nous portions nos plus ardentes prieres au Ciel, pour ſupplier le Createur de ce grand monde de nous vouloir departir en cette occaſion les effets de ſa bonté & de ſa miſericorde. Et comme autrefois il auoit découuert la face des abyſmes pour deſſeicher la ſuperficie de la terre, il luy plûſt auſſi nous faire

voir maintenant quelque coste ou quelque riuage.

Ie croy que Dieu exauça nos prieres : car le lendemain sur le soir, la tempeste nous poussant tousiours vers le Septentrion, nous apperceusmes comme vne quantité de nuees fort espaisses, qui nous donnerent quelque esperance que la terre ne pouuoit pas estre fort esloignee. Outre que nous coniecturions que ces regions Australes, qui n'auoiẽt point encores esté découuertes, deuoient sans doute estre remplies ou d'isles ou de terre ferme. C'est pourquoy nous tirasmes vers cet endroit, re-

connoiſſans meſme pendant la nuit par quelques apparences, que nous eſtions prés de la terre. Si toſt que le iour commença de poindre, nous viſmes clairement vne coſte pleine de bois & de foreſts, qui la faiſoient paroiſtre plus obſcure : Et apres vne heure & demie de chemin, nous abordaſmes prés d'vn port où eſtoit baſtie vne ville de grandeur aſſez mediocre, mais dont les edifices paroiſſoient fort beaux & d'vne belle ſymmetrie. La miſere où nous eſtions nous faiſoit trouuer les heures ſi longues, & nous donnoit vn ſi grand deſir de deſcendre en terre,

que nous appliquions toute
noſtre induſtrie pour auancer
noſtre deſſein. Mais comme
noſtre vaiſſeau eſtoit preſt
d'entrer dans le havre, nous
viſmes à l'inſtant vne foule
d'hommes accourans ſur le
riuage, qui portoient des ba-
ſtons en leurs mains, leſquels
ſans faire bruit nous aduerti-
rent par ſignes, que nous euſ-
ſions à ne paſſer plus outre.
Cela nous mit vn peu en pei-
ne, & nous fit ſonger quelle
reſolution nous deuiōs pren-
dre. Mais pendant que nous
eſtions en ces doutes, nous
viſmes arriuer à noſtre nauire
vne chalouppe chargee de
huict hommes, dont l'vn te-

noit en ſa main vn baſton de roſeau ferré par les deux bouts ; qui ſans teſmoigner aucune deffiance monta dedans noſtre vaiſſeau : où s'eſtant adreſſé à celuy qu'il iugeoit le plus apparent de la trouppe, il luy donna vn rouleau qui ſembloit eſtre fait de quelque eſcorce d'arbre, dans lequel ces choſes eſtoiẽt écrittes en Hebreu, en Grec, en Latin, & en Eſpagnol. *Que perſonne de vous ne prenne terre en ce lieu ; & diſpoſez vos affaires de ſorte que vous partiez d'icy dans ſeize iours, ſi nos Magiſtrats ne vous permettent d'y ſejourner plus long temps. Cependant ſi vous auez*

affaire de viures, d'eau, ou de medicamens pour vos malades, ou que vostre vaisseau ait besoin d'estre refait, redigez nous par escrit vos necessitez, & nous vous ferons apporter charitablement tout ce que vous desirerez auoir. Ces choses estoient écrittes en fort beau caractere, & decorees tout à l'entour d'vne taille douce, où estoient representez des Cherubins qui de leurs aisles couuroient plusieurs Croix. Cet Officier nous ayant laissé ce mandement, s'en retourna, laissant vn de sa suitte pour attendre nostre responce. Nous fusmes long temps à deliberer

ſur ce ſujet, ayans l'eſprit agité de diuers mouuemens. La deffence qu'ils nous faiſoiēt de deſcendre en terre, & le commandement de ſortir ſi toſt du port nous donnoient de l'inquietude : mais quand nous conſiderions que ces gens ſçauoient tant de ſortes de langues, & qu'ils nous auoiēt parlé ſi humainement, cela nous faiſoit eſperer quelque choſe de bon. Et ce qui nous donnoit encores vn grand ſujet de reſiouïſſance, eſtoit la grande quantité de Croix que nous auions veu marquees ſur le rouleau, d'où nous tirions vn bon augure: enfin nous fiſmes noſtre

reſponce en Eſpagnol, qui contenoit ces mots. Que pour noſtre vaiſſeau il n'auoit point beſoin d'aucune reparation: mais que pour les malades nous en auions en grande quantité, & ſi mal diſpoſez, que ſi nous n'obtenions permiſſion de les porter à terre, ils courroient fortune de perdre la vie. Nous leur declaraſmes auſſi par le menu toutes les choſes qui nous manquoient, & leur fiſmes ſçauoir que nous auions pluſieurs ſortes de marchandiſes que nous donnerions en échange de celles qui nous eſtoient neceſſaires: le tout auec aſſeurance que

nous ne ferions aucun tort à personne. On renuoya cet homme auec cette response, apres luy auoir offert quelque argent pour luy, & vne robe de soye pour presenter au Magistrat : Mais il fit si peu d'estat de ces presens qu'à peine les voulut il regarder ; & s'estant remis dans vne chalouppe, s'en retourna dedans la ville.

Enuiron trois heures apres, arriua vers nostre vaisseau vn homme qui paroissoit estre des premiers en authorité parmy ce peuple. Il estoit vétu d'vne robe à grandes manches d'vn certain drap ondé de couleur bleuë, mais

fort viue & fort esclatante:
Son bonnet estoit de la mesme étoffe, fait à peu prés en forme de Tulban, mais non pas si grand ny si haut que les Turcs ont accoustumé de le porter. Vne barque dorée de tous costez l'amenoit, accompagné seulemēt de quatre autres, mais apres suiuoit vne chalouppe remplie d'enuiron vingt hommes. Quant ils eurent approché le nauire à la distance d'vn ject de pierre seulement, ils firent signe que nous leur enuoyassions quelques-vns des nostres pour conferer: Ce qui fut aussi tost executé, leur ayans enuoyé le premier venu

des noſtres & quatre pour l'accompagner. Si toſt que nous fuſmes aprochez d'eux auſſi prés que la voix ſe pouuoit ouyr, ils s'arreſterent, nous ayans en meſme temps ordonné que nous n'aprochaſſions point plus prés. Cela eſtant fait, ce perſonnage ſi venerable, dont nous venons de parler, s'eſtant leué commença à nous interroger en Eſpagnol, ſi nous eſtions Chreſtiens : ce que nous luy aſſuraſmes hardiment, ne craignans point d'auoüer noſtre Religion, puiſque nous auions veu des Croix grauées ſur le rouleau qu'ils nous auoient laiſſé le

iour precedent. Ayant entendu noſtre reſponce il éleua vne main au Ciel, & mit l'autre dedãs ſa bouche (qui eſt la façon de faire de ces peuples quand ils veulent rendre graces à Dieu de quelque choſe) & continuant ſon diſcours, nous parla en ces termes, *Si vous voulez iurer tous que vous n'eſtes point Pyrates, & que depuis ſix ſemaines vous n'auez point répandu de ſang humain, iuſtement ou iniuſtement, nous vous permettrons de prendre terre.* Alors nous l'aſſuraſmes que nous eſtions tous preſts de faire ce ſerment. Ce qui fut auſſi toſt redigé par eſcrit,

par

par vn de ceux qui l'accompagnoient, faisant, à mon auis, l'Office de Greffier. En suitte de cela, vn autre de la trouppe ayant parlé quelque temps à l'oreille de ce Magistrat, il nous cria tout haut, *Que nous ne deuions pas trouuer cela mauuais, si ils n'estoient entrez dans nostre vaisseau pour cette conference, ny attribuer cela à vn effet d'orgueil ou de mépris, mais que leur ayans fait entendre que nous auions en nostre nauire quantité de malades, le Conseruateur de la santé publique leur auoit commandé de ne nous point parler que separés de quelque distance, crainte de*

receuoir la communication de ce mal. Ayans mis vn genoux en terre nous luy proteſtaſmes noſtre obeyſſance, & luy rendiſmes graces de tant d'honneur & de courtoiſie qu'il nous faiſoit, l'aſſurans au reſte, que nos malades n'eſtoient point infectez d'aucune maladie contagieuſe. Comme il fut retourné à la ville, le Greffier qui auoit redigé par eſcrit nos réponces vint joindre noſtre bord, tenant en ſa main vn fruit de ce pays, fort ſemblable au Citron, duquel il ſe ſeruoit comme d'vn excellent preſeruatif contre le mauuais air. Il nous fit pre-

ſter le ſerment au nom de Ie-
ſus-Chriſt & de ſes merites,
& nous diſt que le lendemain
ſur les ſix heures du matin on
nous meneroit en la maiſon
des eſtrangers, où nous trou-
uerions toutes les choſes ne-
ceſſaires, tant pour nous que
pour nos malades. Apres
auoir acheué ſa commiſſion,
comme il fut ſur le point de
s'en retourner, nous luy pre-
ſentaſmes quelque argent,
mais luy en ſouſriant le refu-
ſa, diſant qu'il neſtoit pas iu-
ſte de receuoir double ré-
compenſe pour vn meſme
ſeruice; voulant dire par là,
comme ie penſe, qu'il rece-
uoit de la Republique vn aſſés

grand ſalaire, ſans en prendre encores de noſtre part. Car i'aperceus du depuis que c'eſtoit vne choſe extremément infame parmy eux que de tirer ainſi profit de deux coſtez.

Le lendemain dés la pointe du iour, cet Officier qui nous eſtoit venu trouuer le premier iour auec vn roſeau à la main, reuint nous aduertir qu'il auoit charge des Magiſtrats de nous conduire en la maiſon des eſtrangers, & qu'il auoit preuenu l'heure deſtinée à cet effet, afin que nous euſſions plus de loiſir pour vaquer à nos affaires. Car, dit-il, ſi

vous me voulez croire, ie vous conſeille d'enuoyer quelques-vns des voſtres auec moy pour viſiter le lieu, & diſpoſer les departemens auparauant que de deſcharger vos malades, & les autres que voulez faire deſcendre en terre. Nous le remerciaſmes du bon auis qu'il nous donnoit, conformément auquel nous luy donnaſmes ſix des noſtres pour l'accompagner, du nombre deſquels ie me trouuay.

Comme nous fuſmes à terre il marcha le premier pour nous ſeruir de guide, & nous fiſt paſſer premierement au trauers de trois

grandes places entourees de beaux edifices, où le peuple estant accouru de toutes parts, s'estoit rangé en ordre pour nous voir : mais auec des regards & des gestes si doux & si affables qu'ils sembloient estre venus là plutost pour nous congratuler de nostre bien-venuë que par la seule enuie de nous considerer : car plusieurs nous estendoient les bras en signe de resiouyssance.

La maison des estrangers est fort superbement bastie, mais toutefois sans superfluités : La matiere en est de brique, d'vne couleur beaucoup

plus belle que n'eſt la noſtre. Les feneſtres ſont faites d'vne étoffe fort deliée & tranſparente, & bien ſemblable au verre, mais differente en ce qu'elle n'eſt point ſujette à ſe caſſer. Il y a pluſieurs appartemens, capables de loger iuſques à cinq cens perſonnes, & tous ne ſont point enrichis de dorures ny de lambris, mais ſeulement fort bien pourueus de toutes les commoditez requiſes à vn logement. Si toſt que nous fuſmes entrez en ce logis noſtre conducteur nous demanda quel nombre nous eſtions, & combien il y en auoit de malades. Nous fiſ-

mes responce que nous estions cinquante en tout, desquels il y en auoit dixsept de malades. Il nous mena incontinent visiter les chambres que lon nous auoit preparées, qui estoient dixhuict en nombre; desquelles il y en auoit trois destinées pour les principaux d'entre nous qui habiteroiēt separément, & les quinze autres pour le reste de la trouppe où lon se se logeroit deux à deux. Apres cela il nous fit voir vne fort longue gallerie bastie en forme de dortoir, dont l'vn des costez estoit vuide, sans y auoir autre chose que les fenestrages: & en

l'autre eſtoient baſties dix-ſept cellules faites de bois de Cedre, & bien élabourez, où lon auoit accouſtumé de mettre les malades. De ſorte que les departemens qu'il nous aſſigna faiſoient en tout le nombre de quarante chambres, dont lon en reſeruoit ſept ou huict pour y mettre les malades lors qu'ils ſeroient gueris.

En ſuitte il nous mena dans vne ſalle, où ayant leué ſon baſton, (comme c'eſt la couſtume de ceux qui commandent parmy eux) il nous parla en ces termes : *Nous vous faiſons aſſauoir, que ſuiuant la couſtume du pays, apres ce*

iourd'huy & demain que nous vous donnons pour deſcharger vos compagnons en terre, vous n'ayez à ſortir de cette maiſon pendant trois iours. Et ne faut point que vous trouuiez cela rude, puiſque c'eſt vn ordre qui regarde ſeulement voſtre repos & voſtre ſanté. Cependant vous ne manquerez d'aucune choſe, & nous ſommes icy deſtinez à vous ſeruir en toutes vos affaires.

Nous luy promiſmes de garder exactement ce qui nous eſtoit commandé ; & l'ayans remercié de tant de ſoin qu'il auoit de nous, nous luy vouluſmes faire quelque preſent, mais l'ayant refuſé

comme auparauant, il se retira dans la ville. Peu apres on nous vint conuier d'aller disner; où nous trouuasmes vne table couuerte de toutes bonnes viandes, mais sans aucune friandise ou superfluité. On nous seruit de trois sortes de boissons, dont l'vne estoit du vin, la seconde de la biére, mais beaucoup plus clarifiée que la nostre, & la troisiéme estoit vne liqueur tirée d'vn fruit particulier à cette region, & fort excellent pour la santé. On enuoya aussi quantité de Citrons pour nos malades, d'autant que ce fruit est vn souuerain remede contre les

maladies de mer. Ils apporterent quant & quant vne boëte remplie de pillules, auec ordre d'en faire prendre à chacun de nos malades vne ſeulement peu auant l'heure du ſommeil.

Le lendemain nos malades ayans eſté tranſportez en terre, & nos marchandiſes deſchargées, i'aſſemblay tous mes compagnons & leur parlay de la ſorte : Mes chers amis, il eſt beſoin de conſiderer en quel eſtat ſont nos affaires, & quelle eſt la condition de noſtre vie preſente. Dans le moment où nous penſions eſtre enſeuelis dedans le profond des

abyſmes, nous auons eſté iettez à terre comme d'autres Ionas hors du ventre de la Balene. Nous ſommes abordez en vne region inconnuë, & n'y a que Dieu ſeul qui ſçache quant nous pourrons reuoir l'Europe. C'eſt vne eſpece de miracle que nous ayons eſté conduits par la fortune pour nous eſchaper du peril, mais ce ne ſera pas vn effet moins miraculeux ſi nous pouuons retourner en noſtre patrie. De ſorte qu'il eſt à propos que chacun éleue ſon eſprit au Ciel; pour rendre graces à Dieu de l'aſſiſtance qu'il nous a donnee, & le ſupplier de

nous garentir de tous dangers à l'aduenir, comme il nous a desia preserué des perils precedens. Et pour obtenir plus facilement la continuation des faueurs diuines, il faut reformer nostre vie & corriger nos vices. Nous sommes abordez icy en vn païs où le Christianisme est estably, & parmy vne nation doüee de pieté & fort humaine enuers les estrangers. Il ne faut pas que nous soyons si dépourueus de honte & de pudeur, que de leur faire voir nos vices & nos mœurs déprauees. Ils ne connoissent ny nostre pays ny nos qualitez, & la vertu est la seule

chose qui nous puisse rendre recommandable parmy eux. On nous a enfermé icy comme dedans vne prison, quoy que cela se fasse sous pretexte d'humanité: Que sçauons nous si ce n'est point pour espier nos actions, connoistre nos habitudes & nos inclinations, afin que si elles ne leur sont agreables, ils nous chassent incontinent de leur patrie; & qu'au contraire si elles leur plaisent, ils nous permettent de demeurer icy plus long temps? peut estre que ceux qui sont destinez pour nous seruir, sont autant d'espions pour en faire rapport: c'est pourquoy ie vous

conjure par le ſoin que vous deuez auoir de vos ames & de vos corps, de vous comporter de ſorte que vous puiſſiez demeurer en la grace de Dieu, & meriter la bienveillance des hommes.

Apres que i'eus ainſi acheué, tous mes compagnons me remercierent du ſalutaire aduis que ie leur auois donné, & me promirent de viure auec tant de modeſtie que perſonne n'auroit ſujet de ſe plaindre d'eux. Ainſi nous paſſaſmes ces trois iournees aſſez gayement, attendans ce que lon nous ordonneroit de faire apres : mais cependant nous receuions vn grand contente-

contentement de voir que nos malades reuenoient en conualefcence, auec vn progrez fi vifible, que lon euft dit que Dieu eftoit leur Medecin, tant ils gueriffoiēt promtement & fans aucune peine.

Quand les trois iours furent expirez, vn homme que nous n'auions point encores veu nous vint trouuer, veftu d'eftoffe bleuë, ainfi que le premier, en cela feulement different que fon bonnet eftoit blanc, & marqué par le haut d'vne Croix rouge. Apres nous auoir faluez auec vne profonde reuerence, il nous requit que nous euffions à luy donner quelques-

vns des noſtres auſquels il pûſt parler ſecrettemẽt. Nous qui attendions de luy la reſolution du bien ou du mal que nous deuions ſouffrir, choiſiſmes auſſi toſt quelques-vns d'entre nous, & les autres s'eſtans retirez il nous parla de la ſorte.

Meſſieurs, ie ſuis le Gouuerneur de cette maiſon des eſtrangers, Chreſtien de Religion & Preſtre de profeſſion: c'eſt pourquoy ie viens vous offrir mon aſſiſtance, me croyant obligé à vous rendre ſeruice, eu égard que vous eſtes eſtrangers & Chreſtiens. Outre que ie vous veux aduertir de quelque

chose que vous serez bien aise de sçauoir. Vous sçaurez donc que nos Magistrats ont resolu de vous permettre de pouuoir sejourner en ce pays pendant six semaines. Mais si vos affaires requierent vn plus long sejour, ie me promets de vous faire prolonger ce terme, nos loix n'estans pas en ce poinct si rigoureuses & precises. Vous sçaurez aussi que cette maison des estrangers est fort riche & opulente, à cause que depuis quarante ans elle a fait vne grande espargne de tous ses reuenus, pour n'auoir esté obligee à aucune despense, n'estant venu aucun estran-

ger en ce pays depuis tant d'annees : c'eſt pourquoy ne vous mettez point en peine des frais que vous ferez pendant ce ſejour, il y a vn fond affecté pour ce ſujet qui ne manquera point. Quant aux marchandiſes que vous auez apportees, vous en aurez auſſi le meſme contentement : car on vous en donnera la iuſte valeur en autres marchandiſes, ou en argent, ſuiuant ce que vous aimerez le mieux. Que ſi vous deſirez quelque autre choſe, ne feignez point de le demander, auec aſſeurance de n'eſtre pas éconduits. Il me reſte ſeulement à vous dire, qu'il ne vous eſt

pas permis d'éloigner les murailles de la ville, ny de vous écarter dans le païs plus loin que de deux mille, ſans vne permiſſion particuliere des Magiſtrats.

Comme il eut acheué ſon diſcours, apres auoir admiré entre nous ſa courtoiſie & ſon affection, nous luy repartiſmes que nous ne ſçauions quelle reſponſe luy faire, & que les paroles nous manquoient pour luy pouuoir exprimer les reſſentimens que nous auions des teſmoignages d'affection qu'il nous auoit rendus. Que nous penſions mieux ſatisfaire à ces obligations par le ſilence, que

par des complimens: & qu'au reste nous obseruerions punctuellement toutes les choses qu'il nous auoit commandees, encores que nous eussions assez de curiosité de voir plus amplement le païs où nous receuions vn si bon traittement. Nous luy protestames à iamais vn fidelle seruice, remettans entre ses mains la disposition de nos vies & de nos biens. A tout cela il repliqua, que pour luy estant Prestre, il ne desiroit de nous autre reconnoissance que celle qui estoit conuenable à sa profession, c'est à sçauoir vn amour fraternel, & le salut de nostre ame & de no-

ſtre corps. En ſuite ayant fait voir dedans ſes yeux quelques larmes en ſigne d'amitié & de commiſeration, il nous laiſſa tous eſtonnez de ioye & de contentement, nous imaginans eſtre arriuez en vn païs habité par des Anges

Le iour ſuiuant ſur les dix heures, le Gouuerneur de la maiſon reuint nous trouuer, & apres quelques ſalutations il nous aſſeura n'eſtre venu pour autre deſſein que pour nous viſiter. Il prit vne chaire, & apres nous auoir fait aſſeoir à l'entour de luy, il commença à nous entretenir ainſi.

C'eſt vne choſe ordinaire

parmy nous autres habitans de cette Isle de Benſalem, (c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit) & pratiquée de tout temps, d'auoir vne parfaite connoiſſance de toutes les autres nations de la terre, quoy que nous leur ſoyons inconnus ; ſoit à cauſe de la ſcituation deſerte & eſloignée de ce lieu, ou à cauſe des Loix qui commandent fort étroittement à ceux qui voyagẽt dans les pays eſtranges de garder le ſecret. C'eſt pourquoy eſtant iuſte que celuy qui ſçait le moins interroge celuy qui a vne plus grande connoiſſance ; il eſt plus à propos que vous me

faſſiez quelques queſtions pour couler le temps doucement.

Nous repartiſmes qu'il auoit preuenu noſtre deſſein: que nous auions vn extreme deſir de connoiſtre le lieu où nous auions déja receu tant de contentement. Et que s'il falloit iuger du Lion par les ongles, ce pays deuoit eſtre la plus belle demeure & plus remplie de felicitez qu'aucune de la terre. Qu'au reſte, puiſqu'il nous donnoit la liberté de nous enquerir, nous le ſupplions de nous vouloir dire par quels moyens la Religion Chreſtienne eſtoit paruenuë iuſques à

eux, & quel auoit esté l'Apostre qui leur auoit annoncé l'Euangile, veu qu'ils estoient si esloignez du lieu où Iesus-Christ auoit fait sa demeure, & separez du reste de la terre par tant de mers & de regions inconnuës. Luy témoignant à son visage qu'il approuuoit nostre demande; Vous m'obligez (dit-il) de commencer par cette question, car cela me fait iuger combien vous auez l'esprit porté aux choses celestes, & ie m'efforceray de satisfaire en peu de mots à vostre curiosité. Enuiron vingt années apres que nostre Sauueur Iesus-Christ eut monté aux

Cieux, pendant vne nuict assez obscure, les habitans de Remfuse, qui est vne des villes de cette Isle, scituée vers le Midy, apperceurent dedans la mer, enuiron à vn mille du riuage vne Colomne de lumiere qui portoit sa pointe iusques dedans les Cieux, au haut de laquelle se voyoit vne grande Croix toute de feu, plus brillante que le reste de la Colomne. Tout le peuple de la Cité estonné d'vn spectacle si estrange accourut dessus le riuage; quelques-vns plus hardis que les autres se ietterēt dedans des barques pour aller reconnoistre de prés

ce que c'estoit. Mais quand ils furent approchez enuiron à soixante pas de la Colomne, ils ne peurent passer outre, comme si leurs basteaux eussent esté retenus & liez. Par hasard en l'vne des chaloupes se trouua vn des Peres de la maison de Salomon (laquelle maison, ou plutost societé, est la seule heritiere de ce Royaume) iceluy ayant consideré fort attentiuemēt cette Colōne, & la Croix qui estoit au bout, se prosterna en terre, & puis se releuant sur ses genoux, tēdant les mains au Ciel, il fit ses prieres à peu prez en ces termes.

Grand Dieu dominateur

du Ciel & de la terre, qui auez daigné honorer noſtre ordre de la connoiſſance des principaux ſecrets de la nature, & qui nous auez appris à diſtinguer les miracles d'auec les artifices ou les illuſions, ie confeſſe auiourd'huy en preſence de tout le monde, que ce que nous voyons eſt vn ouurage de vos mains, qui ſurpaſſe les effects naturels: & puis que nous ſçauons que vous ne faites iamais de miracles que pout quelque fin extraordinaire, & que vous laiſſez touſiours agir la nature ſi ce n'eſt pour quelque ſujet important, nous vous ſupplions deuotement vouloir

permettre que nous décou-urions l'intelligence de cette apparition, & les mysteres qu'elle cõtient, afin que nous puissions executer vos saintes intentions.

Apres qu'il eut acheué ses prieres, il sentit que la barque où il estoit n'estoit plus arrestee, & qu'elle pouuoit auancer facilement : ce que ayant pris pour bon augure, & comme vne permission de s'approcher plus pres, il commanda aux rameurs de conduire le bateau prés de la colomne: mais auparauant qu'il y pûst arriuer, la colomne se dissipa, & la Croix fut enleuee dans le Ciel: de sorte qu'il

n'y resta plus aucune chose, sinon vn petit coffret de Cedre nageant dessus les eaux, duquel sortoit vn rameau de Palme. Ce Pere l'ayant fait mettre dans sa barque auec grande reuerence, elle s'ouurit toute seule, & fit voir qu'elle contenoit seulement vne Lettre & vn Liure, tous deux escrits en velim, & enroullez de linge. Là estoient contenus tous les Liures Canoniques, tant du vieil que du nouueau Testament, mesme l'Apocalypse, & quelques autres, quoy qu'ils ne fussent pas encores escrits de ce temps-là. Quant à la Lettre elle contenoit ces mots,

Moy, Barthelemy, seruiteur de Dieu, & Apostre de Iesus-Christ, ayant esté commandé par vn Ange qui m'est apparu en sa gloire, d'exposer ce petit coffre aux flots de la mer ; Ie fais assauoir au peuple dans le pays duquel il doit aborder suiuant Ordonnance Diuine, qu'il iouyra à l'aduenir de toutes sortes de felicitez, en receuant la Loy de grace, dont les mysteres sont icy enclos.

En la lecture de ces escrits, il arriua quasi vn miracle pareil à celuy qui se fit lors que tous les Apostres receurent le don des Langues. Car y ayant alors en ce pays plusieurs Indiens, Perses, Hebreux,

breux, & autres peuples diuers, outre les habitans du païs, chacun lisoit ces liures auec autant de facilité & d'intelligence que si ils eussent esté écrits en leur langue naturelle. Voila comment nostre region a esté deliuree de l'idolatrie & du paganisme par le moyen de cette cassette, & de l'Euangile que cet Apostre nous enuoya. Apres ce discours, comme le Gouuerneur vouloit reprendre haleine pour cõtinuer la suite de son entretiẽ, il fut diuerty par vn valet qui le vint appeller; de sorte que nous fusmes contrains pour cette iournee d'en demeurer là.

Le lendemain à l'issuë du disner, il nous vint retrouuer, & apres s'estre excusé de quoy le iour precedent il auoit esté obligé de nous fausser compagnie, il protesta de vouloir reparer cette faute par vn plus long entretien si nous l'auions agreable. Nous fismes responce que sa conuersation estoit si douce, qu'elle nous auoit fait oublier toutes nos miseres passees, & que nous acheterions tousiours volõtiers vne heure de son entretien au prix d'vne annee de nostre vie. Apres cette repartie nous ayant fait asseoir: C'est à vous (dit-il) maintenant à me

faire naiſtre vne queſtion qui me fourniſſe de matiere pour vous entretenir. Quelques-vns des noſtres ayans pris la parole, luy reſpondirent, que nous ne voulions pas abuſer de la liberté qu'il nous donnoit, & que ce nous eſtoit aſſez d'honneur de l'écouter ſans luy oſer preſcrire le ſujet de ſon diſcours. Mais nous ayant preſſé plus que deuant, il fallut obeïr, pour ne paroiſtre trop importuns dans la ciuilité. De ſorte que reſpõdant pour tous, ie luy dis, que l'vne des choſes que nous trouuiõs la plus eſtrange parmy tant de merueilles de cette Iſle, eſtoit de voir

que toutes les contrees de la terre habitable, les mœurs des peuples, & leurs coustumes leur estoient si fort connuës, & que neantmoins iusques icy leur Isle n'auoit point esté découuerte, quoy que les Espagnols & les Hollandois eussent fait plusieurs nauigations en cette mer. Outre que plusieurs de leurs gens ayans voyagé dans l'Europe, comme il y auoit apparēce, on n'auoit neantmoins iamais ouy parler du nom de leur demeure. Qu'en outre, ce qui nous sembloit encores plus admirable, estoit d'entendre qu'ils sçauoient toutes les langues, mesmes des

peuples les plus éloignez, & que c'estoit approcher de la nature Diuine, que de connoistre ainsi toutes les choses du monde, & demeurer neantmoins inconnus. A cela s'estãt mis à sous-rire, Vrayement, dit-il, vous auez raison d'auoir fait au commencement quelques excuses, puis qu'il semble que vous nous vouliez accuser de magie, comme si nous auions coustume d'enuoier par toute la terre des Esprits aëriens, pour nous faire rapport de tout ce qui se passe dans les païs estranges, & nous apprendre les mœurs & la langue de toutes les nations du monde.

Nous repartiſmes à cela auec toute l'humilité & le reſpect qu'il nous fut poſſible, témoignans à noſtre viſage que nous receuions ce qu'il venoit de dire comme vne raillerie : & luy diſmes que veritablement nous ſoupçonnions en cela quelque choſe de ſurnaturel, mais qui procedoit plutoſt d'vne operation diuine que magique ; & que ce qui nous auoit meu à luy faire cette propoſition, eſtoit qu'au precedent diſcours il auoit fait mention de certaines loix qui commandoient rigoureuſemēt à ceux qui voyageoient de ne point découurir les myſteres de

leur patrie. Il nous respondit que nous auions la memoire fort bonne, & que pour la raison que nous venions d'alleguer, nous ne deuions trouuer mauuais si dans son discours il reseruoit quelque chose de particulier, qui ne luy estoit pas permis de dire, mais que nous en sçaurions assez pour contenter nostre curiosité.

Vous sçaurez donc (dit-il en continuant) qu'il y a trois mille ans ou enuiron, que les nauigations estoient bien plus grandes & plus frequentes qu'elles ne sont pas aujourd'huy. Et ne croyez point que i'ignore comment

depuis cent ans quelques-vns des voſtres ont fait des voyages de mer aſſez loingtains, car cela ne merite pas d'eſtre mis en comparaiſon auec ceux dont ie vous parle. Ie ne ſçai ſi l'exemple plus recent de l'Arche qui auoit ſauué les reſtes du monde, rendoit en ce temps-là les hommes plus hardis, & moins apprehenſifs des perils de la mer ; ou bien quelqu'autre conſideration, mais il eſt certain que les longues nauigations eſtoient bien plus frequentes. Les Phœniciens & les Tyriens, qui n'eſtoient que de petites Republiques, auoient

neantmois de grandes armees Nauales. En Egypte, en la Chine & au Iapon, on eût trouué facilement quantité de grands vaiſſeaux bien équippez pour les voyages de long cours, où auiourd'huy à peine peut-on recouurer quelques méchantes barques. L'Iſle Atlantique, que vous nommez auiourd'huy l'Amerique, pouuoit alors mettre touſiours en mer quinze cens grands nauires bien munis de toutes choſes neceſſaires; comme nous l'apprenons par les Annales que nous auons de ce païs; bien que de tout cela il n'en ſoit reſté parmy vous

aucune souuenance. Or en ce temps-là nostre Isle estoit fort connuë, & frequentee par le commerce de toutes les nations de la terre. Et mesme plusieurs Arabes, Caldeens & Perses s'y habituerẽt, desquels il en reste auiourd'hui quelques familles parmy nous. Il n'y auoit point de peuple ciuilisé en tout le monde qui ne voulût auoir communication auec nous. De sorte que nos vaisseaux se diuisans faisoient plusieurs voyages en diuerses contrées: Les vns s'en alloient vers les colomnes d'Hercule, & penetrans plus auant dans la mer Mediterranée,

visitoient les costes d'Espagne & de Barbarie : Les autres tiroient du costé de la mer Indique pour negotier à Sumatra, aux Philippines, & autres lieux.

Quelques-vns passans bien plus outre, alloient iusques à Cambalu, & aux extremitez de la Tartarie. En ce mesme temps aussi, & longtemps depuis, les Prouinces de l'Isle Atlantique estoient bien florissantes & puissantes en richesses & en nombre de gens de guerre. Et bien que les descriptions qu'vn Autheur de grande authorité vous a laissez de ces païs soient toutes plei-

nes de fables, quand il vous a dit que les descendans de Neptune auoient fondé leur habitation en ces lieux, & qu'ils auoient basty vn Temple à ce Dieu en vn endroit que la nature sembloit auoir rendu inaccessible, & mille autres mensonges de semblable nature; Il est certain neantmoins que la Prouince auiourd'hui nommée le Perou, qu'ils appelloient anciennement Coya, & celle de Mexique, jadis la Tyrambelle, estoient des Royaumes si abondans en richesses & si puissans en armes qu'en moins de dix ans ils entreprirent deux grandes

expeditions. Les Tyrambellans ayans trauersé toute la mer Atlantique auec vne grande flotte coururent toutes les costes de la mer Mediterranée. Et les Coyens nauigeans par la mer Australe firent descente dans nos terres. Pour les premiers ils furent si rudement combattus par les Atheniens, ou quelques autres peuples de la Grece (car cela n'est pas bien constant) qu'il n'en reuint iamais vn seul pour en apporter les nouuelles. Et cela se trouue conforme au rapport de vostre Historien, dont nous auons parlé cydeuant, qui témoigne l'a-

uóir apris d'vn Preſtre Egyptien. Quant aux derniers, la fortune ne leur euſt pas eſté plus fauorable s'ils n'euſſent eu affaire à des ennemis plus doux & plus traitables. Car celui qui regnoit alors en noſtre Iſle, nommé Altabin, Prince fort prudent & fort expert aux affaires de guerre, reconnoiſſant combien il auoit d'auantages deſſus ſes ennemis, que ie puis dire foibles en comparaiſon de ſa puiſſance, proceda ſi dextrement, que s'eſtant ſaiſi de tous les paſſages; il enferma les ennemis qui eſtoient deſcendus en terre, & les empeſcha de

pouuoir retourner à leurs vaiſſeaux : De ſorte que ſe voyans reduits en cette extremité ils furent contrains de ſe rendre à ſa diſcretion. Le vainqueur vſa ſi moderément de ſon aduantage, qu'apres leur auoir fait iurer qu'ils ne porteroient iamais les armes contre lui, il les renuoya tous ſans leur faire autre mal. Ainſi la victoire fut acquiſe ſans combat, & ſans auoir répandu vne goutte de ſang. Mais la vengeance diuine ne voulant pas laiſſer impunie vne entrepriſe ſi iniuſte rauala l'orgueil de ces peuples : Car enuiron cinquante ans apres leur païs fut

destruit & ruiné, non point par vn grand tremblement de terre, comme vostre Historien nous assure, cette region n'y estant nullement sujette, mais par vn grand deluge qui noya quasi tous les habitans. Et pour appuyer d'auantage la verité de cette Histoire, c'est que nous voyons encores auiourd'huy qu'il y a dedans ces Prouinces des fleuues d'vne grandeur extraordinaire, & des montagnes beaucoup plus hautes que celles des autres parties du monde, d'où il sort continuellement grande quantité d'eaux. Ce débordement estoit par tout

iuſques à la hauteur de quarante piés : de ſorte que dans les valées les hommes & les animaux furent entierement ſubmergez. Il s'en ſauua quelques-vns ſur les montagnes, où la hauteur du lieu les preſerua de ce naufrage. Mais comme ils n'auoient pas ſongé à ſe pouruoir de viures & autres choſes neceſſaires, la pluſpart de ceux qui auoient éuité la fureur de l'eau perirent par la faim. Voila d'où procede que l'Amerique eſt ſi peu remplie d'habitans, & que ceux qui s'y trouuent ſont ſi groſſiers & ſi barbares. Auſſi ſont-ils plus ieunes de quatre ſiecles

que les autres habitans de la terre, s'estant coulé cet espace de temps entre le deluge general, & l'inondation de leur pays. Ceux qui s'estoient sauuez de ce rauage d'eaux estoient en si petit nombre, qu'ils ont esté long temps auparauant que de pouuoir repeupler les prouinces : & comme ils estoient grossiers & ignorans, ils n'ont pû laisser à leurs descendans aucune connoissance des arts ny des bonnes lettres. L'apprehension qu'ils auoient de retomber dans le mesme peril, qui leur estoit encores si present, les obligea de demeurer dans les montagnes les plus hau-

tes; où ils trouuerent l'air si froid, que pour se munir contre ses rigueurs ordinaires, ils furent contrains de se vestir de peaux de Lyōs, d'Ours, & autres animaux qui sont assez frequens en cette region. Mais depuis s'estans peu à peu enhardis de descendre dans les vallees & s'y habituer, ils ressentirent les chaleurs si grandes, que n'ayans pas l'inuention de faire des habits plus legers, ils se resolurent d'aller tous nuds, n'ayans pour toute parure que des plumes d'oiseaux, qui ont esté de tout temps en grande estime parmi eux. Vous pouuez donc iuger par

ce diſcours, quelles furent les cauſes qui interrompirent le commerce frequẽt que nous auions auec les peuples de l'Amerique, qui ſont nos plus proches voiſins. Quant aux autres parties du monde, il eſt certain qu'aux ſiecles ſuiuans les nauigations commencerent à eſtre negligees, ſoit que cela arriuaſt à cauſe des guerres qui ſuruindrent en pluſieurs lieux, ou par le cours ordinaire du temps qui ruine toutes choſes : outre que l'Ocean s'eſtant rendu bien plus tempeſtueux qu'à ſon accouſtumee, les longs voyages de mer ſe trouuerent plus difficiles. De ſorte que le

grand abord des eſtrangers eſtant ceſſé, nous n'en voyons plus que rarement, quand la tempeſte ou quelque autre ſujet les porte dans nos coſtes. Voila les raiſons qui nous ont fait perdre la communication des nations eſtranges qui venoient trafiquer icy. Mais quant aux cauſes pour leſquelles nous auõs negligé de voyager dans les terres des autres ie le déduiray cy-apres. Ie ne vous diray point, ſi ie ne voulois mentir, que nos forces nauales ſoient moindres en nombre & en équipage qu'elles n'eſtoient alors: car ce n'en eſt point là le vray ſuiet, puis qu'elles

ſont beaucoup plus grandes. Ie vous vais dire quelle eſt la veritable cauſe de noſtre oiſiueté.

Enuiron l'an 1900. regnoit en cette Iſle vn Prince nommé Salomon, dont la memoire nous eſt chere par deſſus tous les autres, non point que par aucune ſuperſtition nous le reuerions comme vn Dieu; mais nous l'honorons comme le principal Autheur de l'eſtabliſſement de cette Monarchie; laquelle il enrichit de tant de belles loix & d'ordonnances, ſi vtiles pour le maintien de la ſocieté publique, que nous le reconnoiſſons pour le Le-

giſlateur de noſtre nation. Ce Roy eſtoit doüé de tant de vertus, & d'vne ame ſi genereuſe que toutes ſes penſees ne s'attachoient qu'au bien public, & ſon plus grand deſir eſtoit d'accroiſtre en quelque choſe les felicitez de ſon Eſtat. Conſiderant donc que ce Royaume eſtoit pourueu de toutes choſes neceſſaires à la vie, ſans auoir beſoin de rien mendier dans les pays eſtranges, & que les forces eſtoient aſſez grandes pour ſe deffendre des inuaſions ennemies; l'Iſle ayant prés de ſix cens mille de circuit, & bien munie de la nature, il iugea que

la principale chose à quoy il deuoit trauailler, estoit de maintenir les affaires dans le mesme estat qu'elles estoient alors, & d'empescher que la police & les Loix ne fussent alterees par quelque nouueau changement. Pour cet effet entre plusieurs autres Ordonnances il en fit vne qui defendoit aux estrangers l'entree de ce païs. Ce qu'il fit pour empescher que les modes & les coustumes des autres nations ne se glissassent en son Royaume, craignant que par ce meslange les mœurs de son peuple ne fussent corrompuës. Il est bien certain que parmy

les Chinois, il y a vne Loi touchant l'admiſſion des eſtrangers en leur païs, obſeruee de toute antiquité, ſemblable à peu prés à la voſtre, mais bien differente en cela, que celle des Chinois eſt ſans exception, & fondee ſur d'autres raiſons. Noſtre Legiſlateur au contraire, a moderé cette Ordonnance auec des circonſtances ſi douces qu'on ne la peut deſaprouuer. Car il a eu vn ſoin particulier de pouruoir aux neceſſitez des eſtrangers que la fortune ietteroit en ces coſtes, comme vous en auez vous meſmes fait l'experience. A cela nous nous leuaſ-

mes tous témoignans le ressentimẽt que nous en auions; & apres il continua son discours en cette maniere. Ce grand Prince desirant joindre les Loix de l'humanité auec les raisons politiques, & iugeant que ce seroit vne chose trop rigoureuse de retenir par force les estrangers qui aborderoient en nos ports : & qu'aussi il n'estoit pas à propos de les laisser aller apres auoir eu connoissance de tous les secrets de nostre Estat, il s'auisa de regler ainsi cette affaire. C'est qu'il ordonna, que ceux qui s'en voudroient retourner en leur patrie le peussent faire en

toute liberté, mais que pendant le ſejour qu'ils feroient en ce païs, ils fuſſent toûjours accompagnez d'vn Officier commis à cet effet, qui les empeſcheroit de s'informer ſi auant de nos affaires. Et que pour ceux qui voudroient s'habituer icy on leur fourniſt les choſes neceſſaires pour viure aux dépens du public, & qu'on leur aſſignât vn employ conuenable à leurs qualitez, afin d'obliger d'auantage les eſtrangers à eſtablir icy leur demeure. Et certes ce deſſein a ſi bien reüſſi que de tous ceux des nations eſtranges, qui depuis tant de ſie-

cles que cette Loy a esté establie, ont pris terre dans nos Prouinces, on a obserué que treize hommes seulement ont voulu retourner en leur patrie, les autres ayans preferé ce sejour à celui de leur naissance. Ie ne sçay pas quel recit auront pû faire ces gens là de nous, mais ie ne doute point que leurs relations n'ayent esté prises pour fables. Voila ce qui concerne l'ordre de la reception des estrangers en ce païs. Mais quant aux voyages que nous auions accoustumé de faire aux autres regions, nostre Legislateur les a tout à fait defendus. Ce qui ne s'obser-

ue pas ainſi à la Chine, car il eſt permis aux habitans d'aller par tout où bon leur ſemble; d'où l'on peut facilement iuger que la Loy qu'ils ont faite touchant la deffence de donner l'entrée aux eſtrangers dans leur païs, eſt fondée ſeulement ſur vne crainte & vne laſcheté : Au contraire, l'intention de noſtre Reglement n'eſt autre que de trouuer moyen de conuerſer auec toutes ſortes de peuples ſans en receuoir de dõmage, comme ie veux vous faire voir par vn diſcours que vous croyrez ſortir vn peu hors de matiere, mais qui ne ſera pas inutile

pour ce ſujet.

Vous ſçaurez, Meſſieurs, qu'entre pluſieurs eſtabliſſemens de noſtre Royaume, il y en a vn plus excellent & plus digne que tous les autres ; c'eſt l'inſtitution de l'Ordre ou Societé, que nous appellons le College de Salomon, la plus belle fondation de tout le monde, que l'on peut iuſtement nommer la lumiere de noſtre Eſtat, puiſqu'elle eſt deſtinee pour trauailler à la contemplation des ouurages de la nature. Quelques-vns s'imaginent que le nom de ſon fondateur a eſté deprauë par le temps, mais pour moi ie pen-

ſe qu'elle eſt ainſi nommée en ſouuenance de ce grand Prince des Hebreux, ſi renommé par toute la terre: veu meſme que nous auons vne partie de ſes œuures, qui ne ſe trouuent point parmi vous; comme ſon Hiſtoire Naturelle, où il a traitté les proprietez de toutes les Plantes, depuis le Cedre du Liban iuſques à la mouſſe, & la nature de toutes les choſes pourueuës de vie & de mouuement. D'où ie coniecture que noſtre Roy voulant honorer la memoire de ce grand Salomon, les vertus duquel il eſſayoit d'imiter, la nomma de la ſorte.

Et ce qui me confirme d'a-
uantage en cette opinon
est, qu'en beaucoup de nos
anciens Autheurs cette so-
cieté est aussi quelquefois
appellée l'ouurage des six
Iournees : iugeant par là que
nostre Prince ayant appris
dans la science des Hebreux
que Dieu auoit creé le mon-
de, & toutes les choses qui
sont en iceluy en l'espace de
six iournees, a voulu sur ce
modelle donner le mesme ti-
tre à ce College qu'il establis-
soit pour vaquer à la recher-
che des mysteres de la natu-
re : de la connoissance des-
quels Dieu tireroit vne gloi-
re particuliere, & les hom-
mes

mes vne fort grande vtilité. Sur ce dessein, outre plusieurs autres regles qu'il establit en cette Societé, comme il auoit auparauant defendu generalement les voyages à tous ses sujets; il ordonna, que de douze ans en douze ans, on enuoieroit deux vaisseaux en diuerses parties du monde, en chacun desquels seroient trois hommes de la Societé. Le sujet de leur mission est pour connoistre l'estat des affaires des Prouinces estrangeres, & pour apprendre toutes les inuentions nouuelles, tant en ce qui concerne les sciences, que pour les Arts & les

manufactures. Comme aussi pour nous apporter les instrumens des mechaniques, & les exemplaires de toutes les choses qui nous sont inconnuës. L'ordre de leur voyage est, que si tost qu'ils sont descendus en terre les vaisseaux s'en reuiennent, & eux demeurent dans ces païs iusques à ce qu'on leur enuoye des successeurs. On équippe fort bien les nauires de viures, & autres prouisions necessaires, & lon y met certaine quantité d'or & d'argent en masse, que les Confreres de la Societé retiennent auec eux, pour s'en seruir à achepter toutes les

choſes qui meritent nous
eſtre apportees. Or de vous
dire comment ces hommes
viuent dans les païs eſtran-
ges ſans eſtre reconnus, ſe
feignans eſtre d'vn autre na-
tion, & en quels lieux ils
habitent d'ordinaire, ou quel
eſt leur rendez-vous pour re-
ceuoir l'ordre que nous leur
enuoyons, & autres circon-
ſtances de cette miſſion, c'eſt
vne choſe que les Loix me
defendent, & que ie ne pour-
rois vous découurir ſans tra-
hir les ſecrets de ma patrie.
Voila au reſte quel eſt le
commerce que nous auons
auec les nations eſtranges,
non point à deſſein d'en rap-

porter de l'or, de l'argent, des pierreries, ou des ſoyes, ny aucunes autres marchandiſes ; mais ſeulement pour nous ouurir la connoiſſance de toutes les choſes de la terre, apprendre les mœurs, les façons de viure, les Loix & le langage de tous les peuples, & connoiſtre leurs inuentions, manufactures, & autres artifices, ſans qu'on s'en apperçoiue.

Apres qu'il eut ainſi acheué ſon diſcours nous demeuraſmes tous en vn profond ſilence, fort eſtonnez d'auoir ouy des choſes ſi eſtranges & ſi admirables, apuyees neantmoins d'indices aſſez

vray-semblables. Mais luy, connoissant nostre estonnement, & iugeant le desir que nous auions d'en apprendre d'auantage, preuint nostre intention, & ayant discouru encores quelque temps sur le mesme sujet, pour changer d'entretien, se mit à nous interroger de nostre voyage, & des rencontres que nous auions euës. Et en fin pour conclusion, il nous dist, qu'il falloit que nous resolussions entre nous cõbien de temps nous desirions obtenir des Magistrats pour demeurer dans le païs, & que nous en demandassions ce que nous iu-

gions suffisant pour faire nos affaires auec loisir: Que pour luy il se promettoit de nous faire obtenir tout ce que nous desirerions. A ces mots, nous no⁹ leuasmes tous à dessein de baiser le bas de sa robbe, mais il ne voulut iamais le permettre, & prit congé de nous en mesme temps.

Nos compagnons qui auoient ouy par ce discours precedent qu'il y auoit des reuenus assignez pour la nourriture des estrangers qui se vouloient habituer en ce lieu, oublierent incontinent le dessein qu'ils auoient auparauant de retourner en leur patrie: de sorte que pas

vn ne ſongeoit plus aux prouiſions neceſſaires pour le vaiſſeau: & ils s'en vouloient aller tous vers le Magiſtrat, luy demander que ſuiuant les Loix, il luy pluſt leur permettre de s'habituer aux conditions ordinaires. Mais en fin ie les arreſtay, non ſans beaucoup de peine, iuſques à ce que nous euſſions meuremẽt deliberé ce qui eſtoit plus expedient de faire.

Nous iouyſſions alors d'vne liberté fort entiere, tellement qu'il nous eſtoit permis de viſiter tous les endroits de la ville, & les lieux hors de la Cité, iuſques à l'eſtenduë qui nous auoit eſté

prescrite. Cela seruoit beaucoup à nous diuertir, veu la grande diuersité de choses rares, & qui meritoient d'estre veuës. Outre que la douceur & l'humanité des habitans nous donna moyen de faire bien tost des habitudes, & d'acquerir de la familiarité auec eux. Ce peuple estoit si naturellement porté à aimer les estrangers, que son plus grand plaisir estoit de leur pouuoir bien-faire. De maniere que le bon traittement que nous receuions de tout le monde nous fist bien tost perdre la souuenance de ce que nous auions laissé de plus cher en nostre

patrie, qui ne nous sembloit point comparable auec les douceurs du lieu où nous estions, que ie m'imagine estre veritablement le païs des miracles, ou le sejour des Anges.

Il arriua qu'vn iour entr'autres quelques-vns de nos compagnons furent inuitez au festin d'vne famille. C'est vne certaine coustume obseruee parmy ces peuples, & fondee sur la pieté & la reuerence que nous deuons à nos parens: l'ordre en est tel.

Par vne Loy particuliere, il est permis à tout homme qui peut conter trente per-

sonnes yssuës de luy, toutes plus âgees de trois ans & viuantes, de faire tous les ans vn festin general à sa famille aux despens du public, Le Pere de famille, qu'ils appellent le Thyrsan, deux iours auparauant cette solemnité fait assembler tous ses enfans de l'vn ou l'autre sexe: Et se faisant assister de deux de ses amis qu'il choisit pour cet effet, ensemble du Gouuerneur de la ville pendant deux iours entiers, il delibere sur les affaires communes de la famille, iuge les differens qui seroient suruenus entre ses enfans & les reconcilie les vns auec

les autres. Que si quelqu'vn d'eux est reduit par vn accident à la necessité, il luy assigne vn reuenu suffisant pour sa nourriture dessus le bien des autres. Quant il s'en trouue quelqu'vn accusé d'vn crime public on examine son procez, & s'il est iugé coulpable on le punit suiuant les Loix. Il regle aussi les mariages & le choix des professions, auec beaucoup d'autres semblables choses necessaires dans les familles. Le Gouuerneur de la ville qui assiste à cette action fait executer par son authorité les Ordonnances & les iugemens du pere de famil-

le quand quelqu'vn ne veut obeïr. Mais cela n'arriue que fort rarement, tant ils reuerent la puiſſance que la nature à donnee aux peres ſur leurs enfans. Alors le Thyrſan choiſit entre ſes enfans celuy qu'il veut pour habiter auec luy, & celui-cy eſt appellé le fils de la Vigne, pour les raiſons que ie deduiray cy-apres.

Quand le iour du feſtin eſt arriué, le pere de famille apres auoir aſſiſté au ſeruice diuin, entre dedans la ſalle où les viandes ſont preparees, & là ſe vient aſſeoir ſur vne chaire qui luy eſt preparee en l'vn des bouts aupres de la mu-

raille, ſur vn lieu vn peu plus eminent que le reſte. Au deſſus de la chaire eſt eſtendu vn voile en forme de daiz, tiſſu d'or & de ſoye, & fait par quelques-vnes des filles de la famille. Quand le Thyrſan eſt aſſis en ce throſne, tous ſes enfans ſont rangez aux enuirons ſuiuant l'ordre de leur naiſſance, tenans les yeux fichez ſur luy, & témoignans generalement vne fort grande humilité. En ſuite de cela entre dedans la ſalle vn ioüeur de fluſtes, accompagné de deux ieunes hommes à ſes coſtez, dont l'vn tient en ſa main vne fueille de parchemin, & l'autre porte vne

branche de vigne, dont la poignee est d'or, tous trois vestus de longues robbes de soye, brodees en onde. Ce ioüeur de flustes faisant l'office de Herault, apres auoir fait trois reuerences, s'approche du Thyrsan, & prend en ses mains le parchemin que tient ce ieune homme. Là est écritte vne Chartre du Prince, contenant les dons, pensions, priuileges, exemptions & titres honoraires concedez au pere de famille, dont la suscription est ordinairement telle, *A nostre bien-aimé & creancier, &c.* C'est vn titre qui est particulier à ce sujet, d'autant qu'ils estiment

que le Roy n'a point tant d'obligation à pas vn de ses subjets, pour aucun seruice qu'on luy puisse rendre, qu'à ceux qui engendrent beaucoup d'enfans, & augmentent par ce moyen le nombre de son peuple. Ceste patente est seellee des Armes du Prince, où son image est aussi depeinte: Et quoy que la forme en soit ordinaire, elle varie neantmoins suiuant la qualité des personnes & leurs differentes conditions. Le Heraut en fait lecture à haute voix: & cependant qu'il la lit, le pere de famille se leue de sa chaire, soustenu par quelques-vns de ses enfans.

Apres le Heraut lui met entre les mains, & en ce mesme temps il se fait vne acclamation generale, tous les assistans crians, *Heureux & mille fois heureux les habitans de Bensalem:* En suite le Heraut reçoit des mains de l'autre qui l'accompagne la branche de la vigne d'or, où sont representez de mesme matiere autant de raisins comme il y a de personnes en la famille. Il la donne aussi-tost au Thyrsan, qui en mesme temps la redonne à celuy de ses enfans qu'il a choisi pour demeurer auec soy, lequel est obligé de la porter tousiours en accompagnant son pere, comme

me vne marque d'honneur, & c'est pour cette raison qu'il est appellé le fils de la Vigne. Ces ceremonies estãs acheuees, le pere de famille se met à table & disne tout seul, serui par ses enfans qui l'enuironnẽt de toutes parts: si ce n'est que parmi eux il y en ait quelqu'vn qui soit de la Societé du College de Salomon, auquel cas il peut s'asseoir à la mesme table que son pere. Au bas bout de la salle sont plusieurs autres tables preparees pour ceux qui sont inuitez à l'assemblee, où ils sont tous fort bien traitez. Enuiron la fin du repas, qui ne dure iamais plus d'vne

heure & demie, mesme dans les plus grandes solemnitez. On chante vn Hymne composé par quelqu'vn de leurs Poëtes, qui prennent ordinairement pour sujet les loüanges d'Adam, de Noé, & d'Abraham, dont les deux premiers ont esté les peres du genre humain, & le dernier le pere des fidelles: finissans tousiours par vne action de graces à Dieu, de nous auoir enuoyé son Fils pour le salut de tous les hommes. Apres cela le pere de famille faisant approcher ses enfans les vns apres les autres, & suiuant l'ordre de leur aage, il leur donne sa benediction en ces

mots. *Fils ou filles de Benſalem, voicy ce que voſtre pere vous annonce, & celuy de qui vous tenez la vie vous dit ces choſes; La benediction du Pere Eternel, du Fils, & du Sainct Eſprit deſcende deſſus vous, & prolonge les iours de voſtre peregrination.*

Ayant prononcé ces paroles ſur chacun d'eux, s'il y en a quelques-vns dans ce nombre dont les vertus ſoient plus eminentes que celles des autres, il les rappelle encore vne fois, & leur mettant la main ſur les eſpaules, *Mes enfans* (dit-il) *vous eſtes nés pour le bien public; c'eſt pourquoy loüez Dieu, & continuez,*

iusques à la fin. Il leur donne en suitte à chacun vne bague, où est representee la forme d'vn espic, qu'ils portent tousiours depuis à leurs bonnets. Cela fait, toute la compagnie se met à dancer, à iouër, ou à chanter en Musique, & passe ainsi le reste de la iournee en diuerses recreations. Voila quel est l'ordre de cette solemnité.

Enuiron huict ou dix iours apres, i'acquis la connoissance fort particuliere d'vn certain Marchand nõmé Ioabin, qui estoit Iuif & circõcis: car ils ont encores parmy eux quelques races de Iuifs ausquels ils laissent la liberté de

conſcience ; ce qu'ils ne font pas ſans beaucoup de raiſon, d'autant que ceux-cy ſont fort differens des Iuifs que nous auons en Europe, qui haïſſent extremement les Chreſtiens, & blaſphement contre noſtre Sauueur. Mais ceux-là l'honorent & le reuerent (non pas à la verité iuſques au point qu'il eſt deu à ſa diuine Majeſté) & cheriſſent parfaittement les habitans de Benſalem. Celuy de qui ie parle auoüoit librement Ieſus-Chriſt eſtre né d'vne Vierge, & diſoit que Dieu l'auoit fait Prince de tous les Seraphins qui ſont commis à la garde de

ſon Throſne. Il adjouſtoit à cela pluſieurs autres opinions particulieres, leſquelles encores qu'eſloignees de la veritable creance, faiſoient neantmoins aſſez connoiſtre la grande diference qu'il y auoit entr'eux & les Iuifs qui habitent parmy nous. Quant nous entrions ſur le diſcours de l'Iſle de Benſalem, il s'eſtendoit ſi auant ſur ſes loüanges, qu'à ſon compte il n'y a point en toute la terre aucun païs qui merite d'entrer en comparaiſon auec celuy-là. Il eſſayoit à me prouuer par quelques traditions des anciens Hebreux, que les habitans de Benſalem

eſtoient yſſus de la race d'Abraham, & ſortis de l'vn de ſes enfans qu'il nommoit Nacharon ; adjouſtant que Moyſe auoit eſtably les Loix qui s'obſeruoient en cette Iſle. Il aſſeuroit auſſi qu'au iour du Iugement vniuerſel, quand le Meſſie viendra tenir ſon Throſne de Iuſtice, le Roy de Benſalem precederoit tous les autres Roys de la terre. Hors ces reſueries Iudaïques dont il eſtoit imbu, ce perſonnage eſtoit doüé de fort bonnes parties: car il auoit vne forte teinture de toutes les ſciences, & particulierement de la Politique : outre qu'il ſçauoit par-

faittement les loix & les coustumes du païs. Entre plusieurs autres propos que nous eusmes ensemble, ie luy dis combien ie m'estois plû à entendre la relation que lon m'auoit faite d'vne solemnité qui s'obseruoit entre les familles, où toutes choses se faisoient suiuant les Loix de la nature. Et d'autant que le mariage est la source & l'origine des generations & des parentages, ie le suppliay d'affection de me vouloir dire quelles estoient les Loix & les coustumes du mariage, si ce lien est estimé parmy eux inuiolable, & si vn homme peut auoir plusieurs fem-

mes ou non. D'autant que ayant reconnu qu'ils auoient en particuliere recommandation que le païs fût fort rempli de peuple, il me sembloit que la polygamie pourroit bien y estre en vsage. Luy, pour respondre à mes demandes, Vraiement (dit-il) vous auez iuste raison de faire grand cas de l'ordre qui s'obserue dans le gouuernement des familles, & nous voyons par experience que celles qui se maintiennent dans ces regles sont toutes florissantes.

Mais puisque vous desirez sçauoir la police qui s'obserue touchant les mariages,

rendez-vous attentif, & ie vous diray librement ce que i'en ay appris. Il eſt certain que de toutes les nations de la terre, il n'y en a pas vne qui obſerue mieux les Loix de la chaſteté, & plus exempte de toutes laſciuetez que celle de Benſalem, qui paſſeroit ſans doute pour la Vierge des Prouinces. Il me ſouuient d'auoir lû autrefois dans vn liure apporté de l'Europe, qu'vn Hermite eſtimé Sainct parmy vous, ayant vn extreme deſir de voir l'eſprit de fornication, vn Egyptien de figure horrible ſe vint preſenter deuant luy. Mais ie croy que s'il euſt eu

enuie de connoiſtre l'eſprit de chaſteté, il euſt veu paroiſtre deuant ſes yeux vn habitant de Benſalem. Vous ſçaurez donc qu'il n'y a point icy de garces ny de bordels, & nous auons en extreme horreur d'aprendre que vous ſouffrez en Europe parmy vous de ſemblables débordemens. Cela nous fait croire que vous negligez les mariages, puiſque l'vſage n'en ayant eſté eſtabli que pour ſeruir de remede à la concupiſcence, il eſt à preſumer que les hommes trouuans vn autre moyen dequoi contenter leur appetit charnel ils meſpriſeront facilement le ma-

riage. Et de là procede que lon voit parmi vous vne infinité d'hommes qui ne se marient iamais, & qui aiment beaucoup mieux passer toute leur vie en libertinages & dissolutions que de subir le ioug coniugal. Où si quelques-vns se marient c'est d'ordinaire en leur dernier âge, apres auoir vsé toute leur ieunesse en débauches & impudicitez : de sorte qu'ils ne peuuent plus donner aux embrassemens pudiques d'vne femme, qu'vn corps tout enerué, & presque inutile à la generation. Outre que la plusspart de ceux qui se marient n'ont

autre intention que d'accroistre leurs richesses ou de s'appuyer par quelque grande alliance, sans se mettre beaucoup en peine d'entretenir cette vnion, qui doit demeurer si estroitte entre le mary & la femme; ny de songer à la generation des enfans, qui doit estre le principal but du mariage. Bien souuent aussi ils ne s'abstiennent pas de leurs dissolutions accoustumees, retournans d'ordinaire à leur premier vomissement. Et ce qui entretient dauantage ce desordre, est qu'il n'y a point de punition plus rude contre les hommes mariez, que contre ceux qui

ne le sont pas, dont les vns ny les autres ne sont iamais chastiez. Tellement que cette grande liberté de mal faire, outre les affeteries de vos Courtisanes, qui ont fait vn art de ce vice, fomente bien ces dissolutions, & auilie par ce moyen la dignité du mariage. Vous colorez (à ce qu'on nous dit) cette tolerance de quelques raisons, & le permettez pour empescher de plus grands maux, comme l'adultere, le violement, & la sodomie. Mais cela n'est qu'vne fausse prudẽce, comparable à l'histoire de Loth, qui pour empescher que ses hostes ne fussent mal traittez

aima mieux proſtituer ſes filles : Car outre qu'il ne faut iamais faire vn mal pour en tirer vn bien, l'experience vous fait voir, que ces meſmes deſordres que vous eſſayez d'empeſcher, ne laiſſent pas de regner parmy vous ; ce qui fait aſſez reconnoiſtre que la lubricité eſt comme vn feu violent, qui s'eſtouffe ſi vous le preſſez de toutes parts, & qui s'irrite ſi vous lui donnez la moindre liberté d'agir. Quant au peché de ſodomie il ne fut iamais commis en cette Iſle, quoy que les hommes & les ieunes gens viuent tous en vne amitié tres-eſtroitte : mais, com-

me i'ay dit cy-deuant, ils ont la chasteté en si grande recommendation, qu'ils l'estiment la premiere de toutes les vertus.

Comme il eut acheué ce discours, il prit vn peu haleine, & apres s'estre reposé quelque temps, il continua en cette sorte.

Les Bensalemites ont encores beaucoup d'autres loix touchant le mariage. Ils n'admettent point la poligamie. Il est ordonné qu'apres la premiere entreueuë de ceux qui se veulent marier, iusques à vn mois apres, on ne pourra consommer le mariage, afin que lon ait du temps pour

deliberer

deliberer auec plus de loisir en vne affaire de si grande importance. Ils ne cassent pas les mariages contractez sans le consentement des parens, mais ils ont estably vne peine contre les enfans qui seront sortis de semblable mariage : c'est qu'ils ne peuuent heriter de leur pere que iusques à la troisiesme partie de la legitime qu'ils auroient en autre cas. Il me semble auoir lû en vn liure appartenant à quelqu'vn de vos compagnons, qu'en vne certaine Republique imaginaire, ceux qui se veulent marier ensemble, se peuuent considerer tous nuds auparauant

que de contracter. Mais icy ils ont iugé cette façon de faire vn peu contraire à la bien-ſeance, eſtimans choſe fort indigne, qu'apres vne connoiſſance ſi particuliere, l'affaire fuſt encores en eſtat de ne pas reüſſir : de ſorte qu'ils vſent d'vne autre inuention plus ciuile & plus modeſte pour reconnoiſtre les defauts ſecrets qui peuuent eſtre aux corps des hommes ou des femmes ; c'eſt qu'il y a aupres de chaque ville ou bourgade deux bains publics, dont l'vn s'appelle le bain d'Adam, & l'autre celuy d'Eue. Au premier, celuy qui doit eſtre marié ſe

va lauer en preſence de quelques amis de ſa future eſpouſe: & au ſecond la fille ſe baigne, accompagnee de quelques femmes parentes ou alliees de ſon futur mary. Comme nous eſtions en cet entretien, il entra vn homme fort bien veſtu, qui ayant tiré le Iuif à part luy parla quelque temps: & en ſuite luy s'eſtant tourné de mon côté, me pria de luy pardonner, s'il me fauſſoit compagnie, eſtāt obligé de s'en aller en quelque lieu pour affaires qui ne ſe pouuoient differer.

Le lendemain il me vint reuoir auec vn viſage fort gay, & me diſt qu'il eſtoit ar-

riué nouuelles au Gouuerneur de la ville, qu'vn des Peres de la maison de Salomon, qui auoit esté absent dans les païs estranges depuis douze ans, deuoit arriuer dans peu de iours : Qu'au reste on luy feroit vne reception fort magnifique, & que si nous estions curieux de la voir, il donneroit ordre qu'on preparast pour moy & pour mes compagnons vn lieu propre à cet effet, où nous verrions toute la ceremonie sans incommodité. I'acceptay ses offres, en le remerciant de tant de courtoisies qu'il nous faisoit.

Le iour de l'entree estant

venu, nous vismes arriuer le personnage. Il estoit de stature mediocre, âgé d'enuiron quarante ans, son visage majestueux & son maintien fort graue; vestu d'vne robbe tissuë d'or & de soye, pendante iusques aux talons. Ses gans estoient curieusement enrichis de diuerses pierreries entrelassees. Son chappeau fait en forme de casque, & ses cheueux crespez pēdans iusques dessus le col. Il estoit porté dans vne litiere de velours toute dorée, par deux cheuaux blancs, harnachez de grandes couuertures de soye de couleur bleuë, traisnantes iusques à terre. Six

gardes, veſtus de meſme liuree, entouroient ſa litiere, & cinquante autres ieunes hommes marchoiẽt deuant, habillez tous de grandes caſaques de ſatin blanc, & leurs chapeaux couuerts de grandes plumes de diuerſes couleurs. Il n'y auoit point de gens à cheual, pour euiter le tumulte & la confuſion, ainſi qu'on nous faiſoit entendre. Apres ſa litiere marchoient tous les Officiers & principaux de la ville, chacun en ſon rang, & ſuiuant les regles de leur dignité. Tout le peuple eſtoit rangé par les ruës & les places publiques, non point auec la confuſion qui

eſt ordinaire en ſemblables occaſions, mais auec vn ordre auſſi exact que ſi c'euſt eſté la diſpoſition d'vne bataille. Ce pere de la ſocieté de Salomon couché dans ſa litiere, ſur des carreaux de velours, eſtendant ſa main nuë dõnoit la benediction à tout le monde.

Si toſt que ce ſpectacle fut acheué, le Iuif ſe tournant deuers moy, Vous m'excuſerez (dit-il) ſi ie ne puis vous entretenir plus long temps, il faut que ie m'aille acquitter de quelque commiſſion que les Magiſtrats m'ont donnee touchant la reception de ce venerable perſonnage que

vous auez veu passer.

Trois iours apres il nous vint retrouuer, & nous dit: O mes amis que vous estes heureux : Car ie viens pour vous annoncer que ce Pere de la Societé de Salomon a connoissance du sejour que vous faites icy, & qu'il m'a commandé de vous dire de sa part qu'il desiroit vous voir tous, & conferer auec celui que vous choisirez d'entre vous comme le plus digne de cet honneur. Pour cet effet il a pris iour à demain matin, cependant donnez ordre de faire eslection comme ie vous ay dit. Nous nous trouuasmes tous à

l'heure ordonnee, mes compagnons m'ayans choisi pour faire cette conference.

Comme nous fusmes entrez dans son departement, vn homme de bonne façon nous vint au deuant, & nous conduisit iusques à sa chambre. Là nous le trouuasmes assis dedans vne chaire vn peu esleuee en forme de Throsne, à laquelle on montoit par quelques degrez. Il estoit vestu comme le iour de son entree, accompagné seulement de deux ieunes hommes qui estoient aux costez de sa chaire. Si tost que nous fusmes entrez nous fismes quelques reuerences, & nous

eſtans approchez de plus prés il tira ſa main de ſon gand pour nous donner la benediction, & en meſme temps enclinez à terre nous baiſames tous le bas de ſa robbe. Cela fait mes compagnons ſe retirerent, & luy ayant auſſi commandé à ſes valets de ſortir ie demeuray ſeul auec lui. Alors m'ayant fait aſſeoir prés de lui, il me fit ce diſcours en Eſpagnol.

Dieu vous beniſſe mon fils; Ie veux vous faire part du threſor le plus precieux que ie poſſede au monde : C'eſt que ie deſire vous donner la connoiſſance des ſecrets, & de l'Eſtat de la Maiſon de Sa-

lomon; iugeant qu'il eſt expedient pour la gloire de Dieu, & pour le bien des hommes. Or afin de vous le faire mieux entendre i'y apporteray l'ordre qui s'enſuit.

Premierement, ie vous diray l'intention & le but de noſtre fondation. Secondement, quelles ſont les preparations & les inſtrumens dont nous vſons pour nos ouurages. En troiſieſme lieu, les diuerſes fonctions & Offices où nos compagnons ſont employez. Et finalement les Loix & les regles que nous obſeruons.

La fin & le but de noſtre

institution est de trauailler à la connoissance des causes & des secrets de la nature. Comme aussi d'essayer à estendre la puissance de l'homme à toutes les choses dont elle est capable.

Pour les preparations & les instrumens dont nous vsons ils sont en fort grand nombre, comme vous entendrez par la suitte de ce discours.

Car premierement nous auons plusieurs caues de diuerse profondeur. Les plus creuses sont de trois cens toises. Il y en a quelques-vnes scituees sous des montagnes tres-hautes, de telle

ſorte que ſi vous joignez la profondeur du lieu auec la hauteur de la montagne vous trouuerez iuſques à trois mille pas. Nous appellons ces caues la baſſe region, & nous nous ſeruons de ces lieux ainſi eſloignez du Soleil & du grand air, pour l'endurciſſement ou petrification des corps, & pour le rafraiſchiſſement & conſeruation des ſubſtances. Ils nous ſeruent auſſi pour trauailler à l'imitation des mineraux, & à la production des metaux artificiels, par le moyen de pluſieurs materiaux & compoſitions que nous y laiſſons pendant quel-

ques annees. Nous en tirons aussi des instructions pour la santé des hommes, ou pour guerir quelques sortes de maladies, par les experiences que nous faisons sur des hommes qui sont destinez à habiter dans ces lieux sousterrains.

Nous auons quelques autres conseruatoires sous terre où nous enfoüissons diuers cimens, & autres meslanges semblables à la confection de la porcelaine que font les Chinois, mais nous y en faisons de diuerses sortes.

Nous auons aussi fait bastir des tours fort esleuees

iusques à la hauteur de cinq cens pas, & la plufpart d'icelles fcituees fur le fommet des montagnes : tellement qu'à mefurer depuis le pied de la montagne iusques au plus haut de la tour il y a bien trois mille pas : Nous appellons ces lieux la haute region de l'air, & l'efpace qui eft vn peu plus bas nous le prenons pour la moyenne region. Nous en appliquons l'vfage fuiuant les diuerfes fcituations, foit à reconnoiftre les effets de la chaleur plus vehemente du Soleil, ou les operations d'vn air fubtil & deflié, comme il eft d'ordinaire en ces lieux

esleuez. Nous y laissons toûjours quelques gens pour obseruer le cours des Astres, les generations des meteores, & autres semblables choses. Et de temps en temps nous les allons visiter pour apprendre ce qu'ils auront obserué.

Nous auons diuers lacs & canaux remplis d'eau douce ou salée, pour y reconnoistre la nature des poissons & des oiseaux aquatiques. Outre que nous en vsons comme de sepulchres pour diuers corps, afin d'experimenter les differences qui arriuent entre les cadaures des animaux enterrez, ou de ceux

ceux qui sont sous les eaux. Il y a aussi quantité de cisternes, & d'autres inuentions pour la purification de l'eau, afin de la rendre plus propre à l'vsage des hommes.

Nous auons de plus des rochers dans la mer, & quelques bains bastis sur le riuage pour trauailler à quelques operations, où l'air de la marine semble estre necessaire.

Nous auons aussi des torrens artificiels & des cataractes, pour nous seruir à plusieurs experiences.

Semblablement nous auõs diuerses machines, propres à enfermer les vents afin d'accroistre leur violence, pour

nous seruir à exciter plusieurs mouuemens.

Nous auons aussi quantité de puits & de fontaines artificielles, qui ont les mesmes vertus que les eaux minerales, par le moyen du souffre, du vitriol, du plomb, du nitre, & semblables autres mineraux que nous y meslons. Nous auons entre autres vne eau excellente pour la santé & pour la prolongation de la vie, que nous appellons l'eau de Paradis.

Nous auons aussi de grandes maisons & fort spacieuses, où nous contrefaisons les meteores, comme la neige, la gresle, la pluye, les esclairs &

les tonnerres; & en outre la generation de quelques insectes, comme des grenoüilles, mouches, chenilles, & autres ſemblables.

Nous auons quelques departemens que nous appellons les chambres de la Santé, où nous purifions l'air, & luy donnons les qualitez neceſſaires pour la gueriſon des maladies & pour la conſeruation de la ſanté. Il y a auſſi des bains faits par artifice pour ſeruir à la cure de pluſieurs infirmitez, comme pour les phtyſies, gouttes, diſlocations de membres, laſſitudes, & autres.

En outre nous auons plu-

ſieurs grands vergers & iardins fort ſpacieux, remplis de toutes ſortes de plantes, deſquelles nous faiſons des potions & decoctions pour diuers vſages. Elles nous ſeruent auſſi à exercer tous les ſecrets de l'agriculture, où nous eſſayons à faire produire aux arbres des fleurs & des fruits en des ſaiſons extraordinaires, & contre le cours ordinaire de la nature. Nous rendons la fertilité aux arbres ſteriles, & faiſons porter aux plantes des fruicts d'vne groſſeur particuliere, & de couleurs ou de formes toutes differentes de l'ordinaire. Nous ne manquons

point d'inuẽtions pour faire naiſtre de nouuelles eſpeces de plantes ſans ſemence, en meſlant ſeulement des terres differentes.

Nous auons auſſi de grands parcs & enclos, où nous nourriſſons toutes ſortes de beſtes & d'oiſeaux, non ſeulement pour le plaiſir, mais pour en tirer diuerſes experiences: comme pour les diſſections & anatomies, afin de connoiſtre la difference des parties, & découurir comment ſe fait cette continuation de vie en la pluſpart des animaux, quoy que leurs parties vitales ſoient ſeparees. C'eſt auſſi ſur les beſtes

que nous experimentons l'effet des poisons, des venins, & mesme des medicamens. Nous pratiquons l'inuention de faire croistre les hommes par artifice en vne grandeur extraordinaire: ou bien nous en faisons de nains, en empeschant leur croissance. Nous rendons capables de generation ceux qui sont impuissans, & sçauons le secret de faire impuissans ceux qui ne le sont pas. Nous faisons mesler diuers animaux ensemble, afin d'en tirer des especes bastardes toutes nouuelles, qui multiplient puis apres de mesme sorte que les autres.

Nous auons plusieurs viuiers & reseruoirs, où nous nourrissons quantité de poissons pour en produire de semblables experiences.

Ie ne veux pas m'arrester à vous deduire particulierement la disposition de nos cuisines, sommeleries, & fourneaux, où se font diuerses especes de pains, viandes, & autres mets, tous d'vne particuliere inuention, & pour seruir à des effets importans. Nous faisons des breuuages & des liqueurs de diuers fruits ou racines, mesme nous en tirons des larmes & gommes des arbres, qui toutes sont vtiles pour les

maladies des hommes. Il y a quelques-vnes de ces potions qui seruent à humecter les parties du corps humain: Il y en a d'autres nutritiues & capables de nourrir sans autre aliment.

Nous auons l'inuention de digerer l'eau & recuire ses cruditez, de sorte qu'elle puisse seruir de nourriture. Nous faisons des pains de racines, d'herbes, mesme de chair & de poisson, preparez auec bien de l'assaisonnement, qui seruent à exciter l'apetit, & d'autres vsages. Nous auons des viandes si bien cuittes & consommées que la moindre chaleur d'vn

estomach tout languissant en peut former vn Chyle tres-parfait : au lieu que celles dont on vse ordinairement ont besoin d'vne grande chaleur pour en faire digestion. Il y en a quelques-vnes qui peuuent preseruer long-temps les hommes de la faim ; & d'autres dont le suc endurcit la chair du corps humain, la rend plus cartilagineuse, & augmente par consequent les forces.

Nous auons des boutiques d'Apoticairerie où vous verrez bien plus grande diuersité de plantes & de racines que celles dont vous vsez en Europe. En ces mes-

mes lieux ſont les diſtillatoires pour tirer les eſſences de toutes choſes, & les autres inſtrumens dont nous nous ſeruons pour la percolation des liqueurs & les preparations des drogues.

Nous auons auſſi des lieux deſtinez aux Arts & manufactures, où vous trouuerez pluſieurs inuentions nouuelles qui ne ſont point connuës parmy vous, pour la confection des eſtoffes de ſoye, draps, linges, & ſemblables.

Nous auons des fourneaux ajuſtez à tous les degrez de chaleur, pour en vſer ſuiuant que le requiert l'ou-

urage auquel nous trauaillons. Mais sur tout nous auons l'inuention d'imiter la chaleur du Soleil & ses effets : ensemble les influences des Astres sur les choses terrestres.

Nous auons des maisons Optiques où nous representons tous les effets de la lumiere & des couleurs. Nous auons des instrumens pour faciliter à nos yeux la connoissance des corps plus esloignez : mais bien plus excellens que ces lunettes d'aproches, dont vous vsez en Europe. Ceux-cy nous seruent pour voir clairement les mouuemens des corps

celestes, ou bien les parties plus desliees des choses esloignees: Comme aussi pour reconnoistre dans l'air les changemens du chaud ou du froid; & mesme pour discerner les diuerses qualitez d'vn sang ou d'vne vrine, qui sans cela ne se pourroient pas si bien iuger. Nous auons aussi des inuentions pour faire voir l'erreur de la veuë, comme bien souuent elle se trompe au iugement de la grosseur ou petitesse des corps, de leur proximité ou de leur esloignement: & nous representons toutes les reflections & multiplications des rayons visuels.

Nous ſçauons l'inuention de faire des Diamãs, & autres pierres precieuſes par artifices. Nous contrefaiſons la pierre d'Aymant auec toutes ſes qualitez, & trauaillons à chercher les moyens de rendre le verre malleable.

Nous auons des maiſons deſtinees aux ſons, où nous apprenons la nature & les cauſes du ſon. Nous faiſons quantité d'inſtrumens muſicaux qui vous ſont inconnus, par le moyen deſquels nous imitõs la voix de l'homme, les mugiſſemens des beſtes, & le chant de tous les oiſeaux. Nous faiſons des

Echos par artifice, & toutes les reflexions des sons, auec mille diuersitez qui ne sont pas communes. Nous auons conserué l'inuention de la Musique Anarmonique, qui faisoit autrefois de si puissans effets dessus l'esprit des hommes.

Nous auons d'autres lieux où nous trauaillons aux odeurs, soit à imiter les senteurs naturelles, ou à trouuer inuention d'en faire de nouuelles, par le meslange de diuers aromates.

Nous auons en outre vne maison pour les Mathematiques, où sont toutes sortes d'instrumens de Geometrie,

Aſtrologie, & autres. Là auſ-
ſi vous trouuerez le model-
le de tous les outils mecha-
niques, dont Archimede,
Architas, ces & autres grands
perſonnages ſe ſeruoient
pour remuer les corps pe-
ſans, & pour tant d'autres
effets ſi admirables. Nous
faiſons des canons dont la
violence eſt bien autre que
ceux que vous auez, & nous
auons vne poudre qui pro-
duit bien d'autres effets que
celle dont vous vſez en Eu-
rope. Nous imitons le vol
des oiſeaux parmy l'air, &
ſçauons donner à des ani-
maux de bois ou de fer les
meſmes mouuemens de ceux

qui ſont viuans. Le mouuement perpetuel & les autres ſecrets qu'on a tenus pour impoſſibles ſont en vſage parmy nous.

Nous auons auſſi des maiſons d'illuſion & d'impoſture, où nous faiſons voir toutes les tromperies, preſtiges, & fauſſes apparences qui peuuent deceuoir nos ſens. Et quoy que nous ayons d'excellentes inuentions pour abuſer les hommes nous n'en vſons pourtant iamais, cela nous eſtant expreſſément defendu par les Loix, qui ont eſtabli pour ce ſujet des peines extremément rudes.

Voila, mon fils, quelles

sont les richesses de la Maison de Salomon.

Quant aux diuerses charges & fonctions des freres de nostre Societé,

Nous en auons premierement douze qui voyagent aux païs estrangers sous noms empruntez pour nous apporter tout ce qu'il y a de nouueau, soit pour les liures ou pour les inuentions. Et ceux-là nous les appellons les Marchands de la lumiere.

Il y en a trois autres qui sont employez à la lecture de tous les liures, pour en tirer ce qu'il y a de bon & d'vtile pour nos experiences.

Ceux-là sont nommez les Compilateurs.

Il y en a trois autres qui trauaillent continuellement à reduire en pratique toutes les inuentiõs ou experiences que nous trouuons dans les liures. Et ceux-cy sont appellez les Empiriques.

Il y en a trois autres qui s'apliquent à trouuer quelques nouuelles inuentions, tant en la composition des metaux, operation des mechaniques, qu'és confections des choses nutritiues, drogues, & autres semblables ouurages. Et ceux-cy sont nommez les Inuenteurs de nou-[illegible]autez.

Il y en a d'autres qui essayẽt d'appliquer toutes les inuentions ou experiencess nouuelles à des fonctions plus releuees de la nature, afin de penetrer plus auant dedans ses mysteres, & que les hommes en puissent tirer d'auantage d'vtilité. Et ceux-là nous les appellons les Interpretes de nature.

Nous auons aussi quantité d'apprentifs qui seruent à remplacer ceux qui manquent, ou à les soulager dans les plus grandes occupations. Il y a en outre plusieurs valets & seruiteurs, tant hommes que femmes, tous destinez au ministere de

cette maison.

Quant aux ſtatuts & regles de noſtre Societé, la premiere loy & la plus importante eſt celle qui commande de garder le ſilence, & de ne reueler les ſecrets de la Compagnie. Quelquesfois neantmoins nous décourons aux Magiſtrats quelques inuentions nouuelles que nous iugeons vtiles pour le bien du public; mais c'eſt apres en auoir pris la reſolution commune.

Il y a pluſieurs autres regles qui concernent la police particuliere de noſtre Societé, touchant les preſeances, les temps, & les formes des

prieres que nous faiſons iournellement à Dieu, qui ſeroient trop longues à deduire ſeparement. Ie vous diray ſeulement, que nous faiſons grand cas de ceux qui ſont autheurs de toutes les belles inuentions, & leur dreſſons des ſtatuës en témoignage d'honneur ; comme nous auons fait à voſtre Moine, qui a trouué l'inuention de la poudre à canon : & depuis peu à Chriſtofle Colomb, pour la découuerte de l'Amerique.

Nous auons auſſi certain temps deſtiné à viſiter les autres villes de ce Royaume, afin de leur faire part de ce

que nous apprenons, & leur donner la connoissance que nous auons des contagions futures, famines, tempestes, branlemens de terre, inondations, & choses semblables que les Astres nous apprennent, afin de se preparer contre ces accidens.

Ayant finy ces mots il se leua, & mettant sa main droite sur ma teste, prononça ces paroles, *Dieu vous benisse mon fils, & tout ce que ie viens de dire ie vous permets de le publier par toute la terre, pour l'vtilité des autres nations : Car pour nous, nous sommes icy dans le sein de Dieu en vne region inconnuë.*